

SPARTE ET SA LOI



PAR EUROPA SOBERANA
2013

*Si je devais choisir une devise, ce serait celle-ci : "Dur, pur, sûr", en d'autres termes : inaltérable.
Ce serait l'idéal des forts, que personne ne peut briser, que rien ne peut corrompre, que rien ne peut changer ; de qui on peut attendre l'union avec l'éternel, parce que leur vie est ordre et fidélité.*

(Savitri Devi, *Mémoires et réflexions d'une aryenne*)

AVANT-PROPOS

Sparte. Biologie, tradition et eugénisme

Les Spartiates considéraient les choses des Dieux comme plus élevées que celles des hommes.

Hérodote, 5,63,2

Processus biologiques

« Les Spartiates ont agi en vue de la transmission des patrimoines héréditaires humains et de la préservation de la cohérence de la strate seigneuriale. De l'ouvrage de Plutarque sur Lycurgue, on peut déduire que Sparte possédait une véritable législation eugénique. Selon la légende, c'est Lycurgue qui a promulgué la constitution spartiate avec ses lois eugéniques, et qui, avant de partir en voyage, faisait jurer aux citoyens de changer leurs lois avant son retour, sinon il partait et ne reviendrait jamais. En fait, la constitution attribuée à Lycurgue conserve également dans ses lois sur l'eugénisme des traditions indo-européennes, perfectionnées dans les conditions spartiates et qui ont acquis la force de loi au cours des siècles. »

C'est avec ce paragraphe que Hans F. K. Günther commence le chapitre "Eugénisme spartiate" de son *Histoire biologique du peuple hellénique*. Il résume trois des idées fondamentales qu'il développera tout au long du chapitre, à savoir l'existence d'une action biologique sélective consciente de la strate spartiate visant à façonner un type humain particulier et sa prolifération, le caractère mythique de la figure de Lycurgue qui cache une action collective qui va légiférer et agir de manière diachronique et, enfin, l'origine de ces pratiques dans la vision du monde des guerriers-paysans indo-européens. Et en effet, cette vision du monde et cette action sélective consciente reposait dans son aspect biologique sur les expériences accumulées par les peuples indo-européens au cours des périodes mésolithique et néolithique en Europe du Nord. Selon ces paradigmes, le lent développement des communautés préhistoriques, suivant des schémas ancrés dans les lois de la vie, conduira à la cristallisation de différentes ethnies, sujets du "politique". Hans Lüdemann, peut-être l'auteur qui a le plus influencé les considérations de Günther sur le monde dorien, a exprimé clairement cette idée lorsqu'il a parlé des origines de l'État dorien dans son ouvrage *Sparte, ordre biologique et destin* : « L'ère préhistorique des Indo-Européens est une ère paysanne, donc une ère d'élevage. Cela dit tout. Si nous ne parvenons pas à percer le mystère de cette énergie créatrice dans les brumes de la préhistoire, il y a une chose qui ne fait aucun doute : le sens de notre préhistoire repose uniquement sur ce qu'elle nous apprend sur l'éducation. Cependant, il est tout aussi clair pour l'observateur attentif que l'éducation biologique n'a pris une forme politique qu'avec le début de l'existence historique. La politique et l'histoire sont une seule et même chose. Leur trait caractéristique est la lutte pour la préservation de sa propre identité face à des puissances étrangères. (...) L'ère paysanne des tribus et des peuples nordiques-indo-européens a duré plus ou moins longtemps selon les groupes. Plus elle a duré, plus son énergie protectrice a duré. La paysannerie se suffit à elle-même (...) La communauté lignagère paysanne, telle qu'elle a été façonnée au cours des âges préhistoriques, constitue déjà un "peuple" dans un double sens : comme modèle vivant et comme "idée" d'éducation. Ces deux concepts constituent une unité polaire. Selon l'essence de son sens et sa réalité originelle, le village est la communauté paysanne défensive de personnes libres et égales. »

La prise en compte et l'étude des facteurs biologiques dans l'évolution des peuples, dans l'histoire, est un domaine d'étude qui ne s'est guère développé au cours de la seconde moitié du XXe siècle pour des raisons évidentes pour tous. Néanmoins, l'homme est une réalité biologique. Il est donc essentiel de garder à l'esprit le vecteur biologique essentiel lorsqu'on est confronté à l'étude de

tout aspect de l'évolution humaine. Dans ce domaine, les travaux de Hans Günther ont constitué un jalon fondamental. Dans le prologue de son ouvrage précité, il propose une définition presque laconique de ce qu'implique une approche historiographique fondée sur ces prémisses : « ...je traite d'une considération biologique du développement historique, (...) des processus et des conséquences de la transmission, de la sélection et de l'élimination héréditaires, des processus de migration, de colonisation, de déplacement et d'exterminations guerrières, de la fondation et de la disparition des familles, des couches sociales et de l'introduction des esclaves, des transformations des conceptions morales qui affectent les processus biologiques, etc..., de processus, par conséquent, qui peuvent affecter et affectent toutes les races, et que les preuves historiques peuvent isoler dans la composition raciale des deux peuples [hellénique et romain] ». On pourrait donc la définir comme une "histoire biologiquement considérée".

Cependant, ni pour Lüdemann, ni pour Günther, l'exposition d'un ensemble de ces processus, ceux de la sélection, de l'élimination et de la "reproduction" qui ont lieu au sein d'une structure socio-politique donnée, et des fondements biologiques sur lesquels ils reposent, ne doit en aucun cas faire oublier les principes idéaux, formateurs, qui sous-tendent ces idées et ces pratiques, lesquelles, dans le cas des pratiques doriennes, étaient idéologiquement enracinées dans une conception sacrée de l'existence, telle que la conception hellénique.

La perception grecque du sacré découvrait en toute chose une théophanie pérenne, polyforme et hiérarchiquement structurée, dans laquelle le biologique, reflet de l'ordre divin, fournissait également le tissu symbolique des processus d'actualisation de la potentialité, ou de sa possible déchéance, en vigueur dans les sphères biologiques et supra-biologiques. Il suffit de rappeler le symbolisme du grain de la moisson, central dans les Mystères d'Éleusis. Ainsi, la réunion du corps et de la volonté était un présupposé inéluctable dans le processus de réalisation de ce que l'on "est en vérité". En d'autres termes, la sélection et l'éducation ont permis l'émergence d'un type humain capable de développer au cours de sa vie les potentialités physiques, mentales et spirituelles qu'il possède à l'état latent.

Tradition

Ces principes se cristallisent dans un idéal formateur, un modèle humain qui, une fois incarné, constitue le seul protagoniste possible d'un devenir terrestre véritablement "humain", qui présente des caractéristiques animico-biologiques analogues dans tous les cycles indo-européens. Cet idéal recevra le nom d'*arété* dans les périodes historiques de l'Hellade. L'*arété*, caractérisé par l'*andreía*, "valeur personnelle", *metron*, "mesure", *sophrosyné*, "maîtrise de soi", forme le modèle aristocratique archaïque, l'ère des héros et de la société tribale du *gene* et du *philai*, qui après le passage au monde des *poleis* ne sera conservé qu'au niveau communautaire dans la sphère dorienne, notamment à Sparte. Et ce sont les élégies de Tirtaeus qui sont les témoignages les plus impressionnants de cette volonté de préserver l'*arété* archaïque dans le cadre politico-communautaire spartiate.

Grâce à une structure rituelle complexe, au sein d'un univers social où tout a une racine et une connotation sacrée, l'homme, qui est parvenu à mériter ce nom après s'être façonné par l'éducation, réservée dans un premier temps à la sphère "familiale" mais qui sera ensuite, avec la cristallisation de la *poleis*, transférée à la sphère "étatique", peut éveiller le potentiel de vision transcendante qu'il possède en lui, comme une graine. Nuccio d'Anna écrit :

« La religion hellénique s'exprime comme une tendance spirituelle profondément liée à toute action humaine. Elle s'est manifestée au niveau individuel comme une action prudente, comme une relation mesurée avec les dieux (...) Objectivement, c'était le *nomos*, la loi souveraine qui se déploie dans la vie de l'univers et s'actualise comme ordre spirituel, comme règle qui régule les rythmes de l'existence elle-même. La perception particulière découlant d'une telle attitude religieuse a été perpétuée dans les rituels et les cultes qui ont transformé ce type de spiritualité d'une tendance générale en une tradition vivante, gardée par les élites helléniques. Celle-ci a été déterminée comme une forme de sagesse née de la vision des "formes" sous-jacentes au réel, de la "figure" qui s'exprime à travers le "corporel". Ce type de connaissance est présupposé dans tous les

termes dérivés de la racine id "voir" (...), cfr. avec la racine latine *vid* que l'on retrouve dans le terme Veda désignant les textes traditionnels qui compilent une "connaissance-vision" des voyants, qui impliquent un "savoir", faisant ainsi allusion à une intuition immédiate des formes spirituelles "vues" dans le monde et "connues" comme des réalités intérieures à l'homme. » Comme nous aurons l'occasion de le voir, la recherche de cette connaissance est la base de toute construction rituelle et formative traditionnelle lacédémonique.

En fait, comme le rappelle Werner Jaeger : "La croyance selon laquelle l'éducation spartiate était une formation militaire unilatérale provient de la Politique d'Aristote". Ce sont les conditions politiques turbulentes du 4^e siècle qui ont provoqué cette déformation. Platon, en revanche, écrira des pages qui nous permettront de redimensionner la politique formative lacédémonienne dans ses justes limites et de justifier la fascination que le modèle spartiate a toujours exercée sur lui. Par exemple, Jürgen Brake, dans son beau livre sur l'éducation spartiate, attire l'attention sur ce fragment, non sans une certaine ironie, du Protagoras de Platon (342), qui mérite d'être reproduit : « L'amour de la science est très ancien et très grand chez les Grecs de Crète et de Lacédémone et les sophistes sont très nombreux dans ces contrées. Mais ils le nient et feignent d'être ignorants pour qu'on ne découvre pas qu'ils devancent les autres Grecs (...) et prétendent, au contraire, être supérieurs en combat et en courage, pensant que si l'on savait en quoi ils sont supérieurs, tous s'y exerceraient, en sagesse. Maintenant, en le dissimulant, ils tiennent en main les Lacédémoniens des autres cités, et ceux-ci se déchirent les oreilles pour les imiter, s'enroulent les jambes autour d'eux-mêmes avec des lanières, font de la gymnastique et portent des manteaux courts, comme si par ces choses les Lacédémoniens avaient maîtrisé les Grecs. Mais lorsque les Lacédémoniens veulent traiter librement avec leurs sophistes, et qu'ils en ont assez de traiter avec eux à la dérobée, ils procèdent à une expulsion des étrangers, de ces laconisateurs et de tous les autres étrangers qui se trouvent en visite et rencontrent leurs sophistes. Dans ces villes, non seulement les hommes sont fiers de leur éducation, mais aussi leurs femmes (...) Si l'on veut discuter avec le plus vulgaire des Lacédémoniens, on constatera que sur de nombreux sujets de conversation, il semble quelque peu idiot, mais qu'ensuite, à n'importe quel moment de la conversation, il lance un mot digne d'attention, bref et condensé, comme un terrible archer, de sorte que son interlocuteur ne semble plus qu'un enfant. Certains, parmi les actuels et les anciens, ont déjà compris que laconiser, c'est s'adonner à la sagesse plutôt qu'à la gymnastique. »

Il est clair que la référence aux "sophistes" et aux pratiques occultes de nature "philosophique" révèle la survie et l'efficacité de toute une série de spécialistes et de techniques initiatiques-archaïques qui donneraient un sens à certaines des pratiques considérées comme "éducatives" dans l'*agogé* et aux pratiques "socio-guerrières" ou culturelles de l'âge adulte, comme, entre autres, toute la sphère culturelle exclusive de Sparte définie comme le "culte des abstractions", La Peur, le Rire, la Mort, la Honte ou la Pudeur, des cultes face auxquels la recherche moderne reconnaît sa perplexité, mais qui se réfèrent à des techniques évocatrices susceptibles de provoquer l'expérience de différents états de conscience (car il s'agit de processus vécus par un moi individuel, et non d'abstractions de nature sociale ou politique) qui seraient donc axés sur l'éveil de la "vision intérieure" mentionnée ci-dessus. De même, dans ce fragment, Platon ne laisse aucun doute sur la plus grande dignité de la connaissance directe, non discursive, objet des pratiques des "sophistes" lacédémoniens, qui sous-tend la brachylogie du Spartiate par opposition au discours rationnel et moderne de son interlocuteur. En outre, il n'est pas possible d'être plus explicite quant à la base sur laquelle reposait réellement la supériorité spartiate.

Au sein de l'Hellade, le monde dorien a conservé des traits nettement archaïques qui ont été reformulés au sein du *cosmos* ("ordre", comme les Spartiates appelaient leur "ordre étatique" particulier) spartiate, dans un processus auquel on pourrait appliquer les mots d'Ulderico Nistico : "La réaction spartiate a donc été plus qu'un retour à la tradition, l'élimination de tout ce qui pouvait la perturber".

En effet, l'archaïsme dorien a permis aux traces de l'idéologie trifonctionnelle indo-européenne, si insaisissable dans le monde grec, d'être particulièrement claires dans le complexe mythique et institutionnel de ce peuple, la survivance de cette structure étant constatée aussi bien dans la sphère dorienne crétoise que dans la sphère laconienne, Il suffit de donner un exemple, le

maintien de la double monarchie avec des fonctions religieuses qu'elle a conservées jusqu'à sa disparition, les monarques descendants directs d'Héraclès, surtout liés au culte des Dioscures, les Tindarides de la tradition spartiate, se référeront à la même survivance du fond archaïque. Mais la Sparte archaïque, celle de Phormion, capable de faire sortir son âme du corps et de voyager hors de celui-ci de manière analogue aux pratiques chamaniques, et de Chilon, l'un des sept sages, franchira le pas vers l'organisation politique de la main de l'Oracle apollinien de Delphes. De ce nombril du monde « dériveront non seulement des indications de nature divinatoire, mais aussi des règles rituelles et des sanctions religieuses qui auront une fonction "conservatrice" à l'égard du patrimoine culturel hellénique ; une loi patriarcale qui constituera l'épine dorsale autour de laquelle se développeront les constitutions des cités grecques naissantes" ; une éthique de la pureté qui représente la projection rituelle de la connaissance référée au dieu et dont le sens profond renvoie aux rites d'initiation juvénile conservés dans le neuvième cycle delphique et le mythogème d'Apollon Kouros. »

Apollon, autour duquel tourne l'essentiel du calendrier cérémoniel lacédémonien, articulé par les fêtes de Karneia, de Hyacinthies et de Gymnopédies, et sa sœur Artémis dans son invocation Orthia, régissent les rites initiatiques de l'éphébie à Sparte. La relation mythique Apollon-Admète, jouera un rôle central dans le cycle rituel initiatique lacédémonien menant à la *krypteia*. Apollon (auquel l'"initié" s'identifie) reconquiert sa "pureté", il redevient Phébus (Phoebus). Les cérémonies déictiques semblent offrir la clé des processus cachés derrière les formes extérieures de l'*agogé* spartiate. Apollon, l'Apollon Carnéen, objet du culte dans la Karneia dorienne, est essentiellement lié au soleil, visage du dieu vers le monde, dont le caractère solaire le délimite comme une hypostase de l'Être suprême. Et c'est la porte de la connaissance. La maxime "Connais-toi toi-même" a un fondement sacré précis qui implique que nous avons affaire à la traduction intérieure de la doctrine de la connaissance universelle placée sous la tutelle d'Apollon. L'homme doit découvrir cette unité intérieure qui est un reflet de l'unité divine, dont Apollon est l'hypostase et la personnification, selon l'interprétation de Plutarque, qui donne une interprétation ontologique de l'essence apollinienne comme unité à partir de laquelle se développe la multiplicité. Apollon est donc la Réalité même que le jeune Dorien doit découvrir en lui.

Ainsi, N. d'Anna (op. cit. p 185-6) peut écrire : " L'un des principaux rites de passage était basé sur un scénario reproduisant le duel entre Mélanios (le "noir") et Xanthos (le "blond") avec la victoire du "noir". Les éléments de ce combat - le lieu du combat situé hors des limites du monde ordonné ; l'instrument de la victoire, la ruse (*apaté*, ruse, qu'il ne faut pas comprendre ici comme un phénomène psychologique mais comme une représentation magique, une évocation des forces psychiques qui façonnent le jeune guerrier), la centralité de la couleur noire - tout cela renvoie à une structure initiatique visant à mettre en évidence la condition du jeune combattant abandonné dans une solitude sauvage, qui parvient à vaincre grâce à une ruse qui le rend souverain, maître des forces magiques que la maturité physique fait surgir. La couleur noire, qui selon G. Thompson est celle de la réclusion rituelle et qui désigne la dimension chthonique et "nocturne" de la condition du jeune initié, doit être mise en relation avec la *krypteia*, c'est-à-dire la pratique consistant à envoyer le *couros* dans une montagne ou une forêt, agissant et sévissant comme un loup, évoquant des forces terribles qui le rendent dangereux pour la société ordonnée".

En fait, des cadres rituels similaires se retrouvent dans toute la géographie hellénique de la période classique. Cependant, la particularité des Doriens, et surtout des Spartiates, était de se concentrer sur l'essentiel, de donner une forme " nue " dans tous les domaines de leur action.

Une, pour reprendre les termes d'Ulderico Nistico, "élimination de tout ce qui pourrait perturber la tradition". Ce processus d'"essentialisation" de l'architecture humaine intérieure (dont seule la brachylogie, la discipline intérieure, la volonté au-delà de toute limite et, bien sûr, l'aptitude guerrière...), de dédain des réflexions extérieures (artistiques, créatives...), a provoqué un malaise chez de nombreux auteurs. Nulle part ailleurs dans l'univers indo-européen il n'est apparu aussi clairement que c'est l'homme lui-même, et non les formes sociales ou politiques, qui est l'objet de la politique. De même que nous pensons que la crainte des Spartiates d'une réduction démographique excessive de la strate spartiate, terreur incompatible avec le maintien strict des mesures sélectives et eugéniques, a été exagérée au-delà de toute mesure, de même nous ne croyons pas que tous ceux

qui parlent de "pétrification", de "sclérose" ou de "gel" de l'esprit et de la société spartiates à partir du Ve siècle, aient raison. Au contraire : "Nous ne trouvons pas une tradition véritablement interrompue depuis l'invasion dorienne jusqu'à la décadence et la disparition de Sparte, mais plutôt un retour et une restauration de la tradition, qui façonne Sparte telle que nous la connaissons". L'ancienne maxime qui, pour expliquer l'inexistence de murs à Sparte, affirmait que "la poitrine des Spartiates était le mur de la ville" n'était, en fait, pas tout à fait exacte. Les poitrines des Spartiates n'étaient pas seulement le mur. Ils étaient la vraie Sparte.

Eugénisme

Mais l'existence même de ces cadres rituels, comme l'enseignement de Siddhartha Gautama, présupposait, comme on l'oublie souvent dans les "bouddhismes" actuels, un type humain possédant certaines caractéristiques. Tous les enfants qui naissent ne peuvent pas devenir un "homme". L'objectif des mesures eugéniques lacédémoniennes était de rendre possible l'apparition du plus grand nombre d'individus capables de passer avec succès l'*agogé*. Les sources contiennent de nombreux témoignages faisant référence aux dispositions eugéniques de Lacédémone. Mais ces pratiques peuvent ne pas avoir été incluses dans la législation codifiée de Lacédémone. W. Jaeger (op. cit., p. 88-89) écrit : « Cette prétendue législation [de Lycurgue] est à l'opposé de ce que les Grecs entendaient par législation. Il ne s'agit pas d'une codification de lois civiles et publiques particulières, mais du *nomos*, au sens originel du terme : une tradition orale, dotée de validité, dont seules quelques lois fondamentales et solennelles - les *rhêtra* - ont été fixées par écrit. Les sources antiques considèrent cette caractéristique (...) comme l'œuvre de la sagesse clairvoyante de Lycurgue qui, comme Socrate et Platon, attachait plus d'importance au pouvoir de l'éducation et à la formation de la conscience civique qu'aux prescriptions écrites. » Néanmoins, il existe de nombreuses lacunes dans notre connaissance de cet "organisme remarquable" (Jaeger) qu'était l'État spartiate. La *République des Lacédémoniens* de Xénophon, les fragments préservés de la *Constitution des Lacédémoniens* d'Aristote, aujourd'hui en grande partie perdus, et les nombreux rapports de Plutarque sont essentiels.

D'une manière générale, on peut dire que les mesures eugéniques avaient un double caractère "individuel" et "communautaire", toutes visant à créer un individu qui répondrait à la fois aux exigences du modèle physique-animal prédéterminé évoqué plus haut et à la préservation de la cohérence démographique de la communauté spartiate.

Hans Günther (op. cit., pp. 130-34) a compilé un grand nombre de sources décrivant certains aspects des pratiques eugéniques lacédémoniennes. C'est sur cette compilation que nous allons baser la discussion qui suit.

La constitution de Lycurgue avait pour but d'inculquer aux Spartiates ce que, selon Plutarque (Sur la malveillance d'Hérodote, 32), Léonidas avait dit en guise de testament aux femmes spartiates alors qu'il se mettait en route pour la défaite certaine des Thermopyles : "Mariez les valides et enfantez des valides !" Cette conviction sur l'aptitude héréditaire de leur peuple était typique des hommes et des femmes de Sparte : Plutarque (Pyrrhus, 28) nous raconte que les femmes spartiates avaient exhorté Acrotatos, qui revenait victorieux d'une bataille : "Élevez de bons fils pour Sparte". Nous distinguerons quatre domaines, qui sont toutefois profondément imbriqués.

Le premier domaine traité par les sources est la politique matrimoniale.

Selon Pollux (III, 48 ; VII, 40), tous les hommes libres en bonne condition physique étaient obligés de se marier. Alors que Plutarque (Lysandre 30) nous informe qu'à Sparte, ceux qui ne se mariaient pas, se mariaient tardivement ou épousaient des individus de faible capacité héréditaire étaient punis, il y avait (Athénée, XIII, 555 c/d) des punitions pour le célibat, tandis que les célibataires étaient méprisés : ils ne pouvaient pas assister aux tournois comme spectateurs et les jeunes gens ne se levaient pas à leur passage comme ils le faisaient devant les hommes mariés, et il y avait des chansons satiriques contre eux. Le général Dercylides, qui n'avait pas d'enfants et était probablement célibataire, voulait réprimander un jeune homme qui ne s'était pas présenté devant lui, ce à quoi le jeune homme répondit : "Vous n'avez pas encore élevé quelqu'un qui, avec le temps,

pourra se présenter devant moi." De même, Cléombrote, fils de Pausanias (Plutarque *Maximes des Spartiates*, "Cléombrote"), entendant un père et son fils se disputer pour savoir qui était le meilleur d'entre eux, dit au fils : "Ton père sera meilleur que toi tant que tu n'auras pas élevé un fils". Et Plutarque insiste (Lysandre 30) sur le fait qu'à Sparte, on pouvait "non seulement punir le célibat mais aussi le retard dans le mariage et même les mariages mauvais et illégitimes". C'était le cas de ceux qui ne cherchaient qu'à se marier dans des familles riches plutôt que chez les vertueux et leurs semblables". En revanche, Lycurgue interdit la dot, " afin qu'une femme ne reste pas célibataire à cause de la pauvreté, et qu'on ne se marie pas non plus à cause de la richesse, mais que l'aptitude et le comportement gouvernent toujours le choix ", comme nous l'a dit Plutarque dans les *Maximes des Spartiates* ("Lycurgue" 15). Enfin, Plutarque lui-même (Agis 11) rappelle qu'il était interdit aux Spartiates d'épouser des femmes étrangères. Un deuxième champ d'action était la formation des femmes. Les jeunes femmes spartiates étaient éduquées pour être des mères ; comme le rapporte Plutarque dans ses *Maximes des Spartiates* (Lycurgue 12), Lycurgue stipulait qu'elles devaient pratiquer des exercices physiques afin "que le fruit né dans le ventre d'un corps sain soit également en gestation et devienne fort, mais aussi que la mère elle-même acquière la force nécessaire à l'accouchement et supporte ainsi la douleur facilement et sans crainte, de sorte qu'en cas de besoin, elle puisse se battre pour sa propre défense et celle de ses enfants et pour son pays." Xénophon mentionne également dans sa *République des Lacédémoniens* (I, 3-10) l'éducation des jeunes femmes spartiates en vue de la procréation et les exercices physiques utilisés dans cette éducation. Les Hellènes des autres tribus étaient surpris du statut de liberté dont jouissaient les filles des Spartiates, de leurs combats et autres coutumes et privilèges. Lorsqu'un étranger demanda à Gorgô, l'épouse de Léonidas, si les Lacédémoniennes dominaient sur leurs maris, elle répondit, comme nous le raconte Plutarque (*Maximes des Spartiates*, entrée "Lycurgue" : "Nous sommes aussi les seules à donner naissance à des hommes." (U. Nistico, op. cit. p.49)

Les jeunes filles et les adolescentes processionnaient nues lors de la célébration de certaines fêtes, généralement vêtues du *péplos*, la jupe courte d'origine illyrienne, qui dévoilait une grande partie du corps, et était donc appelée par les autres tribus helléniques "celles qui montrent leurs cuisses" : *dorizein*, c'est-à-dire " faire la dorienne ", signifiait pour une femme être nue. Plutarque (Lycurgue 14) raconte qu'à Sparte, on prescrivait aux filles et aux jeunes femmes de pratiquer leurs exercices de lutte avec leur corps nu, car cela faisait office de pari en vue d'une bonne forme physique. Et, il est probable que la contemplation de jeunes femmes effectuant les exercices physiques avec leur corps nu se faisait d'un point de vue sélectif en vue du choix d'une épouse.

Le troisième domaine abordé par les sources est la recherche d'une descendance. Lorsque l'on demanda à une pauvre femme spartiate, comme le raconte plus tard Plutarque, ce que son fiancé devait lui offrir comme dot, elle donna une réponse brève et directe : "La capacité d'être père". Cela montre encore et toujours la grande valeur accordée à l'hérédité et la faible valeur accordée à ce qui est acquis et achetable, dans la tradition de la paysannerie aristocratique indo-européenne, dont les conceptions sont exprimées hors de Sparte par le Thébain Pindare et, plus tard, par l'Athénien Euripide. Honneur et récompense étaient accordés à ceux qui avaient une descendance nombreuse, ce qui était également le cas, dans le même esprit, en Perse. Aristote (*Politique* II, 9, 18) raconte que les Spartiates qui avaient trois enfants bénéficiaient d'une réduction de leurs obligations militaires ; ceux qui avaient quatre enfants ou plus étaient dispensés de payer des impôts. Selon Hérodote (VII, 205), les jeunes hommes mariés qui n'avaient pas encore eu d'enfants étaient protégés en cas de guerre et n'avaient pas à monter la garde la nuit. Néanmoins, la coutume prescrivait aux jeunes mariés une certaine retenue dans la vie sexuelle, ce qui est rapporté par Xénophon (*La Constitution des Athéniens*, 1). (23 U. Nistico, op. cit. p.49.)

Les hommes plus âgés qui avaient de jeunes épouses et qui étaient inaptes à procréer pouvaient ou devaient fournir à leurs épouses un homme jeune et en bonne santé comme "aide à la génération". Cette aide à la génération est également attestée chez les Athéniens, ainsi que chez de nombreux peuples indo-européens, et parmi eux les Indiens et les Romains. Le sens de cette pratique n'était autre que la préservation des lignées les plus remarquables pour leur "pur héritage" par la procréation d'enfants qui préserveraient l'héritage héréditaire, des enfants qui devaient poursuivre le culte des ancêtres. L'enfant issu d'une telle relation était considéré comme plus

légitime que l'enfant d'un mariage né inutile ou inapte à la reproduction. Plutarque mentionne cette coutume spartiate dans les *Maximes de Lycurgue* (15) et Xénophon dans sa *Constitution des Lacédémoniens* (I, 7).

Les mariages stériles pouvaient être rompus et l'homme devait demander le divorce d'avec une femme stérile ; ceci est rapporté par Plutarque (Lycurgue 15) et Xénophon (*Constitution des Lacédémoniens* I, 7-8). Hérodote (V, 39/40) nous raconte que les éphores avaient demandé au roi Anaximandrides de divorcer de sa femme stérile, afin que la lignée d'Eurysthène ne disparaisse pas ; devant son refus, ils lui demandèrent d'épouser une seconde femme, demande que le roi accepta. Selon Hérodote (VI, 61 s.), le roi Ariston épousa successivement trois femmes parce qu'il n'avait pas réussi à obtenir d'enfants des deux premières.

Selon Plutarque (Lycurgue 16), les anciens, les gérontes, examinaient le teint du nouveau-né : "Ce n'est que lorsqu'il semblait précieux qu'il était élevé ", car " il valait mieux pour l'enfant et pour l'État qu'un enfant qui n'était pas né pour être bien formé et fort ne vive pas". Ainsi, les Spartiates cherchaient à ennoblir non seulement les chevaux et les chiens, mais aussi les hommes par l'élevage. Comme chez les autres peuples indo-européens, les enfants malades et malformés étaient exposés.

Quatrièmement et enfin, les sources seront également explicites quant au "produit eugénique à atteindre". Selon Plutarque (Lycurgue 17), Lycurgue voulait que les Spartiates préfèrent les hommes minces et élancés aux hommes gros et bien nourris. La législation de Lycurgue orientait le choix du conjoint vers ce qui était héréditaire et transmissible, vers la forme du corps et de l'âme, ainsi que vers l'obtention d'individus de grande taille et aux proportions sveltes : il fallait vivre de manière austère, comme Plutarque nous l'apprend une fois de plus à propos de la loi de Lycurgue dans les *Maximes des Spartiates*, car le corps devait non seulement rester sain mais aussi svelte. Athénée (XII, 550 c) dit même que l'obésité était punie chez les Spartiates. Dans son ouvrage *Sur l'éducation des enfants* (2), Plutarque écrit que les éphores ont infligé au roi Archidamos une forte amende parce qu'il avait choisi une femme de petite taille ; les Spartiates voulaient qu'il soit un roi, et non un "roi-petit" comme leur progéniture. Xénophon, qui, comme d'autres historiens helléniques, attribue la force étatique de Sparte aux processus de sélection et d'élimination des lignées et des lignages, dit dans son ouvrage sur la constitution des Lacédémoniens (I, 10 ; V, 9) que la législation de Lycurgue avait fourni à Sparte des hommes qui se caractériseraient par leur haute stature et leur force, résumant : "Il est facile de reconnaître que ces mesures [de sélection et d'élimination] ont donné naissance à un peuple d'une taille et d'une force extraordinaires ; il ne serait pas facile de trouver un peuple plus sain et plus en forme que les Spartiates". Hérodote (IX, 72) considère les Spartiates comme les plus beaux hommes parmi les Hellènes. La typologie raciale des Spartiates a été décrite par le poète Alcman, qui a composé son œuvre à Sparte vers 650 avant J.-C., et qui fait l'éloge de sa cousine Agésicore en ces termes : ses cheveux fleurissent comme de l'or pur sur son visage d'argent. L'assimilation de la peau claire à l'argent se retrouve déjà chez Homère. Au Ve siècle, le poète Bacchylide (XIX, 2) fait l'éloge des "jeunes femmes blondes de Laconie". Toutes ces pratiques et mesures, avec d'autres, ont créé les conditions humaines, admirées par les meilleurs parmi les Hellènes, qui ont rendu possible l'expérience spartiate : la virilité et le sens dorien-spartiate de l'État et de sa préservation dans l'extension et la dignité, la maîtrise de soi apollinienne, une humanité aristocratique façonnée pour le devoir. Une expérience à propos de laquelle Helmut Berve, peut-être le meilleur connaisseur de Sparte au XXe siècle, écrivait dans son *Sparte* : « Ce que Sparte signifie comme valeur dans l'histoire de l'Occident (...), c'est la survie dans la conscience du monde à venir d'une grande idée politique, qui avait autrefois une réalité historique...

« D'autre part, on ne peut pas cacher que c'est précisément l'idée immanente, aussi peu d'événements et d'informations concrètes qu'il y ait, qui a donné à l'histoire de cet État son prestige mondial. Aussi étrange et différent que cela puisse paraître dans de nombreux domaines de nos pensées et de nos désirs, aussi peu que la communauté noble spartiate ait été orientée dans le sens d'une communauté populaire et aussi peu que sa vie et son pouvoir aient été orientés dans un sens moderne ou vers la "culture", néanmoins, à travers toute l'altérité des réalisations, des événements historiques, de la stratification sociale, les problèmes, les valeurs, les faits et les destins que nous

ressentons comme les nôtres, pour lesquels nous avons nous aussi souffert et lutté, sont devant nous. En ce sens, l'éternité de l'histoire de Sparte appartient au peuple grec tout entier, et finalement aux peuples frères parmi lesquels, aujourd'hui comme hier, nous nous comptons consciemment. Car ce que signifient la loi et la communauté, le sacrifice, la forme et l'attitude, la force d'une volonté orgueilleuse, la tentation du pouvoir ou la futilité d'une grandeur apparente, l'histoire de Sparte l'élève en images à la fois grandioses et simples devant notre regard interrogateur. »

Olegario de las Eras

Note : Selon Platon, la sagesse des sept sages, qui tourne autour du principe d'un ordre cosmique en tant qu'expression de l'ordre divin, n'est rien d'autre que la même spiritualité du centre apollinien de Delphes, exprimée en formules concises qui servaient probablement aussi d'aides à la méditation, comme semble l'indiquer la maxime "connais-toi toi-même" attribuée à Chilon de Sparte, l'un des Sept, et qui a été gravée dans le sanctuaire de Delphes comme une expression précise de l'essence spirituelle personnifiée par Apollon. Dans le Protagoras platonicien on peut lire (F. Lisi et alii (eds.), op. cit., 343 a-b) : « On peut comprendre que leur sagesse était de cet ordre, en rappelant les courtes phrases prononcées par chacun, qu'ils ont, d'un commun accord, comme principe de sagesse dédié en inscription à Apollon dans son temple de Delphes, en gravant ce que tous répètent : "Connais-toi toi-même" et "Rien de trop". » Voir N. d'Anna, op. cit. p. 13-14.

0- TABLE DES MATIÈRES

1- INTRODUCTION

2- LES ORIGINES DE SPARTE

3- LE PREMIER ESSOR DE SPARTE : LES GUERRES MESSÉNIENNES

4- LYCURGE ET LA RÉVOLUTION

5- LA NOUVELLE SPARTE

6- EUGÉNISME ET REPRODUCTION

7- L'ÉDUCATION DES ENFANTS

8- L'ÉDUCATION DES ADOLESCENTS

9- LA VIE DES SPARTIATES ADULTES

10- LES FEMMES SPARTIATES ET LE MARIAGE

11- LE GOUVERNEMENT SPARTIATE

A) La dyarchie

B) Les Éphores

C) Le Sénat

D) L'Assemblée

E) Sur les élections

F) Nomocratie : les rois, aux ordres des lois

12- SUR LA MENTALITÉ PAÏENNE, LE SENTIMENT RELIGIEUX SPARTIATE ET LA SUPRÉMATIE SUR ATHÈNES

13- LA POLITIQUE DES SPARTIATES ENVERS LEURS INFÉRIEURS : LES *KRYPTeia*

14- LA GUERRE

15- LA BATAILLE DES THERMOPYLES COMME EXEMPLE D'HÉROÏSME SPARTIATE

16- L'HISTOIRE ULTÉRIEURE DE SPARTE

17- LE CRÉPUSCULE DE SPARTE

18- LA LEÇON DE SPARTE

19- LA SURVIE DE L'ARCHÉTYPE SPARTIATE

1- INTRODUCTION

Heureux temps d'un passé lointain où un peuple se disait : "Je veux être le maître des autres peuples !" Parce que, mes frères, le meilleur doit dominer et le meilleur veut aussi dominer. Et partout où l'on enseigne autre chose, c'est parce que le meilleur fait défaut.

(F. W. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*)

Sparte a été la première réaction de masse contre l'inévitable décadence engendrée par la commodité de la civilisation, et en tant que telle, il y a beaucoup à apprendre d'elle à notre époque de dégradation biologique et morale induite par la société technologique. Les Spartiates ont su anticiper millimètre par millimètre tous les vices produits par la civilisation, et ce faisant, se sont placés au sommet de la pyramide du pouvoir. Toutes les traditions militaires d'élite d'aujourd'hui sont en quelque sorte les héritières de ce qui se faisait à Sparte, ce qui témoigne de la survivance du mythe spartiate.

J'ai recueilli des données auprès de diverses sources, en donnant la priorité aux sources classiques. L'historien et prêtre d'Apollon au sanctuaire de Delphes, Plutarque (46 CE-125 CE), dans ses ouvrages *Anciennes coutumes des Spartiates* et *Vie de Lycurgue* nous donne de précieuses informations sur la vie et les lois spartiates, et c'est à lui que nous devons une grande partie de ce que nous savons aujourd'hui sur les Spartiates. Xénophon (430 av. J.-C. - 334 av. J.-C.), historien et philosophe qui a envoyé ses enfants faire leurs études à Sparte, est une autre bonne source d'information, dans sa *Constitution des Lacédémoniens*. Platon (427 av. J.-C. - 347 av. J.-C.), dans sa célèbre *République*, nous montre sa conception de la manière dont un État supérieur devrait être gouverné, énumérant de nombreuses mesures qui semblent être directement tirées de Sparte, car il s'en est inspiré.

Aujourd'hui, nos endoctrineurs académiques enseignent vaguement que Sparte était un État militariste et brutal, entièrement dévoué au pouvoir, et dont le système d'éducation et de formation était très dur. Les Spartiates sont dépeints, de manière générale, comme des soldats efficaces, grossiers et sans cervelle, qui n'étaient "intéressés que par la guerre". Il s'agit d'un reflet délibérément déformé de ce qu'ils étaient réellement, et cela est principalement dû à ce que nous ont raconté certains Athéniens décadents, épicé par la mauvaise foi des manipulateurs d'informations d'aujourd'hui, qui cherchent à déformer l'histoire pour servir des intérêts économiques et autres.

Les Spartiates ont laissé une marque spirituelle indélébile. Le simple fait qu'aujourd'hui encore l'adjectif "spartiate" désigne des qualités de dureté, de sévérité, de robustesse, d'endurance, de stoïcisme et de discipline, nous donne une idée de l'énorme rôle joué par Sparte. C'était bien plus qu'un simple État : c'était un archétype, c'était l'ultime représentant de la doctrine guerrière. Derrière la façade parfaite d'hommes robustes et de femmes athlétiques se cachait le peuple le plus religieux, le plus discipliné et le plus ascétique de toute la Grèce, qui cultivait la sagesse de manière discrète et laconique, loin de l'agitation et du clinquant urbain qui avaient déjà fait leur apparition.

Il m'est impossible de terminer cette introduction sans faire référence au film *300*, même si la majeure partie du texte a été écrite bien avant la sortie du film en 2007. Je pense qu'en poursuivant votre lecture, vous verrez que (hormis le sensationnalisme du décor, facilement reconnaissable par toute personne ayant un minimum de culture) la manière d'être des Spartiates historiques n'a rien à voir avec les personnages présentés dans le film. Celui-ci tente de rendre les Spartiates plus "digestes", en nous les présentant d'une manière plus américaine, plus "sympathique" pour les esprits modernes - ce qui, à mon avis, n'est pas une mauvaise chose, car sinon le film n'aurait pas pris forme.

D'un autre côté, Sparte me donne l'excuse parfaite pour aborder des questions très importantes.

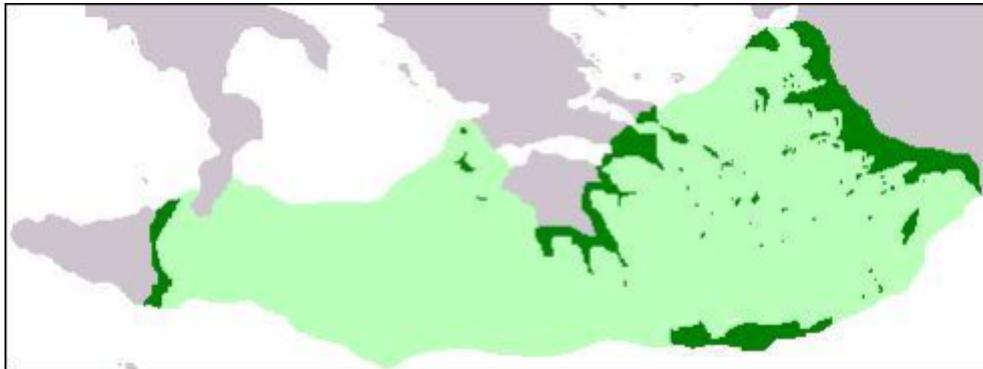
2- LES ORIGINES DE SPARTE

Avouons donc, sans tourner autour du pot, de quelle manière toute culture supérieure a toujours surgi sur terre : Des hommes dotés d'un caractère très proche de la nature, des barbares dans tous les sens terribles du terme, des hommes de proie en possession d'une force de volonté et d'une volonté de puissance encore intactes, se jetèrent sur des races plus faibles, plus civilisées, plus pacifiques, se livrant peut-être au commerce ou à l'élevage, ou sur d'anciennes cultures épuisées, dont la dernière force vitale s'éteignait en feux d'artifice brillants dans le royaume de l'esprit et de la corruption. La caste aristocratique a toujours été, à ses débuts, la caste des barbares : sa suprématie reposait moins sur la force physique que sur la force psychique. Ils étaient des hommes plus complets, ce qui revient à dire "des bêtes plus complètes" dans tous les sens du terme.

(F. W. Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*)

Avant les grandes invasions indo-européennes, l'Europe était peuplée de divers peuples pré-indo-européens, dont certains avaient des sociétés avancées que nous sommes enclins à considérer comme apparentées à d'autres civilisations et sociétés hors d'Europe¹.

Au début, la majeure partie de la Grèce était habitée par des peuples méditerranéens que les envahisseurs hellénistiques ultérieurs appelleront les Pélasgiens. Vers 2700 avant J.-C., la civilisation minoenne (du nom du légendaire roi Minos) s'est épanouie, basée sur l'île méditerranéenne de Crète, fortement influencée par Babylone et les Chaldéens, clairement apparentée aux Étrusques et même à l'Égypte, et connue pour son "culte du taureau" tellurique, le palais de Cnossos, des constructions dépourvues de fortifications et un art où abondent les spirales, les courbes, les serpents, les femmes et les poissons, tout cela plaçant cette civilisation dans l'orbite des cultures matriarcales pré-indo-européennes, de caractère tellurique et centrées sur la Terre Mère.



Étendue de la civilisation minoenne.

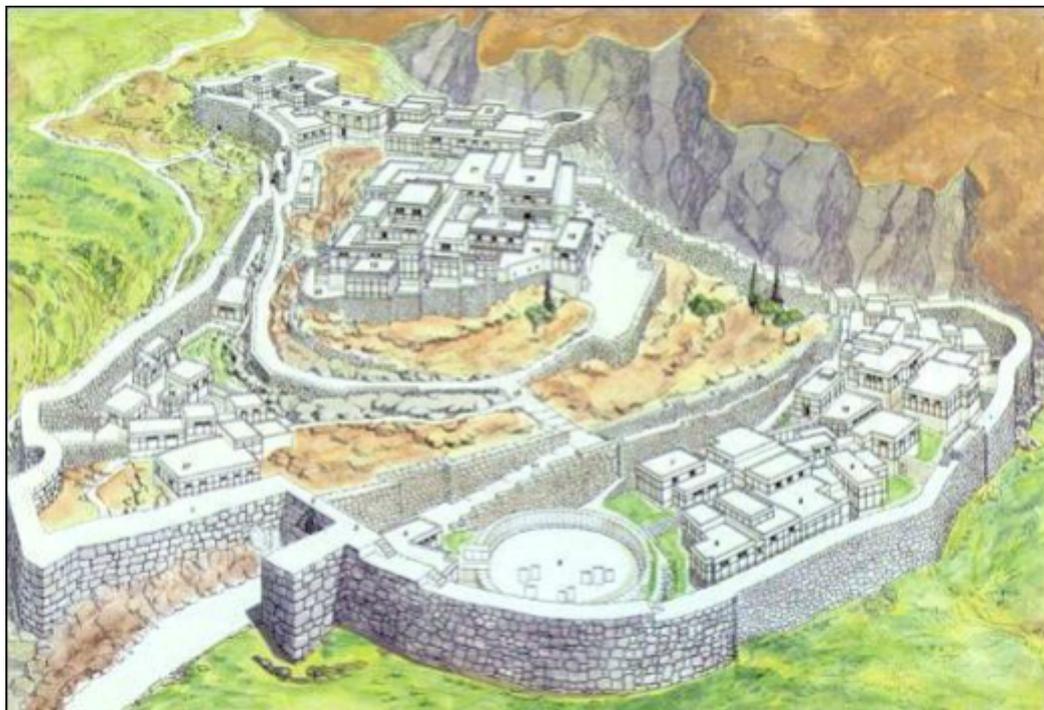
Selon la mythologie hellénique, alors que les premiers Hellènes périphériques avançaient en Grèce et entraient en contact avec ses peuples, les Minoens finirent par exiger, comme tribut annuel, 14 jeunes hommes hellènes à sacrifier rituellement (la légende de Thésée, Ariane, le Labyrinthe et le Minotaure rappelle cette période).

¹ Une certaine présence de sang nordique dans ces régions est liée aux Guanches des îles Canaries, aux Berbères d'Afrique du Nord, aux anciens Libyens, à l'aristocratie égyptienne et aux aristocraties américaines précolombiennes, et est essentiellement liée à l'homme de Cro-Magnon.



Voici à quoi pouvait ressembler le site de Knossos dans l'Antiquité.

Vers 2000 avant J.C., il y a eu une invasion par la première vague hellénistique, qui a inauguré ce que l'archéologie appelle l'âge de bronze. Les Hellènes étaient une masse indo-européenne qui, par vagues successives assez largement séparées dans le temps, a envahi la Grèce par le nord. C'était un peuple robuste, plus uni, plus martial et plus vigoureux que les Pélasgiens, et ils finirent par soumettre le pays bien qu'ils soient moins nombreux que la population autochtone. Ces Hellènes étaient les célèbres Achéens dont parlent Homère et les inscriptions égyptiennes. Ils ont apporté en Grèce leurs dieux, leurs symboles solaires (dont le svastika, utilisée plus tard par Sparte), des chars, le goût de l'ambre², des colonies fortifiées, une langue indo-européenne (le grec, qui sera finalement imposé aux populations autochtones), du sang nordique, le patriarcat et leurs traditions de chasseurs-guerriers.



Reconstruction de l'établissement de Mycènes, le principal centre achéen. Notez le style "féodal", avec des fortifications, qui contraste avec l'absence de défenses du paisible Knossos.

² Certains ont fait remarquer que l'ancienne patrie des Achéens était la région de la Baltique. Le goût pour l'ambre renforcerait une telle thèse, puisque la Baltique a toujours été une région associée à l'ambre - considéré comme une condensation solaire, le sang des arbres. Personnellement, je suis enclin à penser que non seulement les Achéens, mais tous les Hellènes en tant que tribu aryenne originelle, venaient de la Baltique.

Les Achéens se sont progressivement installés en Grèce, s'imposant comme la caste dominante, sans atteindre initialement la Crète. La première destruction des palais minoens (vers 1700 avant J.-C.) est probablement due à un tremblement de terre majeur dont on a la preuve, plutôt qu'à une invasion achéenne.



Les civilisations mycénienne et minoenne, vers 1800-1400 avant J.C..

Les Achéens ont finalement donné naissance à la civilisation dite mycénienne, centrée sur la ville de Mycènes, en Argolide. En 1400, les Achéens ont pris l'île de Crète par la force, détruisant les palais et mettant fin à la civilisation minoenne pour de bon, même si, dans une certaine mesure, ils ont fini par en adopter certaines formes extérieures - ce que font de nombreux envahisseurs sans racines lorsqu'ils foulent aux pieds une civilisation supérieure mais déjà décadente.

Ce sont les Achéens qui, vers 1260 avant J.-C., ont assiégé et rasé Troie, dans une croisade Ouest-Est capable d'unir tous les Achéens - généralement enclins à la guerre entre eux - dans une entreprise commune. Dans *l'Iliade*, Homère les décrit comme une bande de barbares à l'esprit viking, ravageant une Troie raffinée et civilisée. Après ce processus, toute la côte occidentale de l'Asie mineure, ainsi que la mer Noire et le Bosphore, sont passés sous influence grecque.



Les camps pendant la guerre de Troie. En vert, la Grèce "homérique" des Achéens. En violet, les royaumes orientaux en conflit avec l'expansion croissante de la Grèce vers l'est.

Vers 1200 avant J.C., on assista à nouveau à un immense flux migratoire. D'innombrables peuples indo-européens se sont déplacés dans un grand tumulte vers le sud et l'est. L'ensemble de la Méditerranée orientale a connu de grands bouleversements sous l'action des "peuples de la mer" et d'autres tribus indo-européennes qui ont envahi les steppes orientales, la Turquie, la Palestine et l'Égypte, et ont inauguré l'âge de fer archéologique en Méditerranée orientale.

La civilisation mycénienne des Achéens a également été anéantie par l'une de ces invasions. Les mentions apocalyptiques de l'histoire grecque traditionnelle (feu, destruction, massacre) ont conduit de nombreux historiens à penser à tort à de grands tremblements de terre ou à des révoltes. Lors de cette invasion légendaire, beaucoup plus nombreuse que la précédente, on utilisa des armes en fer, supérieures aux armes en bronze des Achéens. Les Doriens, qui appartenaient à cette migration et étaient les ancêtres des Spartiates, ont déferlé sur la Grèce avec une extrême violence, détruisant villes, palais et villages sur leur passage. Les Doriens s'emparèrent de la Crète, et la civilisation mycénienne des Achéens disparut brusquement des archives archéologiques. Argos - terre de Mycènes - ne l'oubliera jamais, et bien que désormais de sang dorien, l'État d'Argos, ainsi que ses dominations, s'opposeront obstinément au pouvoir spartiate dans les siècles à venir.

Les Doriens s'étaient d'abord installés dans les Balkans et en Macédoine, où ils vivaient dans un état barbare, mais ils n'ont pas toujours habité cette région, ils y ont abouti à la suite d'une autre migration en provenance d'une région encore plus au nord. La thèse la plus sensée est que les Doriens, ainsi que les Celtes, les Italiens, les Illyriens et autres Hellènes, sont issus de la "culture des tumulus" et de la "culture des champs d'urnes" (ou Halstatt), des civilisations tribales semi-barbares, proto-indo-européennes qui se sont épanouies en Europe centrale, au nord des Alpes et au sud de la Scandinavie. Selon l'historien grec Hérodote, les Doriens avaient leur première demeure "parmi les neiges".

Dans toute l'Europe, après les invasions, il y eut une lutte (d'abord ouverte, puis plus subtile) entre la mentalité martiale des nouveaux envahisseurs venus du Nord et la mentalité concupiscente des autochtones. L'Orient, la Finlande, l'Italie, la péninsule ibérique et la Grèce sont autant d'exemples de cette lutte, et le résultat est généralement toujours le même : les envahisseurs indo-européens l'emportent malgré leur écrasante infériorité numérique, s'imposant comme une noblesse sur une plèbe issue des autochtones soumis. Dans le Péloponnèse, cette lutte latente a

abouti au fruit surhumain de Sparte, tout comme, plus tard, la lutte entre Italiens et Étrusques a donné naissance à Rome.

Chaque époque et chaque lieu a sa propre race dominante. A cette époque et à cet endroit, les Doriens étaient la race dominante. Un physique nordique, une âme de glace et de feu, une discipline née et une vocation guerrière brutale qui leur venait naturellement, les distinguaient des autochtones, plus pacifiques et entièrement dévoués à la volupté des bas-fonds. Les Doriens en particulier (et parmi eux les Spartiates, qui étaient strictement séparés du reste du peuple) ont conservé leurs traits originaux plus longtemps que les autres Hellènes : des siècles après l'invasion dorienne, les cheveux blonds et la grande taille étaient encore considérés comme des traits spartiates. En effet, comme en Inde, la grande épopée de l'invasion ancestrale est restée longtemps dans la mémoire collective du peuple, et le racisme des Doriens, ainsi que leur obstination à rester une élite sélectionnée, ont abouti à un système de séparation raciale qui a pu préserver les caractéristiques des envahisseurs originaux pendant des siècles.

Le nom de Doriens³ vient de Doros, fils de la légendaire Hélène. Les aristocrates étaient appelés Héraclides, car ils prétendaient descendre d'Héraclès, revendiquant ainsi une ascendance divine. Divisés en trois tribus (Hylleis, Dymanes et Pamphyloi), les Doriens étaient guidés par cette lignée royale, ainsi que par les oracles - les prêtres helléniques, équivalents des druides celtiques. Pour les Héraclides, l'invasion de la Grèce était un mandat divin, nominalement d'Apollon "l'Hyperboréen", leur dieu préféré.

Au cours des quatre siècles qui suivirent, de 1200 à 800 avant J.-C., il y eut une étape que l'histoire moderne appelle le "Moyen Âge grec", au cours de laquelle les Doriens s'érigèrent en aristocratie des aborigènes et formèrent de petits royaumes "féodaux" qui se battirent constamment les uns contre les autres, comme les envahisseurs déracinés de toutes les époques aimaient le faire. C'était un âge héroïque, individualiste, de gloire personnelle, dans lequel les guerriers recherchaient un crépuscule splendide. De nombreuses batailles sont encore décidées par des duels de champions : le meilleur guerrier d'un camp affronte le meilleur de l'autre. Cela représente la mentalité héroïque mais stupide de l'époque : "les forts se détruisent mutuellement et les faibles continuent à vivre."⁴

À cette époque, l'image du seigneur-guerrier raffiné, équivalent au chevalier médiéval, n'avait pas encore été réalisée en Grèce. Les Doriens étaient encore des barbares dans le meilleur sens du terme. Pour le meilleur ou pour le pire, toutes les grandes civilisations ont commencé ainsi : avec des hordes de guerriers et de chasseurs, étroitement liés par des liens claniques, et disciplinés par un mode de vie militarisé. Nietzsche soulignait déjà l'importance du caractère "barbare" dans la formation de toute aristocratie. Pour lui, même lorsque ces envahisseurs s'établissent et forment des États, le caractère barbare de base sous-tend toujours subtilement les formes de ces États, même ascendants. Sparte, Rome et la Prusse en sont des exemples.

Pendant le Moyen Âge grec, en 1104 avant J.C., les Héraclides atteignent le Péloponnèse. L'histoire de Sparte explique très justement que les Doriens ont envahi la Grèce 80 ans après la destruction de Troie et, menés par le roi Aristodème⁵, ont conquis la péninsule. Pausanias (IIe siècle, à ne pas confondre avec le prince spartiate qui a vaincu les Perses à la bataille de Platée), dans sa *Description de la Grèce*, entre plus dans les détails. Il nous raconte que les Doriens, venus d'une région montagneuse du nord de la Grèce appelée Cète et dirigés par Hyllos, un "fils d'Héraclès", ont chassé les Achéens mycéniens du Péloponnèse. Cependant, une contre-offensive achéenne les a repoussés. Puis, dans un processus définitif appelé "retour des Héraclides", les Doriens s'installèrent définitivement dans le Péloponnèse, l'emportant sur les Achéens, ce qui provoque de grands troubles dans toute la péninsule. La phrase-dogme du "retour des Héraclides"

3 Sur <http://es.wikipedia.org/wiki/Dorio>, cependant, nous pouvons lire : Julius Pokorny fait dériver Dorien de *Doris*, "forêt" (qui peut aussi signifier "terrain élevé"). Le segment *Dori* proviendrait du degré-o indo-européen **deru-*, "arbre". La forêt d'origine devait comprendre une zone bien plus grande que celle de Doris. Dorien pourrait être traduit par "les gens de la campagne", "les gens de la montagne", "les montagnards", "les gens des bois", ou une appellation similaire, ce qui correspond éminemment à son origine réputée.

4 George Bernard Shaw.

5 À ne pas confondre avec le dernier chef messénien de l'insurrection anti-spartiate.

était la manière dont les Doriens justifiaient leur invasion du Péloponnèse : les familles nobles doriennes, apparentées de loin aux familles nobles achéennes (les Doriens et les Achéens étaient tous deux des Hellènes), se sont présentées pour réclamer ce qui leur appartenait "légitimement".

Le nouveau flot de sang indo-européen, offert par les Doriens, finira par revitaliser l'Hellade à long terme, la maintenant à l'avant-garde spirituelle et physique de l'époque, avec l'Iran, l'Inde, une Égypte qui n'est plus ce qu'elle était, et la Chine. Dans le sud de la péninsule du Péloponnèse, les Doriens ont établi leur principal centre, la ville de Sparte, également connue sous son ancien nom, Lacédémone. Le territoire sous la domination de Sparte était connu sous le nom de Laconie.

La cité originelle de Sparte ou Lacédémone n'était pas une ville proprement dite, mais était composée de plusieurs villages (Pitana, Kynosoura, Mesoa, Limnai et Amyclées, à l'origine des garnisons militaires), différents mais proches et unis, chacun ayant son propre grand prêtre. Les colonies ont toujours manqué de murs défensifs, car elles s'appuyaient fièrement sur la discipline et la férocité de leurs guerriers. Le roi Antalcidas est allé jusqu'à dire que "les murs de Sparte sont ses jeunes hommes, et ses frontières le fer de ses lances". C'est simplement l'absence de murs qui les a aidés à rester vigilants et à ne pas se laisser aller. Hitler a dit un jour, avec un état d'esprit identique : "Une conscience sécuritaire excessive provoque en effet à la longue un relâchement des forces. Je crois que le meilleur mur sera toujours un mur de seins !".

Sparte était pourtant entourée de défenses naturelles, car elle était située dans la vallée de la rivière Eurotas, entre de hautes montagnes, avec la chaîne de montagnes du Taygète à l'ouest et le Parnon à l'est, mais l'absence de murs démontre tout de même la sécurité des Spartiates et leur confiance en eux-mêmes et en leurs capacités.



Cette carte physique de la Laconie (sud-est du Péloponnèse) montre l'emplacement de la ville de Sparte, dans une vallée entre de hautes chaînes de montagnes. On peut voir sa position bien protégée. À l'ouest, la chaîne de montagnes du Taygète les séparait des Messéniens, et à l'est, le Parnon les séparait de la mer Égée, où l'influence d'Athènes et de l'Asie Mineure était forte.

Dans l'Hellade, trois courants allaient devenir les principaux courants aryens : d'une part, les Doriens rudes, qui parlaient un dialecte hellénique rude qui aimait l'usage du a et du r. En revanche, les doux Ioniens, issus d'une invasion hellénique antérieure à celle des Doriens, s'habillaient de vêtements flottants de style oriental et parlaient un dialecte hellénique plus agréable à l'oreille, qui faisait grand usage des i et des s.⁶ Les autres peuples de Grèce étaient appelés Éoliens, parlaient un dialecte qui semblait être un mélange de dorien et d'ionien, et provenaient des anciens Achéens mélangés dans une certaine mesure avec les Pélasges et plus tard avec les envahisseurs doriens et ioniens - raison pour laquelle ils étaient aussi parfois appelés par erreur Achéens.

⁶ Cet héritage linguistique peut être assimilé à la sanctification de ce qui a trait à la rune Ar (liée au germanisme) par les Doriens et à la rune Is (plus associée à l'Égypte) par les Ioniens.



La répartition des peuples helléniques en Grèce. Le carré noir au sud représente la ville de Sparte. Le petit "lac" de sang dorien dans la zone centrale est Delphes, un sanctuaire religieux vénéré dans toute la Grèce.

3- LE PREMIER ESSOR DE SPARTE : LES GUERRES MESSÉNIENNES

Might is right ("La force est le droit")

(dicton anglo-saxon)

Comme dans la vie ordinaire, le "génie" a besoin d'un stimulus, souvent même littéralement d'une poussée, pour devenir éclairé, il en va de même pour la "race des génies" dans la vie du peuple.

(Adolf Hitler, *Mon combat*)

Au 8^e siècle avant J.C., Sparte, comme les autres peuples de l'Hellade, était une petite cité-état dirigée par une monarchie et une oligarchie aristocratique d'origine dorienne. Motivés par la croissance démographique et le besoin de ressources et de pouvoir, les Spartiates se tournèrent vers l'Ouest et décidèrent qu'au-delà des monts Taygète, en Messénie, ils créeraient une nation d'esclaves à leur service.

La géopolitique de la Laconie ne leur laissait guère le choix : ils se trouvaient sur un terrain rude et isolé, sillonné de montagnes et de rivières impossibles à naviguer. La Laconie était un peu comme le Heartland, ou région cardiaque, du Péloponnèse : une zone inaccessible à toute puissance qui utilisait la mer pour projeter son pouvoir. Les Laconiens ne pouvaient pas prendre la mer, car la côte était escarpée et il n'y avait qu'un seul site approprié pour établir un port, à Gythion, à 43 km de la capitale. Ils ne pouvaient donc pas suivre l'exemple athénien, sautant d'île en île, colonisant les côtes et prenant leur blé sur la rive nord de la mer Noire. Cependant, la Messénie voisine était la plaine la plus fertile de l'Hellade ("bonne pour planter, bonne pour labourer" disait Tyrtée ; "plaine heureuse", disaient les Spartiates). En l'annexant, ils parviendraient à l'autosuffisance alimentaire et n'auraient plus besoin de dépendre de territoires lointains, du commerce, des marchands, d'îles stratégiques, de détroits maritimes faciles à contrôler par l'ennemi ou d'une flotte navale. En outre, elles n'auraient pas à se cosmopoliser, comme toutes les puissances commerciales ont tendance à le faire. Sparte apparaît ainsi comme une puissance géopolitique nettement continentale, par opposition à la thalassocratie athénienne maritime.

Vers 743 avant J.C., alors que les Messéniens festoyaient et offraient des sacrifices à leurs dieux, Sparte envoya trois garçons déguisés en jeunes filles. Ces petits soldats bien entraînés portaient des épées courtes sous leurs tuniques, et dans l'atmosphère de fête insouciant, ils n'eurent aucun mal à infiltrer le territoire messénien. De l'intérieur, ils traquèrent la foule messénienne désarmée et, à un signal donné, commencèrent une boucherie sanglante au milieu de la foule, avant que la masse messénienne ne réduise les garçons. Après l'incident, les Messéniens se rassemblèrent sous le coup de la colère, s'armèrent et marchèrent sur la Laconie. Au cours de la bataille qui s'ensuivit, l'un des rois de Sparte tomba, et la première guerre messénienne (décrite par Tyrtée et par Pausanias, qui s'appuie à son tour sur Myron de Priène) commença.

Après quatre ans de guerre et une bataille majeure, aucun des deux camps n'avait encore revendiqué la victoire. Il s'agissait d'une résistance sourde de type guérilla, et les armées conventionnelles avaient probablement été relativement désorganisées après la première bataille. Les tactiques de phalange et l'équipement hoplitique n'avaient pas encore été adoptés, et les actions les plus décisives étaient les coups portés au corps à corps, les raids et les sièges. Cependant, les Messéniens avaient subi tant de pertes que le chef de guerre messénien, Aristodème, se retira avec ses hommes dans une forteresse sur le mont Ithômé, et visita l'oracle pour obtenir des conseils dans leur lutte contre Sparte. L'oracle répondit que pour résister aux Spartiates, il fallait sacrifier aux dieux une jeune fille d'une ancienne et respectable famille messénienne. Aristodème, qui devait être un grand patriote, n'hésita pas à sacrifier sa propre fille. Lorsque les Spartiates entendirent cela, ils s'empressèrent de faire la paix avec les Messéniens, car, superstitieux ou non, ils attachaient une grande importance à ces questions rituelles.

Après quelques années, cependant, les Spartiates décidèrent d'attaquer à nouveau les Messéniens. Il y eut une autre grande bataille, mais une fois encore, la victoire ne revint à aucun des

deux camps. Et comme le roi des Messéniens était tombé, le chef Aristodème vint régner sur les Messéniens. Au cours de la cinquième année de son règne, il réussit à chasser les forces spartiates de son territoire. Cependant, Aristodème semblait être sous le coup d'une sombre malédiction. Dans un temple messénien, un bouclier tomba de la main de la statue de la déesse Artémis. La fille sacrifiée d'Aristodème lui apparut sous la forme d'une figure éthérée et lui demanda d'enlever son armure. Il le fit, et elle le couronna d'une couronne d'or et le revêtit d'une robe blanche. Selon la mentalité de l'époque, tous ces présages signifiaient que la mort d'Aristodème était proche. Les hommes anciens prenaient ces choses très au sérieux, il ne s'agissait pas de superstition, il s'agissait de démêler les signes archétypaux qui se répétaient sur terre comme un écho de ce qui se passait dans le ciel. Et, selon cette histoire, de sombres présages planaient sur Aristodème. Une profonde dépression s'empara de son esprit. Il commença à penser que lui et sa nation étaient condamnés à l'esclavage. Persuadé d'avoir sacrifié sa fille en vain, il se suicida sur sa tombe. Les Grecs disaient que "celui que les dieux veulent détruire, ils le rendent d'abord fou".

La guerre a duré au total 19 ans, et ce n'est qu'après cette période que les Spartiates ont pu exterminer la résistance messénienne et raser la forteresse d'Ithômé. Certains Messéniens ont fui le Péloponnèse, et ceux qui restaient furent traités plus durement que les hilotes (la plèbe) de Laconie eux-mêmes. Ils furent relégués au rang d'hilotes (paysans vassaux de Sparte) dans la plaine fertile de Messénie, et furent également contraints de verser la moitié du produit de leurs terres à leurs maîtres spartiates.

Mais les Messéniens, bien plus nombreux que les Spartiates, ne se satisfaisaient pas de cette situation de peuple "secondaire" et soumis. Deux générations après la première guerre, un chef audacieux nommé Aristomène apparut qui, soutenu par les États d'Argos et d'Arcadie, prêcha la rébellion contre Sparte. En conséquence, au 7^e siècle avant J.C., la deuxième guerre de Messénie commença. Avec une bande de fidèles, Aristomène fit de nombreux raids en territoire spartiate, rasant même deux villes. Par trois fois, il effectua un sacrifice bizarre appelé Hécatomphonia, un rituel qui ne pouvait être accompli que par ceux qui avaient tué plus de 100 ennemis. Les Messéniens employèrent pour la première fois la tactique de la phalange hoplite, caractérisée par des formations en ordre serré, parquées derrière un mur de boucliers d'où s'échappaient les lances en toute impunité. Les Spartiates n'avaient pas encore adopté cette forme de combat, et subirent des pertes catastrophiques à la bataille d'Hysiai.

Sparte consulta alors l'oracle de Delphes. Là, on leur dit de se tourner vers Athènes pour trouver un chef. Cela n'a pas dû plaire aux Spartiates, car leurs relations avec Athènes n'étaient pas bonnes, et cela ne plut pas aux Athéniens pour la même raison, mais les deux États respectèrent les décisions de Delphes et n'y firent pas d'objection. Les Athéniens, cependant, agirent de mauvaise foi : ils envoyèrent un maître boiteux nommé Tyrtée (connu par la postérité sous le nom de Tyrtée de Sparte), pensant qu'il serait inapte à devenir capitaine militaire. Tyrtée, cependant, était un grand poète. Ses chants de guerre enflammaient l'ardeur guerrière des Spartiates et renforçaient leur moral. Lors de la bataille suivante contre les Messéniens, les Spartiates marchèrent en ordre de bataille et en formation de phalange, en chantant ses chansons. Forts de cet élan, ils défirent Aristomène et ses hommes à la bataille du Grand Fossé, les obligeant à se replier vers une autre forteresse de montagne appelée Ira, au pied de laquelle un camp spartiate fut établi. Cette situation de siège, dans laquelle les guérillas sont revenues en plus grande force que pendant la première guerre, dura onze ans. Aristomène réussit souvent à percer l'encerclement spartiate de Ira et à se frayer un chemin vers la Laconie, qu'il pillait. Il fut capturé deux fois par les Spartiates, et deux fois il s'échappa. La troisième fois, il fut capturé avec 50 de ses hommes, et ils furent paradés victorieusement dans Sparte comme s'il s'agissait d'un triomphe romain. Ils furent ensuite emmenés au pied du mont Taygète et furent jetés dans un précipice, le fameux Céadas. Selon l'histoire grecque, seul Aristomène fut sauvé, qui miraculeusement survécut à la chute et put sortir de l'abîme en suivant un renard. Très vite, il se retrouva dans la forteresse d'Ira à la tête de ses hommes.

Mais les Spartiates finirent par infiltrer un espion dans la forteresse, et une nuit, après qu'Aristomène soit revenu d'un de ses raids, la forteresse fut trahie. Dans la bataille sanglante qui s'ensuivit, Aristomène aurait été blessé et, ralliant ses hommes les plus courageux, il aurait percé les lignes spartiates et se serait échappé vers Rome, où il mourut peu après. Il est plus que probable que

ce mythe a été construit pour revitaliser la fierté messénienne : on a même dit 250 ans plus tard qu'Aristomène avait été vu sur un champ de bataille en train de combattre les Spartiates.

Les Spartiates conquièrent suffisamment de terres avec la lance et l'épée pour maintenir tous les peuples et toutes les populations en état de sujétion. Ils subjuguèrent les Messéniens, vainquirent des foules hostiles bien plus nombreuses qu'eux et les soumirent sans partage à leur domination. Les populations messéniennes côtières devinrent des populations périèques (une sorte de classe moyenne commerciale et maritime), et le reste du pays devint des hilotes (plèbe paysanne). S'étendant sur toute la moitié sud du Péloponnèse, y compris le territoire originel de la Laconie et le territoire conquis de la Messénie, Sparte devint de loin le plus grand État de toute l'Hellade (trois fois plus grand que l'État attique d'Athènes, ce qui n'est pas peu dire). Contrairement aux autres États hellénistiques, Sparte avait choisi d'être une puissance terrestre et continentale, avec un territoire compact, plutôt qu'une puissance maritime et colonisatrice en dehors de la Grèce, comme l'avaient fait les autres États hellénistiques en Asie mineure, en Italie, dans la mer Noire ou en Afrique⁷. Au moins en partie, cela était dû à l'immense potentiel agricole de Sparte : la Messénie était de loin la terre la plus fertile du monde grec, et alors qu'Athènes souffrait de pénuries chroniques de céréales et devait aller chercher du grain sur les côtes de la mer du Nord, Sparte n'avait aucun problème.

Il convient de s'interroger un instant sur la manière dont ces batailles, terriblement acharnées et longues, qui ont failli détruire Sparte elle-même, ont pu influencer le caractère spartiate. Les guerres messéniennes ont marqué à jamais leur mentalité. En définitive, les maîtres des Spartiates étaient leurs propres ennemis et les guerres qu'ils les obligeaient à mener. Ce sont eux qui ont inculqué à Sparte la paranoïa militariste et la préparation au combat qui la caractérisent. Ce sont eux qui ont mis l'aristocratie spartiate en crise et qui, par pure nécessité, ont cherché le meilleur moyen de l'emporter sur leurs ennemis. Sparte n'aurait jamais été ce qu'elle est devenue si, au combat, elle s'était heurtée à un peuple de lâches. Soutenir une lutte prolongée contre des éléments de grande qualité, des ennemis audacieux et redoutables dont il faut être fier, a réveillé la force spartiate. C'est peut-être le seul "avantage" des malheureuses guerres fratricides si typiques de l'Europe.

⁷ Le désir de devenir un empire uni et compact se retrouve également dans le Troisième Reich. Alors que l'Angleterre cherchait à approvisionner des colonies lointaines (qui finiront par être infectées par le cosmopolitisme), l'Allemagne cherchait à étendre son territoire continental. L'un voulait dominer la mer et les terres lointaines, l'autre de grandes étendues de terre à proximité. L'un s'est tourné vers le commerce, l'autre vers l'agriculture, s'enracinant dans la terre. Ils étaient les deux visages du germanisme, l'impérialisme aryen de l'époque, même si, dans le cas de l'Angleterre, elle était très entaché par la juiverie et la franc-maçonnerie. Dans la même lignée d'exemples, et d'un point de vue géopolitique, nous avons (pas toujours en conflit) Sparte et Athènes, Rome et Carthage, Castille et Aragon, le Saint Empire romain et l'Espagne, l'Allemagne et l'Angleterre, l'Union soviétique et les États-Unis.

4- LYCURGE ET LA RÉVOLUTION

Les peuples ont été les premiers à créer, et ce n'est que plus tard que les individus l'ont fait : en fait, l'individu lui-même est plutôt une création récente. Il fut un temps où les peuples s'imposaient une table du bien. L'amour qui désire commander et l'amour qui désire obéir ont créé ces tables ensemble pour eux-mêmes.

(F. W. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*)

Comme on l'a dit, entre 1200 et 800, il y a eu 400 ans d'"âge sombre" ou de moyen âge grec. Les hommes de cette époque agissaient pour leur gloire personnelle, c'est-à-dire que leur conduite était inspirée par les actes légendaires des anciens héros individualistes. Les frères de sang se sont entre-tués sans raison au lieu de s'unir dans une volonté commune, ne cherchant plus la gloire personnelle, mais la gloire de leur peuple. Sparte elle-même était immergée dans ce système héroïque mais fratricide, où chaque homme suivait sa propre voie à la recherche de sa propre immortalité. Les nobles doriens se sont entre-tués pendant que leurs vrais ennemis proliféraient. Sparte n'était qu'un royaume parmi d'autres qui existaient dans l'Hellade, et dans des conditions plutôt tumultueuses et chaotiques. Mais à la fin de cet âge sombre, la figure du messager d'une nouvelle ère émergea : Lycurgue, le père de Sparte, le porte-parole du sang dorien, l'homme qui a fait de Sparte ce qu'elle allait devenir.

Revenons à nos moutons : après avoir difficilement réprimé la seconde rébellion messénienne, les Spartiates se trouvaient confrontés à la perspective inquiétante d'être au bord de la défaite, très vulnérables, et aux commandes d'une population étrangère hostile et rancunière qui les dépassait en nombre de plus de dix contre un. Et ce n'étaient pas des esclaves faciles à soumettre, mais des peuples grecs qui conservaient leur identité, leur fierté et leur volonté de puissance. Tous les Spartiates étaient bien conscients que les assujettis se révolteraient un jour ou l'autre, et qu'ils devaient se préparer à cette occasion. Dans cet environnement cruel, si Sparte a pu préserver sa pureté et survivre, c'est grâce à Lycurgue.

On ne sait pas quand Lycurgue a vécu. Certains disent qu'il appartient au 9e siècle avant J.C. - c'est-à-dire avant les guerres de Messénie - d'autres au 8e siècle, et d'autres encore le placent au 7e siècle. En tout cas, sa personnalité extraordinaire est celle d'un créateur de nouvelles lois, d'un transmetteur de valeurs, d'un "donneur de tables". Lycurgue est à moitié historique et à moitié légendaire. Son nom signifie "conducteur de loups"⁸. C'était un vétéran des guerres de Messénie, et un Héraclide, car il appartenait à la lignée royale des Agides, étant le plus jeune fils du roi Eunomos. Ce dernier avait adouci sa règle pour plaire aux foules, mais ces mêmes foules s'en sont enhardies, et il fut poignardé à mort avec un couteau de boucher. Son fils aîné, le roi Polydecte, hérita du trône, mais étant mort prématurément, Lycurgue (son frère cadet) lui succéda sur le trône. Son règne dura 8 mois, mais il était si correct, juste et ordonné par rapport à l'anarchie précédente, qu'il gagna le respect de son peuple pour toujours. Lorsque Lycurgue apprit que sa belle-sœur (la précédente reine) était enceinte de son frère et défunt roi, il annonça que le fruit de la grossesse hériterait du trône, comme il se doit, et Lycurgue devint donc un simple régent.

Mais cette reine était une femme ambitieuse qui voulait rester sur le trône, elle proposa donc à Lycurgue de l'épouser et de se débarrasser du bébé héritier du trône dès sa naissance, afin qu'ils puissent être roi et reine à perpétuité, et après eux, leurs propres descendants. Lycurgue était furieux de cette proposition et la rejeta intérieurement avec véhémence. Cependant, comme une réponse négative aurait signifié que le parti de la reine prendrait les armes, il envoya des messagers pour accepter faussement la proposition. Par contre, au moment de la naissance du bébé, il envoya des serviteurs avec l'ordre que, si une fille naissait, ils devaient la donner à sa mère, et si un garçon naissait, ils devaient le lui donner. Le bébé est né garçon, et il lui fut donné comme il l'avait ordonné. Au cours d'une soirée où il dînait avec les chefs militaires spartiates, Lycurgue l'envoya chercher, dans l'idée de faire savoir aux chefs qu'il y avait désormais un héritier. Le soulevant dans ses bras et l'asseyant sur le trône spartiate, il s'exclama : "Hommes de Sparte, voici un roi qui nous est né !" Et comme l'héritier n'avait pas encore de nom, il le baptisa Charilaos, "joie du peuple". Par

8 Le nom d'Hitler (Adolf) signifie "Loup noble".

ce geste, Lycurgue affirma sa loyauté envers l'héritier et futur roi et fit comprendre qu'il devait être protégé, et il devint son tuteur et protecteur jusqu'à ce qu'il soit en âge de régner.

Pendant ce temps, Lycurgue, en tant que régent, était très vénéré par son peuple, qui admirait sa droiture, son honnêteté, sa sagesse et sa pureté. La reine mère, cependant, n'avait pas pardonné son rejet, son enlèvement et son exposition de Charilaos. Par la manipulation et l'intrigue, elle fit courir le bruit que Lycurgue complotait pour assassiner son neveu et devenir ainsi roi de Sparte. Lorsque cette rumeur parvient à Lycurgue, il décida de s'exiler jusqu'à ce que Charilaos soit en âge de régner, de se marier et de laisser un héritier au trône spartiate. Pendant son exil, Lycurgue voya dans différents royaumes, étudiant leurs lois et leurs coutumes afin d'améliorer celles de Sparte à son retour. Le premier pays qu'il visita est l'île de Crète, une colonie doriennne, héritière de Mycènes et réputée pour sa sagesse, où il se lia d'amitié avec le sage Thalès, le persuadant de venir à Sparte pour l'aider dans sa quête. Thalès apparut à Sparte comme un musicien-poète - une sorte de troubadour - lançant des chants d'honneur et de discipline au peuple spartiate, et le préparant ainsi à ce qui allait suivre. Les avides et les ambitieux abandonnèrent volontairement leurs désirs de richesse et de luxe matériel pour s'unifier dans une puissante volonté commune avec leur lignée. Lycurgue se rendit également en Ionie, où il a non seulement étudié Homère, mais l'aurait connu personnellement (il est clair ici que certaines dates ne concordent pas). Il rassembla son travail, le mit par écrit, puis le fit connaître à son peuple, qui l'aima beaucoup, ce qui a donné naissance à la célèbre affection des Spartiates pour Homère. Un autre exploit notable attribué à Lycurgue est qu'il fut l'un des fondateurs des Jeux olympiques.

Lycurgue fit également un voyage en Égypte, où il passa du temps à étudier l'entraînement de l'armée. Il fut fasciné par le fait qu'en Égypte, les soldats étaient des soldats toute leur vie, alors que dans d'autres nations, les guerriers étaient appelés sous les drapeaux en temps de guerre, et retournaient à leur ancien travail en temps de paix. Bien que ce ne soit certainement pas le seul but de son voyage en Égypte, car à l'époque, l'Égypte était le lieu où se rendaient tous ceux qui cherchaient à s'initier à la sagesse antique. Lycurgue devait avoir accès à des connaissances, des pratiques, des maîtres et des initiations qui faisaient de lui un homme supérieur.

Le Spartiate Aristocrate raconte que Lycurgue voyagea également en Espagne ("Ibérie"), en Libye et en Inde, où il rencontra les célèbres sages gymnosophes, qu'Alexandre le Grand rencontrera également des siècles plus tard. L'école gymnosophique valorisait, entre autres, la nudité face à l'inclémence du temps comme une méthode pour tanner la peau et rendre le corps et l'esprit en général rustique.

Pendant l'absence de Lycurgue, Sparte déclina. Les lois ne furent pas respectées et il n'y avait pas de force exécutive pour punir les contrevenants. Les hommes intègres se languissaient du temps de la régence de Lycurgue et plaidaient auprès de lui : " Certes, nous avons des rois qui portent les marques et assument les titres de la royauté, mais quant aux qualités de leur esprit, rien ne les distingue de leurs sujets. Vous seul avez une nature faite pour commander et un génie pour gagner l'obéissance".

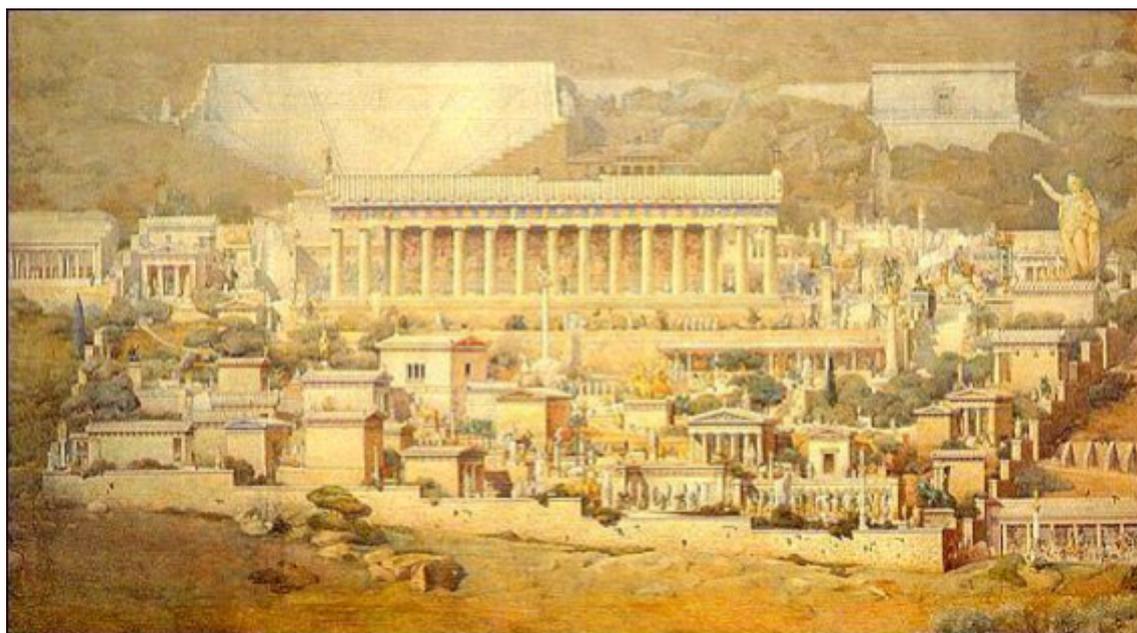


Guerre et sagesse : entre ses armes et ses études, Lycurgue médite sa loi.

Lycurgue rentra à Sparte, et sa première action fut de réunir 30 des plus grands chefs militaires spartiates pour les informer de ses projets et les motiver ardemment. Après que ces hommes lui aient juré fidélité, il leur ordonna de se rassembler armés sur la place du marché à l'aube avec leurs partisans, pour semer la terreur dans le cœur de ceux qui refuseraient les changements qu'ils prévoyaient. Une liste noire d'ennemis potentiels fut établie pour les traquer et les éliminer si nécessaire. Ce jour-là, la place fut bondée de partisans fanatiques de Lycurgue, et l'effet fut si impressionnant que le roi lui-même se réfugia dans le temple d'Athéna, car il pensait qu'une conspiration avait été ourdie contre lui. Mais Lycurgue envoya un messenger pour l'informer que tout ce qu'il voulait, c'était introduire de nouvelles lois pour améliorer et renforcer Sparte. Ainsi réconforté, le roi quitta le temple et, se rendant sur la place, rejoignit le parti de Lycurgue. Avec Lycurgue, les deux rois et les 30 chefs militaires, le parti comptait 33 membres.

Mais même avec le soutien du roi, ce que Lycurgue avait fait était clairement un coup d'État, une prise de pouvoir, une imposition de sa volonté - une révolution. Il avait uni son peuple, lui insufflant le sentiment de cohésion qui doit caractériser toute grande alliance : "l'Espèce est tout, l'individu rien"⁹. Ou comme Hitler le disait à ses partisans : "Vous n'êtes rien, votre peuple est tout".

Après avoir rédigé ses lois et fait jurer aux rois de les respecter, il annonça qu'il se rendrait au sanctuaire de Delphes (le centre religieux le plus important de l'Hellade, considéré comme le "nombril du monde") pour demander l'avis d'Apollon, afin de ratifier sa décision. Près de Delphes, centre marginal de population dorienne, il y avait un sanctuaire sur les pentes du mont Parnasse dédié à ce dieu, qui aurait tué le serpent Python (idole tellurique associée aux peuples pré-aryens). Toute une école d'initiation y existait, les mystères dits de Delphes. Ces mystères étaient une institution vénérable, dorienne jusqu'au bout des ongles, où les notables de toute l'Hellade venaient chercher conseils, initiation et sagesse. Dans le temple d'Apollon, il y avait une sibylle ou pythie, une prêtresse vierge qui était censée posséder un lien spécial avec Apollon et, comme lui, des dons de voyance qui lui permettaient de voir l'avenir et de faire des prophéties. Après avoir reçu solennellement Lycurgue, la Sibylle l'appella "plus dieu qu'homme", dit qu'il était un élu des dieux, annonça que ses lois étaient bonnes et bénit ses projets d'établir la constitution spartiate, car il ferait de Sparte le royaume le plus célèbre du monde.



Cette reconstruction moderne recrée ce à quoi devait ressembler le sanctuaire de Delphes dans l'Antiquité.

Avec la bénédiction de la prêtresse, Lycurgue établit la Constitution spartiate (la Grande

Rhêtra) et ses lois dures et sévères, des lois de tradition orale qu'il interdit d'écrire afin que chaque individu les assimile dans son âme par des années d'entraînement, de pratique et d'intériorisation qui feront de lui le porteur de ces lois partout où il ira, et dans n'importe quelle situation. Son intention n'était pas de créer un système mécanique froid, rigide et quadrillé, mais une roue vivante, flexible et adaptable dont la loi n'était pas seulement le bon sens et la logique, mais aussi son intuition et son instinct ancestral.

À cette époque, Sparte était entourée de voisins hostiles difficiles à repousser, et ne disposait que d'environ neuf mille hommes non militarisés pour agir en cas de guerre ou de crise. Mais Lycurgue prévoyait que si chacun d'entre eux était sélectionné et entraîné durement aux arts de la guerre dès l'enfance, ils triompheraient de leurs adversaires même s'ils étaient supérieurs en nombre. Au fil des générations, le peuple spartiate s'endurcirait au point de n'avoir aucun ennemi à craindre, et sa renommée s'étendrait aux quatre coins du monde. Dès lors, les Spartiates sont devenus plus que des guerriers. Ils sont devenus des combattants déterminés, avec une mission pour la vie, engagés corps et âme, sacrifiés entièrement en l'honneur de leur idéal. Ils sont devenus des soldats - peut-être les premiers en Europe.

Lycurgue n'avait pas exactement l'intention d'établir une sorte de démocratie. En une occasion, un homme a fait un discours enflammé pour en faire l'éloge devant lui. Lycurgue, ayant écouté tout le discours en silence, répondit : "Excellent, maintenant va donner l'exemple en instaurant une démocratie dans ta maison". Et nous devons garder à l'esprit que même dans ces anciennes "démocraties" grecques, seuls les citoyens, c'est-à-dire les hommes de pur sang hellénique ayant atteint l'âge de la majorité, votaient. Ils n'avaient donc rien à voir avec l'idée démocratique moderne. Malgré cela, il ne manque pas d'illusionnistes qui tentent même de nous vendre que Sparte était une sorte de système communiste, simplement parce que l'État était omniprésent et que les Spartiates savaient partager - entre eux.

La révolution de Lycurgue ne fut pas été entièrement pacifique. Les Spartiates trouvèrent bientôt les lois extrêmement dures, même pour eux, Hellènes de bonne souche dorienne, car ils s'étaient habitués au confort et au luxe qui viennent toujours au vainqueur quand il n'est pas fanatiquement et prudemment sur ses gardes. Le socialisme sobre, ascétique et martial prêché par Lycurgue, qui obligeait tous les jeunes hommes à se détacher de leur famille et à manger avec leurs camarades, n'était pas bien accueilli par beaucoup, surtout par les riches et les nantis. Il y a eu une vague d'indignation et une foule en colère s'est rassemblée pour protester contre Lycurgue. La foule était surtout composée d'anciens riches qui trouvaient dégradante la règle militaire qui interdisait de manger sauf à une table commune avec les compagnons d'armes. Lorsque Lycurgue apparut à proximité, la foule commença à le lapider, et il fut contraint de fuir de peur d'être lapidé à mort. La foule en colère le poursuivit, mais Lycurgue - un homme robuste et résistant malgré son âge - était si rapide qu'il n'y a bientôt plus qu'un garçon nommé Alexandre sur ses talons. Lorsque Lycurgue se retourna pour voir qui le poursuivait avec une telle agilité, Alexandre le frappa au visage avec un bâton, le frappant à l'œil. Lycurgue ne montra aucun signe de douleur, mais se leva et, le visage ensanglanté, fit face à son poursuivant. Lorsque le reste de la foule les rattrapa, ils virent ce que le jeune impétueux avait fait : un vénérable vieil homme, debout solennellement devant eux, avec un globe oculaire vide qui giclait de sang. C'était une époque de grand respect pour les anciens, surtout pour des hommes aussi charismatiques et nobles que Lycurgue. Ils ont dû ressentir instantanément une immense culpabilité, de la honte et des regrets. La foule honteuse accompagna Lycurgue chez elle pour lui présenter ses excuses, et lui remit Alexandre pour qu'il le punisse comme il l'entendait. Lycurgue, devenu borgne, ne réprimanda pas une seule fois le jeune homme, mais le fit vivre avec lui. Et Alexandre apprit rapidement à admirer et à imiter le mode de vie austère et pur de son mentor. Selon une tradition dérivée de cet événement, les sénateurs ont abandonné la coutume de se rendre aux réunions de l'État avec des cannes.

Après que le peuple spartiate ait prêté serment aux lois de Lycurgue, celui-ci décida de quitter Sparte pour le reste de ses jours. Sa mission était accomplie et il le savait. Il devait maintenant mourir en donnant l'exemple d'une grande volonté. Ayant le mal du pays et ne pouvant vivre loin de celui-ci, il se suicida en mourant de faim. Un homme qui est né dans un but sacré, une fois ce but accompli, n'a plus besoin d'être lié à la terre. Le suicide rituel a été pratiqué par de

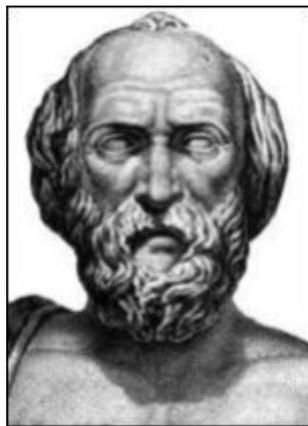
nombreux hommes exceptionnels dont la mission était terminée, des hommes qui, ayant accompli leur destin, n'avaient plus rien à faire dans le monde ; ou qui avaient perdu le droit à la vie¹⁰. Nietzsche a également parlé de "mort volontaire" :

« Il y en a beaucoup qui meurent trop tard et d'autres qui meurent trop tôt. Nous trouvons toujours étrange que cette maxime nous conseille de mourir à temps. Et c'est précisément ce qu'enseigne Zarathoustra : qu'il faut mourir à temps. Bien sûr, comment pouvons-nous attendre de ceux qui n'ont jamais vécu dans le temps qu'ils meurent dans le temps ? » (*Ainsi parlait Zarathoustra*, Première partie, La mort volontaire).

Une autre version raconte qu'avant de partir pour Delphes, Lycurgue fit jurer au peuple spartiate de suivre ses lois au moins jusqu'à son retour de Delphes. Et, s'étant suicidé sans jamais revenir à Sparte, les Spartiates n'avaient d'autre choix que de se soumettre à jamais aux lois de Lycurgue. D'une manière ou d'une autre, il est clair que Lycurgue était un homme exceptionnel, puissant et courageux, doté d'une volonté inébranlable.

Lycurgue était un précurseur, un leader d'avant-garde, un avanceur. Il possédait le pouvoir royal, le charisme sacré des grands chefs de guerre, des rois et des empereurs - ce "pouvoir certain qui attire les volontés", selon les mots de Plutarque. Il est venu et a transformé une masse chaotique débordante d'un grand potentiel en l'armée la plus efficace du monde. Il a donné à son monde une nouvelle inertie : la sienne ; et il lui a donné un nouveau visage : celui qu'il voulait. Après sa mort, un temple a été érigé en son honneur et il a été vénéré comme un dieu. Et c'est à partir de son époque que non seulement Sparte, mais aussi toute la Grèce, ont brillé à nouveau, car l'âge dit classique de la Grèce a commencé.

Xénophon admirait beaucoup Lycurgue, disant qu'il avait "atteint la plus haute limite de la sagesse"¹¹. Savitri Devi l'appelait "le divin Lycurgue" et rappelait que "les lois de Lycurgue lui avaient été dictées par l'Apollon de Delphes - "l'Hyperboréen"". Gobineau, quant à lui, appréciait le salut apporté par la législation de Lycurgue : "Les Spartiates étaient peu nombreux, mais d'un grand cœur, ambitieux et violents : une mauvaise législation en aurait fait de pauvres diables ; Lycurgue les a transformés en bandits héroïques"¹².



Lycurgue.

10 Le *Tao-Te-King* de Lao Tseu dit "Se retirer lorsque le travail est terminé : c'est la voie du ciel". Les vieux cathares parfaits pratiquaient l'*Endura*, qui consistait précisément à se laisser mourir de faim. D'autres fois, le suicide des cathares consistait à mourir de froid dans les montagnes. Les samourais du Japon, ces hommes à l'honneur d'acier, pratiquaient le *Seppuku* (communément appelé *Hara-Kiri*) s'ils considéraient que leur honneur était tombé, disant que "celui qui perd son honneur doit aussi perdre sa tête". L'homme fort et profond a décidé comment, quand et où il voulait mourir - souvenez-vous de Ramiro Ledesma Ramos en Espagne. C'est cela l'euthanasie, un mot d'origine grecque qui signifie précisément "bonne mort" et qui est le parfait pendant de l'eugénisme ou "bonne naissance".

11 *Constitution des Lacédémoniens*, 1.

12 *Essai sur l'inégalité des races humaines*, Livre premier, chapitre V.

5- LA NOUVELLE SPARTE

Celui qui n'est pas terrible pour lui-même n'inspire la terreur à personne, et seul celui qui inspire la terreur peut diriger les autres.

(F. W. Nietzsche, *Le Gai Savoir*)

Nous sommes peu nombreux parmi de nombreux ennemis.

(Brasidas, général spartiate)

Obligés de tirer des conclusions, de tirer les leçons de leurs très longues guerres avec les Messéniens, et éclairés par les lois de Lycurgue, les Spartiates construisirent une nation-camp militaire. C'est la connaissance du pouvoir de subversion de l'ennemi, le fait d'avoir été sur le point de tomber entre ses mains, qui a fait de Sparte ce qu'elle est devenue par la suite. C'est la paranoïa de la sécurité, la méfiance de l'assujetti, qui a élevé Sparte au-dessus des autres États helléniques et l'a fait s'abandonner avec confiance à la sagesse de Lycurgue. En effet, les Spartiates étaient obsédés par la crainte que leurs esclaves rancuniers, beaucoup plus nombreux, ne se rebellent à nouveau contre leur autorité. Ils choisirent donc de s'endurcir et d'engendrer un nouveau type d'homme sous un pouvoir autoritaire, totalitaire, militariste, incorruptible et inconditionnel, auquel il fallait obéir aveuglément. Dès lors, les lois de Lycurgue acquirent leur plus grande splendeur. C'est l'époque à partir de laquelle Sparte est unique dans l'Hellade, l'époque où "quelque chose a changé", l'époque où le peuple spartiate, dans le silence et la discrétion, a subi la plus étrange des transformations.

En quoi consistait précisément cette transformation ? En effet, les Spartiates ont appris à diriger leur agressivité non seulement contre leurs ennemis et rivaux, mais surtout contre eux-mêmes et leurs semblables, afin de se stimuler, se purifier et se perfectionner. En plus d'endurcir le praticien, un tel comportement soulève subtilement dans l'esprit des autres ou des ennemis la question subconsciente : "s'ils se font ça à eux-mêmes, que feront-ils à leurs ennemis ?". Ainsi est né l'ascétisme militaire.

Les Spartiates se sont militarisés. Toutes les personnes ont été organisées, réparties et soigneusement intégrées. Sparte est devenue socialiste et totalitaire, le socialisme étant entendu dans son sens premier de société organisée et disciplinée par une élite douée, composée de ses meilleurs fils, et fondée sur un critère de valeur du sang - un critère biologique-spirituel. Le socialisme dont je parle est quelque chose qui n'a pu avoir lieu qu'à l'âge de fer, car il s'agit de réunir ce qui a été divisé, et cela ressemble plus à une aristocratie qu'à une démocratie. Spengler a décrit un tel système militariste-patriarcal-impérialiste dans son ouvrage *Prussianité et Socialisme*, en soulignant comment ce système refait sans cesse surface dans l'histoire, s'incarnant dans de grands peuples et donnant naissance à des empires¹³.

L'organisation des castes à Sparte était tripartite : guerriers, "bourgeois" et esclaves.

- Les **spartiates** : La classe supérieure était les *astoi*, *damos* ou citoyens, l'aristocratie, composée de spartiates de pure lignée dorienne qui possédaient un *kléros* (parcelle de terre) et qui s'appelaient eux-mêmes spartiate ou aussi *Homoioi* (égaux). Mais pour être "égal", il fallait faire partie de ce clan jaloux, de cet Ordre fermé, sélectif et élitiste qu'était l'aristocratie de Sparte, elle-même fortement hiérarchisée, et qui exigeait comme condition d'adhésion d'être né dans une famille spartiate de sang pur, d'avoir subi un eugénisme strict (mot d'origine grecque signifiant "bonne naissance") et d'avoir passé des épreuves atroces pendant l'instruction mortelle. Seuls les Spartiates mâles, brutalement entraînés et militarisés jusqu'à la moelle, étaient autorisés à porter des armes, bien qu'il leur fût interdit de se battre entre eux autrement qu'au corps à corps : ils ne pouvaient se

¹³ Spengler distinguait quatre grands socialismes supérieurs : l'Empire romain, l'Empire espagnol, l'Empire britannique et la Prusse (dont le résultat fut le Second Reich). Nous ajouterions deux autres socialismes : Sparte et le Troisième Reich. Spengler a d'ailleurs prédit l'avènement d'un nouveau socialisme en Russie (Nietzsche, lui aussi, prévoyait une grande force en Russie, tout comme Rudyard Kipling).

permettre des duels d'honneur avec des armes, où tomberaient des hommes nécessaires à la défense du pays.

La coutume de s'appeler "égaux" ou "semblables" doit trouver ses racines dans l'inconscient collectif indo-européen, car les Romains s'appelaient "pairs" et l'aristocratie anglaise s'appelait *peers*, un mot qui a la même signification. Tout cela révèle une sanctification de ce qui est propre et de ce qui est semblable, ainsi qu'un mépris de ce qui est étranger.

Au sein de cette classe, l'élite à laquelle aspiraient tous les jeunes hommes était la *Hippeis*, une garde sélective de 300 hommes de moins de 30 ans.

Les Spartiates étaient les descendants de l'ancienne armée dorienne envahissante et de leurs familles, c'est-à-dire la noblesse guerrière des anciens Doriens, le meilleur sang de l'Hellade. Ils formaient ainsi la caste guerrière proprement spartiate, et tous les prêtres étaient également issus de cette caste. **La caste des citoyens, femmes et enfants compris, n'a jamais compté plus de 20 000 membres.** Ils étaient dix fois moins nombreux que les hilotes.

- Les **périèques** : En grec, *perioikoi* signifie "périphérique", "habitants de la périphérie", "voisins". Ils formaient la classe moyenne, une sorte de bourgeoisie. Ils vivaient dans des villages dotés d'un gouvernement local, sans autonomie en matière de politique militaire et étrangère, et s'adonnaient principalement au commerce, à la forge et à l'artisanat, activités interdites aux Spartiates. Les périèques étaient donc chargés de l'argent et de la "logistique". Ils étaient les descendants des couches inférieures de l'ancienne population dorienne, mélangés aux Achéens, qui avaient auparavant soumis les Pélasgiens et s'étaient dans une certaine mesure mélangés à eux. Ils provenaient également de populations qui n'avaient pas résisté à Sparte lors du processus de définition de la *polis*. Toutes les villes côtières de Messénie avaient le statut de périèques. Les périèques, qui avaient droit à un petit kléros peu fertile, encadraient souvent les hilotes, jouant le rôle d'intermédiaires ou de surveillants entre ces derniers et les Spartiates, et constituaient également l'équipage de la marine (tant commerciale que guerrière). Les intermédiaires entre les périèques et Sparte étaient les harmostes ou harmostas, des Spartiates chargés d'administrer les périèques et, si nécessaire, de les contenir. Par leur intermédiaire, des denrées alimentaires, des armes et des produits artisanaux étaient apportés à Sparte.

- Les **hilotes** : également appelés ilotes ou hélotes ("captifs"), ils se situaient au bas de la stratification sociale. Ils étaient les descendants des anciens Messéniens qui s'étaient progressivement mélangés avec les Pélasgiens et d'autres types pré-indo-européens originaires de Grèce. Leur statut était celui de serfs voués à travailler les champs à perpétuité, mais ils étaient autorisés à posséder des biens - c'est-à-dire la propriété privée. Un montant fixe de leur récolte devait aller à leur seigneur spartiate, et le reste restait entre leurs mains, et ils étaient autorisés à s'enrichir (ce que le spartiate, en revanche, ne pouvait pas faire).

Les hilotes étaient liés à la terre et il leur était interdit de quitter le *kléros* qu'ils cultivaient, mais il était également interdit de les en expulser. Comme leur statut n'était pas celui d'esclaves, ils ne pouvaient pas être achetés ou vendus. Grâce à ces mesures de type féodal, Sparte n'a jamais eu à importer de grandes quantités d'esclaves de l'étranger, comme l'a fait Athènes. Ils haïssaient mortellement l'arrogante noblesse spartiate (Cinadon disait qu'ils voulaient "les manger tout crus"), par laquelle ils étaient méprisés et humiliés. Seules l'unité, la férocité, le caractère guerrier, la capacité d'organisation et l'impitoyabilité de l'élite spartiate les ont empêchés de se rebeller continuellement. Car chaque fois qu'ils rencontraient un Spartiate, ils savaient qu'ils avaient en face d'eux un être qui était mille fois leur égal en tout point, et qui n'aurait aucun mal à tuer nombre d'entre eux de ses propres mains. Cela a fait que les hilotes respectaient et craignaient les Spartiates. À Sparte, les castes se connaissaient, en ce sens que les hilotes savaient que les Spartiates étaient supérieurs, et les Spartiates savaient que les hilotes étaient inférieurs.

Selon l'historien grec Thucydide (460 av. J.-C. - 395 av. J.-C.), le nombre d'hilotes se situait entre 150 000 et 200 000. Ils se distinguaient par un crâne rasé, des vêtements en cuir et un *kynè*, un bonnet en peau de chien. Le fait de ne pas porter ces vêtements était puni de mort, et le

maître de l'hilote était condamné à une amende.

6- EUGÉNISME ET REPRODUCTION

Si un plan méthodique de procréation des plus sains était exécuté, le résultat serait la constitution d'une race qui porterait en elle les qualités primordiales perdues.

Soutenue par l'État, l'idéologie raciste permettra finalement l'avènement d'un âge meilleur, dans lequel les hommes se préoccuperont moins de la sélection des chiens, des chevaux et des chats que de l'élévation du niveau racial de l'homme lui-même.

(Adolf Hitler, *Mon combat*)

L'abandon des bébés malades, faibles ou difformes par les Spartiates était plus humain et, en fait, mille fois plus humain que la pitoyable folie de notre époque, dans laquelle les sujets les plus malades sont conservés à tout prix, ce qui entraîne la reproduction d'une race de dégénérés accablés de maladies.

(Adolf Hitler)

Grâce à un sens aigu de la loi régissant l'origine de leur espèce, des peuples comme les Spartiates recouraient dans leurs sélections aux mêmes principes de sévérité inflexible prescrits à l'origine par la Nature, et ce même après avoir atteint des territoires plus hospitaliers.

(Cahier de la SS n° 7, 1942)

L'élevage spartiate regorge de ce que Nietzsche, dans son *Crépuscule des idoles*, appelle la "morale de l'élevage" à l'égard de l'homme supérieur, par opposition à la "morale de l'appriivoisement" que le christianisme, par exemple, pratique à son égard. Ce que les Spartiates faisaient, c'était de pousser la sélection naturelle à l'extrême afin d'obtenir une race d'hommes et de femmes parfaits dans le futur. Le culte de la perfection suscite aujourd'hui de vives protestations parmi les champions du politiquement-correct actuel, qui se contentent toujours de dire que la perfection est inaccessible - cherchant ainsi à justifier et à excuser leur propre incapacité à s'améliorer.

Mais Lycurgue et ses disciples avaient pour objectif la perfection, et pour l'atteindre ils ont renoncé à tout scrupule, adoptant une philosophie détachée, distante, au-dessus - "au-delà du bien et du mal", pour ne pas dire plus. Commençons cette étude fascinante.

On peut dire que le système d'eugénisme a même précédé la naissance, car la jeune femme enceinte et future mère devait pratiquer des exercices spéciaux destinés à aider son futur enfant à naître en bonne santé et fort, et à faciliter l'accouchement. Rien n'est plus insensé que l'époque actuelle, où des femmes qui n'ont jamais fait de sport de leur vie sont obligées d'accoucher de manière traumatisante, sans la préparation physique et mentale nécessaire, comme un soldat qui part en guerre sans entraînement militaire.

Dès que le bébé était né, la mère le baignait dans du vin¹⁴. Selon la coutume spartiate, le contact corporel avec le vin provoquait chez les épileptiques, les décrépits et les malades des convulsions et des évanouissements, de sorte que les faibles mouraient peu après, ou du moins pouvaient être identifiés pour être éliminés ; mais les forts étaient endurcis comme de l'acier, corps et âme. Cela peut sembler une sorte de superstition sans fondement, mais Aristote lui-même la

¹⁴ L'archétype du bain purifiant et fortifiant a été repris dans les mythes : Achille, nouvellement né, fut baigné par sa mère dans le marécageux et sombre fleuve Styx, dont les eaux l'ont rendu invulnérable (à l'exception de son célèbre talon). Siegfried s'est baigné dans le sang du dragon Fáfñir pour se rendre invulnérable (sauf une partie de son dos). La déesse celte Ceridwen possédait un chaudron magique qui donnait santé, force et sagesse à tous ceux qui s'y baignaient. Dans les mystères de Mithra, les initiés se baignaient dans le sang du taureau sacrifié pour symboliser une nouvelle étape. Aujourd'hui encore, les eaux du Gange (polluées jusqu'à la moelle) sont considérées comme purificatrices par les hindous. La philosophie sous-jacente était que l'exposition à des forces naturelles sombres (le fleuve de la mort, le vin, le sang de la bête) endurcissait le corps et protégeait ainsi l'esprit contre de futures expériences de souffrance, de douleur, de mort et d'horreur.

défend, et les Lumières françaises ont critiqué comme "irrationnelle" la coutume paysanne de baigner les nouveau-nés dans de l'eau additionnée de vin - signe que, dans la France paysanne du XVIIIe siècle, cette pratique était encore pratiquée. Nous savons aujourd'hui, par exemple, qu'un bain d'alcool durcit les pieds, les préparant à supporter une activité prolongée. Nous savons également que le vin rouge contient des tanins, des substances d'origine végétale qui sont utilisées pour tanner les peaux d'animaux et le cuir, le rendant dur et résistant aux températures extrêmes et aux attaques microbiennes.

S'il réussissait le test, le bébé était emmené par son père au *Lesché* ("portique") et inspecté par un conseil d'anciens sages pour juger de sa santé et de sa force, et déterminer s'il serait capable de supporter une vie spartiate. Tous les bébés qui n'étaient pas en bonne santé, beaux et forts étaient emmenés aux Apothètes ou Apothetas ("lieu de rejet") sur le versant oriental du mont Taygète (2 407 mètres d'altitude) d'où ils étaient jetés dans le *Keádas* ou Céadas, une fosse située à 10 kilomètres au nord-ouest de Sparte. Céadas, à ce jour, est un lieu qui a toujours été entouré de légendes sinistres. On y jetait non seulement des enfants défectueux, mais aussi des ennemis de l'État (lâches, traîtres, rebelles messéniens et suspects) et quelques prisonniers de guerre. De nombreux squelettes ont récemment été découverts enterrés là, y compris ceux de femmes et d'enfants.

À d'autres moments, les enfants défectueux étaient remis aux hilotes pour être élevés comme esclaves, bien qu'il faille peut-être interpréter cela comme signifiant qu'à l'occasion, un berger bienveillant (ou plutôt un berger ayant besoin de main-d'œuvre gratuite) ramassait un bébé qui avait été laissé à l'abandon pour mourir, et le ramenait chez lui pour l'élever comme un fils.

Rappelons, d'autre part, que les anciens Allemands abandonnaient les bébés défectueux dans les bois pour qu'ils soient mangés par les loups. Chez les SS, les bébés nés déformés, faibles ou malades étaient étouffés à la naissance, et les parents étaient ensuite informés que l'enfant était mort-né. Selon Plutarque, pour les Spartiates, "laisser en vie un être qui n'était pas sain et fort dès le départ n'est d'aucun bénéfice ni pour l'État ni pour l'individu lui-même". Selon ce principe, tous les bébés qui n'étaient pas en parfaite santé étaient exécutés dans un acte de véritable compassion. Outre l'eugénisme, il s'agissait de l'aristogénèse ("la meilleure naissance" ou "la naissance des meilleurs"). Ce que la nature fait habituellement lentement et douloureusement, les Spartiates l'ont fait rapidement et presque sans douleur, s'épargnant ainsi un travail et des souffrances inutiles. Au lieu de contourner les lois naturelles - comme le fait la société technologique moderne - les Spartiates les ont élevées au plus haut niveau et ont créé un monde où il était impossible d'y échapper.



La plupart des États helléniques (comme tous les peuples indo-européens de l'Antiquité) ont suivi des tactiques de sélection eugéniques similaires, dans lesquelles on partait du principe que le droit à la vie n'était pas pour tout le monde, mais devait être gagné en prouvant que l'on était fort et en bonne santé. Une telle idée vient de la conviction inconsciente que le peuple auquel on appartient a intériorisé un pacte avec la nature. La différence est qu'à l'étranger, l'eugénisme était facultatif, la décision revenant aux parents, de sorte que la sélection des bébés était une politique privée, intérieure. À Sparte, en revanche, la sélection était une politique d'État pleinement institutionnalisée. Les Spartiates considéraient ces mesures comme une question de vie ou de mort, et de survie en tant que communauté de sang. Ils ont adopté ces mesures avec conviction, car elles les avaient aidés par le passé à surmonter des situations extrêmement défavorables. Leur objectif était de faire en sorte que seuls les plus aptes survivent et de favoriser l'évolution, afin de maintenir le niveau biologique de Sparte à un niveau élevé et, sur cette base, d'atteindre la perfection à tous les niveaux.

Les bébés qui survivaient à la sélection étaient rendus à leur mère et incorporés dans une fraternité masculine ou féminine selon leur sexe - généralement la même que celle à laquelle appartenait leur père ou leur mère. On ne sait rien ou presque de ces confréries, mais c'est probablement là que les Spartiates étaient initiés au culte religieux, où on leur apprenait à prendre en charge leurs forces intérieures, à éveiller leur esprit et à recevoir la sagesse dont Sparte était l'héritière. Après avoir été acceptés dans cette confrérie, ils allaient vivre avec leurs mères et leurs nourrices, étant élevés parmi les femmes jusqu'à l'âge de sept ans.

Pendant ces sept années, l'influence féminine ne les ramollissait pas, car c'étaient des femmes qui savaient nourrir sans ramollir. Les mères et les nourrices spartiates étaient un véritable exemple de maternité solide : des jeunes femmes dures, sévères et vertueuses, imprégnées et convaincues de l'importance profonde et du caractère sacré de leur mission. Elles avaient été formées dès leur naissance à être de vraies femmes - à être des mères. Toute tendresse ou compassion excessive qu'elles pourraient avoir pour leur enfant étaient excisées. Si le bébé était défectueux, il devait être sacrifié, et dans le cas contraire, il devait être bronzé dès que possible pour être apte à supporter une vie spartiate. Les premières années de l'existence d'un enfant le marquent pour le reste de sa vie, et les Spartiates l'ont compris, aussi se sont-ils appliqués avec soin à leur tâche d'élever des hommes et des femmes supérieurs.

Au lieu d'envelopper les bébés dans des bandages, des vêtements chauds, des langes et des couvertures comme s'il s'agissait de larves, les mères et les nourrices de Sparte les enveloppaient dans des tissus souples, fins, légers et clairsemés, laissant leurs membres libres afin qu'ils puissent bouger à leur guise et faire l'expérience de la liberté corporelle. Ils savaient que les bébés ont un système immunitaire plus frais et plus intact que les adultes, et que si on leur apprenait à supporter le froid et la chaleur dès leur plus jeune âge, non seulement ils ne s'en offusqueraient pas, mais ils s'endurciraient et seraient plus immunisés à l'avenir. Au lieu de céder aux pleurs des bébés, les femmes spartiates leur apprenaient à ne pas pleurnicher. Au lieu de se laisser aller aux caprices de la nourriture et de les suralimenter avec des aliments super-purifiés, ultra-stérilisés, hyper-désinfectés qui feraient perdre le fil à leur système immunitaire, elles leur donnaient une alimentation grossière et naturelle. Au lieu de commettre l'aberration de leur donner du lait animal, pasteurisé, bouilli et dépouillé de ses qualités naturelles, les femmes spartiates allaitaient elles-mêmes leurs enfants, contribuant ainsi à la formation du lien biologique maternel¹⁵.

Au cours des sept premières années, une autre tâche consistait à amener les nourrissons à affronter leurs peurs, en extirpant les craintes et les superstitions de l'enfance. Pour ce faire, les mères et les nourrices spartiates ont eu recours à diverses méthodes. Au lieu de laisser les bébés développer une peur de l'obscurité, elles les laissaient dans le noir dès leur naissance afin qu'ils s'y habituent et qu'ils n'en aient plus peur. Au lieu d'encourager les bébés à ne pas être capables de se débrouiller seuls, on les laissait souvent seuls. On leur apprenait à ne pas pleurer et à ne pas se

15 Chez les SS, cet aspect était également très apprécié et, dans leurs crèches *Lebensborn* ("fontaines de vie"), les femmes qui produisaient le plus de lait recevaient la "Croix des mères".

plaindre, à être durs et à supporter la solitude - bien qu'elles aient enlevé des objets ou empêché des situations qui pouvaient bouleverser les bébés ou les faire pleurer à juste titre.

Les bébés spartiates n'étaient pas choyés comme les bébés d'aujourd'hui, surprotégés et couverts de vêtements chauds, de couches volumineuses, de bonnets, d'écharpes, de moufles, de chaussons, de dentelles, de cloches, de clochettes, de motifs efféminés et de couleurs criardes qui transforment la pauvre créature en une boule multicolore ridiculement gonflée, limitant sa croissance, retardant son immunité, l'isolant de son environnement et l'empêchant de le sentir, de s'y adapter et de développer une complicité avec lui.

Les bébés de Sparte n'étaient pas entourés de flagorneurs à toute heure du jour et de la nuit pour écouter leurs pleurnicheries. Ils n'étaient pas non plus soumis à des concerts de cris, de câlins et de rires hystériques de la part de femmes malsaines, des bruits qui désorientent le bébé, le mettent mal à l'aise et le rendent ridicule, et finissent par le transformer en tel. Les mères spartiates ne réprimandaient pas leurs enfants lorsqu'ils faisaient preuve de curiosité, qu'ils prenaient des risques, qu'ils se salissaient dans les champs, qu'ils s'égarèrent seuls, qu'ils partaient en exploration ou qu'ils se blessaient en jouant, car cela aurait décimé leur esprit d'initiative. Cette habitude efféminée de trop gâter les enfants et de les réprimander lorsqu'ils prennent des risques vient des races sombres (plus enclines à l'infanticide rituel), et les sociétés indo-européennes ont eu tendance à être plus sévères, rigoureuses et exigeantes à leur égard.

En bref, les enfants spartiates avaient le droit d'aller dans la nature, de courir dans les champs et les forêts, de grimper aux arbres, d'escalader les rochers, de se salir, de s'ensanglanter, de participer, de se battre et de se promener complètement nus afin que pas un seul morceau de leur peau ne reste non bronzé à l'air libre. Ils étaient traités comme de vrais chiots.

Tous les hommes physiquement et spirituellement sains ressentent dès leur plus jeune âge l'appel de l'héroïsme, de la guerre et des armes, car c'est un instinct que la race a injecté dans leur sang pour assurer leur défense. Loin de les éloigner du goût de la violence, toujours présent chez les enfants, les Spartiates l'encourageaient autant que possible. Chaque fois que les enfants voyaient un soldat spartiate, une aura de mystère et d'adoration se créait autour de lui ; ils l'admiraient, le considéraient comme un modèle et un exemple, et voulaient l'imiter dès que possible.

Grâce à ces politiques judicieuses, les nourrices spartiates devinrent célèbres dans toute l'Hellade, car leurs soins infaillibles produisaient des enfants si matures, robustes, disciplinés et responsables que de nombreux étrangers s'empressèrent de louer les services de ces nourrices pour élever leurs propres enfants selon les méthodes spartiates. Par exemple, le célèbre Athénien Alcibiade (450 avant J.-C. - 404 avant J.-C.), neveu de Périclès et élève du philosophe Socrate, a été élevé par la nourrice spartiate Amicla.

7- L'ÉDUCATION DES ENFANTS

Ne savez-vous pas que c'est seulement la discipline de la douleur, de la grande douleur, qui a permis à l'homme de s'élever ?

(F. W. Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*)

Vous devez pratiquer l'obéissance... Nous ne voulons pas un peuple mou, mais un peuple dur ! Et vous devez vous endurcir pendant que vous êtes encore jeunes. Vous devez apprendre à accepter les difficultés et à ne pas perdre courage.

(Adolf Hitler, discours aux Jeunesses hitlériennes)

À l'âge de sept ans (l'âge auquel les glandes pituitaire et pinéale commencent à dégénérer), les garçons spartiates étaient plus robustes, plus forts, plus sages, plus féroces et plus mûrs que la grande majorité des adultes actuels. Et bien qu'ils ne soient pas encore des hommes, ils étaient déjà parfaitement préparés à l'arrivée de la virilité. C'est à cet âge (à cinq ans selon Plutarque) qu'ils commençaient leur *agogé* ou *egogé* (formation ou instruction)¹⁶.

Un processus s'enclenchait, lié à la fin de l'influence maternelle - la réminiscence du temps de l'accouchement - et l'"autre cordon ombilical", intangible, qui subsistait encore entre la mère et l'enfant, était coupé. Les enfants étaient ainsi arrachés à leur mère et placés sous tutelle militaire avec d'autres enfants du même âge, sous les ordres d'un instructeur, le *paidonomos*, une sorte de surveillant qui était généralement un jeune homme exceptionnel âgé de 18 à 20 ans et qui allait bientôt terminer sa propre formation. Lorsque ces derniers étaient absents pour une raison quelconque, n'importe quel citoyen spartiate (c'est-à-dire tout homme spartiate ayant déjà terminé sa propre formation) pouvait leur donner des ordres ou les punir comme bon lui semblait. La formation ne durait pas moins de 13 ans, pendant lesquels les garçons étaient déjà éduqués et disciplinés par des hommes, afin de devenir des hommes. Si l'éducation était une phase marquée par l'influence féminine, l'enseignement avait déjà un caractère essentiellement masculin.

L'*agogé* est probablement le système d'entraînement physique, psychologique et spirituel le plus brutal et le plus efficace jamais créé. L'éducation que recevaient les enfants spartiates était manifestement de type paramilitaire ; un entraînement sévère, impitoyable et douloureux, qui dans certains cas était clairement orienté vers la guérilla dans les montagnes et les forêts, afin que l'enfant se confonde avec la Nature et se sente le roi prédateur. C'était un processus surhumain, un véritable enfer, presque une alchimie spirituelle et corporelle, infiniment plus dur que n'importe quel entraînement militaire actuel, parce qu'il était beaucoup plus dangereux, plus long (treize ans) et épuisant, parce que les moindres erreurs étaient punies par d'énormes doses de douleur - et parce que les "recrues" étaient des enfants de sept ans.

Immédiatement après avoir rejoint l'*agogé*, la première chose que l'on faisait aux enfants était de leur raser la tête. C'était sans doute la chose la plus pratique à faire pour ceux qui étaient destinés à se déplacer dans une végétation dense, à mordre la boue et à se battre entre eux¹⁷, mais le sacrifice des cheveux impliquait aussi une sorte d'initiation du type "mort mystique" : On renonce aux possessions, aux ornements, à l'individualité, à la beauté, voire à son propre bien-être (les cheveux sont importants pour la santé physique et spirituelle), on standardise les "recrues", on leur donne un sentiment de nudité, de solitude, d'impuissance et de commencement (les bébés naissent chauves ou avec peu de cheveux), une sorte de "départ à zéro", jeté brutalement dans un monde de brutalité, de douleur, de renoncement et de sacrifice. Ce n'est ni isolé ni arbitraire. Les premières armées, composées de nombreux hommes qui devaient vivre ensemble dans un espace confiné, ont

¹⁶ Il est curieux de constater que cela coïncide avec le processus d'apprentissage de la chevalerie européenne médiévale. Ici, à l'âge de sept ans, les garçons étaient enlevés à leur famille et mis en apprentissage. Sept ans plus tard, à l'âge de 14 ans, ils devenaient écuyers. Et sept ans plus tard, à l'âge de 21 ans, ils étaient armés en tant que chevaliers.

¹⁷ La coutume de raser le crâne est très probablement apparue avec les premières armées bien structurées et disciplinées, et était motivée par un désir d'uniformité, ainsi que pour les raisons hygiéniques mentionnées ci-dessus.

vu la nécessité de garder les cheveux courts pour éviter la prolifération des poux et des maladies. D'un autre côté, le crâne rasé devait avoir une autre signification pour eux. Les prêtres égyptiens de haut rang, les légionnaires romains et les Templiers se sont également rasé le crâne, tout comme, aujourd'hui encore, les moines bouddhistes et de nombreuses unités militaires. Lorsqu'un groupe est standardisé, ses membres ne se distinguent plus par leur apparence "personnalisée" ou leurs modifications extérieures, mais par les qualités dans lesquelles ils excellent à partir de zéro, sur un pied d'égalité avec leurs camarades. La standardisation d'un groupe est, paradoxalement, le meilleur moyen d'examiner de près ce qui distingue réellement les individus.

Les enfants ont saisi ce qui leur était proposé : renoncer à eux-mêmes, tout comme Goethe disait que "nous devons renoncer à notre existence pour exister vraiment". Paradoxalement, seul celui qui ne s'accroche pas pathétiquement à sa vie peut arriver à vivre comme un vrai homme, et seul celui qui ne s'accroche pas désespérément à son ego et à son individualité peut arriver à avoir un caractère vraiment consolidé et une personnalité bien définie.

Après le rasage du crâne, les enfants étaient organisés en *agelai* ou *agele* (hordes, ou gangs) dans un style paramilitaire. Les enfants les plus forts, les plus beaux, les plus féroces et les plus fanatiques (c'est-à-dire les meneurs, les leaders naturels) devenaient des chefs de horde dès qu'ils étaient identifiés. Sur le plan de la doctrine et du moral, il s'agissait d'abord d'inculquer aux recrues l'amour de leur horde, une obéissance sacrée et sans borne à leurs instructeurs et à leurs chefs, et de faire comprendre que le plus important est de faire preuve d'une immense énergie et d'une grande agressivité. Vis-à-vis de leurs frères, leurs relations étaient marquées par une rivalité et une concurrence perpétuelles. Ces garçons étaient traités comme des hommes, mais ceux qui les traitaient ainsi ne perdaient pas de vue le fait qu'ils étaient encore des garçons. Ils étaient également marqués de cette marque qui distingue tout chiot féroce et confiant : l'impatience, l'empressement à se prouver et à se tester, le désir de se distinguer par ses qualités et ses mérites au sein de sa meute.

Le sentiment de sélection et d'élitisme est inhérent à l'entraînement spartiate. Il était inculqué aux aspirants qu'ils étaient le meilleur de l'enfance spartiate, mais qu'ils devaient le prouver, et que n'importe qui n'était pas digne de devenir un véritable Spartiate. On leur enfonçait dans le crâne qu'ils n'étaient pas tous pareils et qu'ils étaient donc tous différents. Et que s'ils étaient différents, certains étaient meilleurs ou pires, ou avaient des qualités différentes. Et que, dans ce cas, les meilleurs devaient être au-dessus des moins bons, et chacun placé à la place qui lui correspondait selon ses qualités. C'est pour cela qu'un ordre est appelé ainsi.

Les garçons apprenaient à manier l'épée, la lance, le poignard et le bouclier - ce qui durcissait leurs mains - et à marcher en formations serrées, exécutant leurs mouvements avec précision et un timing parfait. Dans le domaine physique, les processus d'endurcissement prévalaient et ils s'adonnaient à de nombreux exercices corporels destinés à développer leur force et leurs qualités guerrières latentes : course, saut, lancer du javelot et du disque, danse, gymnastique, natation, lutte, tir à l'arc, boxe et chasse n'en sont que quelques exemples.

Pour encourager la compétitivité et l'esprit de combat, et pour les habituer à la violence et au travail d'équipe, les hordes d'enfants spartiates étaient amenées à s'affronter dans des matches éreintants d'un jeu de balle extrêmement violent qui était en fait une variante beaucoup plus libre et brutale du rugby. Les joueurs étaient appelés *sfareis*. On peut imaginer ces petits sauvages au crâne rasé se lançant toutes sortes de coups de toutes les manières possibles, se heurtant, s'esquivant et essayant de lutter pour la coordination, de s'emparer du ballon et de l'amener au but convenu, au-delà du territoire adverse et par-dessus les corps de leurs adversaires. Nous pouvons presque entendre, nous aussi, les bruits sourds, les cris d'agressivité, les signes de coordination, les crissements de coudes, de genoux, de coups de pied, de coups de poing, de coups de tête, de torsions et de plaquages qui allaient avoir lieu dans ce jeu de transformation du caractère, de formation de la personnalité¹⁸.

¹⁸ Peut-être qu'un tel jeu de balle est ancré dans l'inconscient collectif aryen. L'aristocratie anglaise de l'époque de l'Empire britannique, admirable à bien des égards et si chevaleresque dans sa vie quotidienne, se consacrait corps et âme au rugby, considérant ses équipes pratiquement comme des confréries, avec leurs propres boucliers, symboles, règles, cris de guerre, surnoms, chansons, devises, traditions, "rituels", etc. Ces équipes étaient des institutions dans lesquelles le chevalier revivait son esprit barbare avec ses compagnons. Le poète homosexuel Oscar Wilde a

Dans le sanctuaire de la déesse Artémis, de nombreux combats rituels à mains nues ont eu lieu entre les petits spartiates. On les opposait également les uns aux autres, horde contre horde, garçon contre garçon, ou tous contre tous, dans des combats acharnés, à mains nues, pour stimuler l'agressivité, la compétition et l'esprit offensif, pour développer leur sens de la maîtrise dans le chaos des combats, et pour les classer dans la hiérarchie. Il est facile d'imaginer qu'il y a eu des dents cassées, des nez fracassés, des pommettes écrasées, des entailles au visage, des visages et des mains ensanglantés, des pertes de conscience et des têtes fendues dans les combats de ces enfants féroces. De plus, les instructeurs les encourageaient à tester leurs forces respectives, à condition que ce ne soit que dans un but de compétition et d'amélioration de soi, et lorsque la haine était perçue comme une source d'inspiration, le combat était arrêté. Cependant, il était normal que les adversaires se saluent ou se félicitent avec enthousiasme à la fin du combat, commentant le combat entre eux, avec leurs compagnons et avec leurs instructeurs, et essayant d'apprendre. À Sparte, il existait un ancien culte que l'on peut appeler "mystères de combat".

À Sparte, comme nous l'avons dit, on pratiquait la boxe et la lutte, mais les Spartiates pratiquaient également un autre art martial populaire en Grèce : le *pankrátion* ou *pancrace*. Il s'agissait d'un mélange de boxe et de lutte, semblable aux disciplines modernes du MMA ou du *Vale Tudo*, mais plus brutal : les participants pouvaient ajouter aux bandages de leurs poings les accessoires qu'ils jugeaient appropriés pour augmenter leur puissance offensive : certains ajoutaient des morceaux de bois, des feuilles d'étain et même des plaques de plomb. Les règles étaient simples : tout sauf mordre était autorisé, ainsi que de picorer les yeux, le nez ou la bouche de l'adversaire. Il était également interdit de tuer délibérément l'adversaire, bien que de nombreuses personnes soient mortes dans ce sport sanguinaire. Dans les combats pancratiques, si un vainqueur ne pouvait être proclamé avant le coucher du soleil, on utilisait ce qu'on appelle le *klimax*, une solution équivalente à la séance de tirs au but dans les matchs de football : chaque combattant avait le droit, à tour de rôle, de frapper l'autre, sans que le destinataire puisse s'esquiver ou se défendre d'une quelconque manière. Celui dont c'était le tour de porter le coup disait à son adversaire quelle position il devait adopter pour recevoir l'attaque. Le but était de voir qui tomberait le premier au combat. L'histoire grecque nous donne l'exemple d'un combat entre un certain Creugas et un certain Damogènes, qui s'est soldé par un "match nul", d'où l'application de la *klimax*. Après le tirage au sort, le premier à frapper fut Creugas, qui demanda à son adversaire de baisser les bras, afin de lui envoyer un puissant coup de poing au visage. Damogène encaissa dignement ce formidable coup, après quoi il demanda à Creugas de lever son bras gauche. Il a ensuite violemment introduit ses doigts sous ses côtes et lui a arraché les entrailles. Les progressistes-pacifistes des temps modernes qui font l'éloge de la Grèce devraient savoir qu'ils y vénéraient la force, la férocité et la violence aussi bien que la sagesse. Les Grecs étaient philosophes et "civilisés", oui... mais lorsque cela était nécessaire (ou simplement comme passe-temps), ils savaient être de parfaits animaux. C'était leur dualité - une dualité d'union, non de séparation ; une dualité qui recherchait l'insertion parfaite de l'esprit dans le corps, de la lumière dans les ténèbres, en surmontant leur séparation.

Dans toutes les bagarres, combats, compétitions et jeux, les instructeurs étaient très attentifs à distinguer si les cris de chaque enfant étaient de la colère, de l'effort ou de l'agressivité, ou de la douleur ou de la peur, auquel cas ils étaient punis. Si un enfant se plaignait à son père qu'un autre enfant l'avait battu, son père le battait pour avoir mouchardé et pour ne pas avoir fait sa vie : "Se plaindre ne sert absolument à rien : cela vient de la faiblesse"¹⁹. Et une telle faiblesse chez un enfant spartiate était inacceptable. Comme on l'a dit, tous les citoyens avaient le droit de réprimer les enfants, de sorte que les parents avaient autorité sur leurs propres enfants et sur ceux des autres. Ainsi, chaque parent traitait les autres enfants comme il souhaitait que ses propres enfants soient

déclaré que le rugby était "*un sport de barbares pratiqué par des gentlemen*". Nous aurions, au contraire, fait remarquer qu'il s'agit d'un "*sport de barbares pratiqué par des gentlemen d'origine barbare, comme tous les gentlemen*." Quelque chose de très similaire s'est produit il y a plusieurs décennies dans la jeunesse américaine alors saine, avec le football américain. Les meilleurs joueurs recevaient des bourses universitaires, ce qui garantissait que les meilleurs spécimens biologiques étaient élevés à des positions de prééminence sociale. Dans ces jeux, l'Aryen libérait la bête qui sommeillait en lui - et les qualités d'audace, de courage, de coordination collective, d'initiative individuelle, de puissance de choc, d'agressivité, de moral et de rapidité des joueurs étaient testées. D'autre part, il est indéniable que ces jeux ont été conçus pour tenter de faire émerger les leaders naturels.

traités, comme l'a observé Xénophon. Si un enfant se plaignait à son père qu'un citoyen l'avait fouetté, ce même père le fouettait encore plus. À Sparte, tout était aussi franc, brutal et simple. En fait, chaque enfant spartiate appelait tout homme adulte "père", tout comme, de nos jours, nous appelons respectueusement un étranger âgé "grand-père". Cette coutume d'appeler les anciens "père" a également été suggérée par Platon dans sa *République*, qui semble n'être qu'une copie de Sparte.

C'est à travers les conquêtes, les victoires et les défaites que le guerrier apprend à se connaître et à connaître son adversaire - dans le cas de Sparte, ses semblables. Et lorsqu'un homme se connaît, connaît ses semblables et connaît ses ennemis, sa sagesse de vie est consommée. Il acquiert ainsi une sécurité, une prudence, une intuition et une confiance en soi très élevées. Chaque Spartiate connaissait donc son frère parce qu'il avait sûrement combattu contre lui, ou l'avait vu combattre, ou avait joué à ses côtés lors de ce rude rugby, ou avait souffert ensemble d'une autre manière. Leur vie entière était une guerre civile. Ils se sont battus contre eux-mêmes et les uns contre les autres, mais ils étaient toujours unis, au contraire. Ce système était un exutoire rentable pour la rage de la race, qui se traduisait ailleurs par de tragiques conflits fratricides, et qui, à Sparte, s'épanchait dans les compétitions sportives.

Tous les aspects de la vie des enfants spartiates étaient réglementés pour accroître leur insensibilité à la souffrance et leur agressivité. Ils étaient soumis à une discipline impitoyable qui les obligeait à apprendre à contrôler la douleur - parfois de grande ampleur, et non seulement physique mais aussi psychologique - la faim, la soif, le froid, la chaleur, la peur, la fatigue, le dégoût, l'inconfort et le manque de sommeil. Ils apprenaient les techniques de survie sur le terrain, notamment le pistage, la course d'orientation, la chasse, la recherche d'eau et la connaissance des plantes comestibles. Cela a réduit leur dépendance vis-à-vis de la civilisation et les a mis en contact avec la tradition de leurs ancêtres chasseurs-cueilleurs des temps primitifs.

Pour y parvenir, les instructeurs stricts ont utilisé sans scrupules tous les moyens possibles à leur disposition. Les situations d'usure auxquelles ils ont conduit les petits étaient si intenses qu'il est probable qu'elles les aura amenés à un état proche de la folie, avec la présence d'hallucinations induites par le manque de sommeil et de nourriture. Les mastigophores (porteurs de fouet) étaient chargés de fouetter brutalement et même de torturer quiconque échouait, se plaignait ou gémissait de douleur, afin que les tâches se déroulent parfaitement. Parfois, ils fouettaient sans raison, juste pour les endurcir, et les enfants spartiates préféraient mourir plutôt que de gémir ou de demander pourquoi ils étaient fouettés. Leur philosophie coïncide avec celle de Nietzsche lorsqu'ils pensent "Béni soit ce qui nous endurecit !" ²⁰. Il y avait même des concours pour savoir qui pouvait supporter les flagellations les plus nombreuses et les plus intenses sans crier ; c'était la *diamastigose*. Parfois, la prêtresse d'Artémis ordonnait que, en sa présence et devant une image d'Artémis, les enfants choisis par elle soient fouettés. Si la cérémonie-suicide n'était pas au goût de la prêtresse, elle ordonnait que la flagellation soit intensifiée. Ces enfants étaient non seulement obligés de ne pas montrer leur douleur, mais aussi de montrer leur joie. Le gagnant de cette compétition macabre était celui qui avait enduré le plus longtemps l'épreuve sans se plaindre. Il est arrivé que certains meurent sans gémir. On objectera qu'il s'agit là d'une absurdité sado-masochiste, mais il faut aller plus loin car le sens était vraiment évident : il inculquait aux victimes la notion de sacrifice pour l'archétype de leur patrie (Artémis) et leur apprenait à maîtriser la souffrance avec la divinité en tête. Dans le reste de la Grèce, en revanche, les athlètes se soumettaient volontairement aux séances de fouet, car cela permettait d'endurcir la peau et le corps, ainsi que de purger les impuretés (quiconque s'est rendu dans des pays où le fouet est encore utilisé comme punition aura remarqué que la malheureuse victime transpire abondamment, laissant une énorme flaque sur le sol à la fin de l'épreuve). Et Sparte était sans aucun doute un état athlétique.

L'absence de pitié pour l'élève prometteur a été décrite par Nietzsche en ces termes : "Je n'ai pas de pitié pour vous parce que je vous aime de tout mon cœur, mes frères de guerre" ²¹. Et dans des paroles qui semblent s'adresser à un instructeur, à un fabricant de surhommes, il dit : " La

20 Ainsi parlait Zarathoustra, Troisième partie, Le voyageur.

21 Ainsi parlait Zarathoustra, Première partie, La guerre et les guerriers.

pitié doit être un péché pour vous. Vous n'admettez que cette loi : "Sois pur !" ²². La pitié était le pire des poisons pour Sparte, car elle préservait et prolongeait la vie de tout ce qui était faible et mourant - qu'il s'agisse de pitié pour soi-même, pour ses semblables ou pour ses ennemis. Dans le "Chant du Seigneur" de la monumentale *Bhagavad-Gita* indo-iraniennne, il est écrit qu'"un sage ne ressent aucune pitié pour ceux qui vivent, ni pour ceux qui meurent".

Souffrir et supporter la douleur sans se plaindre faisait partie de l'idiosyncrasie spartiate. Ainsi, les Spartiates s'enorgueillissaient de la quantité de douleur qu'ils pouvaient endurer en serrant les dents, et n'oubliez pas que Nietzsche disait aussi que le degré de souffrance dont un homme est capable détermine sa place dans la hiérarchie. Il est parfaitement compréhensible que ce type de stoïcisme puisse être interprété comme un culte masochiste de la souffrance, mais nous devons éviter de tomber dans cette erreur d'interprétation. La souffrance à Sparte était un moyen de réveiller les instincts de combat de l'homme et de le mettre en contact avec son corps et avec la terre elle-même. La souffrance n'était pas acceptée docilement en baissant la tête, mais elle était combattue pour être maîtrisée avec les dents serrées, le visage tendu, le corps tendu et les poings serrés, et tout visait à obtenir une indifférence à la souffrance, contrairement aux cultes masochistes comme le christianisme ou l'"humanitarisme" athée moderne, qui forgent des êtres sentimentaux hypersensibles même à la douleur des autres.

La loyauté était un autre élément très important de l'instruction spartiate. Selon Sénèque, "la loyauté est le bien le plus sacré du cœur humain", et selon Goethe, "la loyauté est l'effort d'une âme noble pour égaler une plus grande qu'elle". La loyauté les orientait vers des manières d'être supérieures et servait à les faire grandir. Les garçons spartiates ont été inculqués d'une loyauté inébranlable envers eux-mêmes, leurs camarades et leur propre ordre - c'est-à-dire l'État spartiate. "Mon honneur s'appelle fidélité", disaient les SS, et cela aurait tout aussi bien pu être une bonne devise pour les Spartiates. Pour eux, la loyauté était une ascèse qui les conduisait sur le chemin du *dharma*, du bon ordre, de la morale de l'honneur (*aidôs* et *timè*) et de l'accomplissement du devoir sacré.

Comme on l'a dit, l'obéissance était également au centre de l'instruction, mais jusqu'où cette obéissance allait-elle ? La réponse est qu'il n'y avait pas de limites. Elle était testée jour après jour. Un garçon spartiate pouvait recevoir l'ordre d'assassiner un hilote ou de provoquer un combat avec un camarade, et l'on supposait qu'il ne poserait pas de questions, mais qu'il obéirait calmement et efficacement. On pouvait lui donner des ordres apparemment absurdes ou irréalisables pour le mettre à l'épreuve, mais l'important était que, sans hésitation, il cherche aveuglément à obéir à l'ordre indiscutable. Obéir était sacré et fondamental, car le supérieur sait quelque chose que le subordonné ne sait pas. Dans l'armée, on dit que "celui qui obéit n'a jamais tort". Les petits Spartiates étaient constamment mis à l'épreuve. Si l'on avait ordonné à un enfant spartiate de sauter d'une falaise, il n'aurait probablement pas hésité et se serait jeté sans broncher et même avec une furieuse conviction.

Tout cela, pour le profane, peut sembler exagéré et scandaleux, mais ce profane ne comprend pas encore ce que cela signifie. Lorsque l'individu est sûr d'être directement au service de la volonté divine, les ordres ne sont pas remis en question car ils viennent d'En Haut, de l'au-delà où ils ne peuvent être compris - pour l'instant. Servir un individu similaire mais supérieur, c'est se servir soi-même, car ce commandement représente à ce moment-là la Communauté, dont l'individu fait partie. Lorsque tous les rouages d'une machine assument leur fonction avec conviction, il en résulte un sentiment général de calme, de confiance et d'ordre qui permet aux hommes d'accomplir les actes les plus dangereux et les plus héroïques avec la plus grande sérénité et le plus grand naturel. Adolf Hitler a dit : "La conviction qu'en obéissant à la voix du devoir on travaille à la préservation de l'espèce aide à prendre les décisions les plus graves". Si quelque chose d'injuste était ordonné, c'était pour le bien de tous et, de toute façon, on ne posait jamais de questions. On obéissait à l'obéissance pour le bien de l'obéissance elle-même, dans le cadre d'une discipline militaire monastique. Obéir à un ordre, c'était obéir à soi-même et au clan, car le chef était l'incarnation de la volonté de ce clan. Nietzsche lui-même conseillait : "Menez une vie faite

d'obéissance et de guerre"²³. C'est cette magie de la loyauté, du devoir et de l'obéissance qui conduit les grands hommes sur le chemin de la gloire.

L'enseignement était en plein air. Les enfants spartiates étaient toujours immergés dans la nature, dans ses sons, ses vibrations, ses paysages vivants et glorieux, ses animaux, ses arbres, ses changements, ses cycles et sa volonté. Ils apprenaient à s'unir à leur patrie, à la connaître, à l'aimer et à la considérer comme un foyer. Ils étaient obligés de marcher toujours pieds nus, marchant ainsi directement sur la terre, la sentant, la comprenant, connectés directement à elle comme des arbres. Les massothérapeutes savent que les pieds sont la "télécommande" des organes du corps. Le fait que les pieds soient directement en contact avec la terre a, sans aucun doute, un effet massant important sur l'ensemble du corps, un effet détruit aujourd'hui par les semelles et les talons qui annulent le fonctionnement naturel du pied. Et ce n'est pas tout : marcher pieds nus durcissait les pieds comme s'ils étaient en bois, et au fil du temps, les petits Spartiates se déplaçaient plus légèrement sur les pires terrains que ceux qui avaient ramolli leurs pieds avec des chaussures, car les pieds sont "conçus" pour cela, et s'ils ne sont pas utiles aujourd'hui, c'est parce que nous ne les développons pas ou ne les bronçons pas comme cela serait naturel.

En hiver, les enfants spartiates devaient se baigner dans la rivière glacée Eurotas. Ils s'habillaient de la même façon en hiver qu'en été, et dormaient en plein air sur des roseaux durs arrachés à la rivière et coupés à la main. Les manœuvres et les marches qu'ils effectuaient étaient épuisantes, et auraient tué presque n'importe quel homme de notre époque - en effet, certains garçons spartiates sont morts d'épuisement. Petit à petit, le corps des garçons s'habituaient au froid et à la chaleur, développant ses propres mécanismes de défense. Petit à petit, ils devenaient plus durs, plus résistants et plus forts.

Pour se nourrir, on leur attribuait une ration quotidienne délibérément insuffisante, qui comprenait le fameux pain noir spartiate, rugueux et amer²⁴, à partir duquel était également préparée la fameuse soupe noire spartiate (*mélas zomós*), et qui était totalement et complètement immangeable pour tout non-Spartiate. On dit qu'il contient, entre autres, du sang et des entrailles de porc, du sel et du vinaigre (pensez aux ingrédients du chorizo ou du boudin noir), et comme on le sait, le vinaigre nettoie le sang et aide à purger les graisses. Il est probable que l'ingestion d'une telle concoction était en soi une pratique de maîtrise de soi qui contribuait à durcir la bouche, l'estomac et le système digestif²⁵. La nourriture spartiate, en général, était considérée par les autres Grecs comme très forte, voire dégoûtante.

D'autre part, l'idée des rations alimentaires rudimentaires et maigres était que les garçons spartiates trouveraient leur propre nourriture en chassant-cueillant ou en volant, et la cuisineraient eux-mêmes. S'ils étaient pris en flagrant délit de vol de nourriture, un fouet ou un coup brutal les attendait, ainsi qu'une privation de nourriture pendant plusieurs jours. Ce n'était pas pour avoir volé de la nourriture - qui pouvait être volée aux hilotes - mais pour s'être laissé prendre. D'une certaine manière, cela rappelle la tradition du "droit de proie" des anciennes hordes indo-européennes : les armées anciennes étaient généralement dépourvues de toute forme de logistique et survivaient, lors de leurs campagnes, grâce à ce qu'elles prenaient dans la nature ou en pillant leurs ennemis et les populations indigènes. À Sparte, on apprenait aux citoyens à se procurer de la nourriture par leurs propres moyens afin de les habituer, de les faire s'adapter à un mode de vie fait d'incertitudes et de privations. Ils vivaient dans un état de guerre perpétuel, et ils voulaient leur en faire prendre conscience. Xénophon disait qu'"un chasseur, habitué à la fatigue, fait un bon soldat et un bon citoyen". En outre, les animaux étaient très respectés à Sparte, et les Doriens conservaient généralement des cultes archaïques de divinités avec des parties animales, symbolisant la condensation des qualités totémiques associées à l'animal en question. Les garçons spartiates, qui vivaient en plein air, ont dû s'identifier à de nombreux animaux qui les entouraient, forgeant ainsi une certaine complicité avec eux.

23 Ainsi parlait Zarathoustra, Première partie, La guerre et les guerriers.

24 Le méchant pain noir était également courant chez les militaires allemands pendant la Seconde Guerre mondiale.

25 La production de "délicatesses" extrêmement fortes dont la simple ingestion démontre le courage et l'endurance est un motif militaire commun : pensez à la concoction appelée "lait de panthère", qui comprend du lait condensé, du gin et de la poudre à canon, et qui est populaire auprès de la Légion espagnole.

L'anecdote bien connue est celle du jeune Spartiate qui, après avoir capturé un renard pour se nourrir, le cacha sous sa tunique pour le dissimuler à un groupe de soldats en approche. Le renard, en désespoir de cause, a commencé à utiliser ses dents et ses griffes pour attaquer le corps du garçon, mais celui-ci a tenu bon sans crier. Lorsque le sang a jailli, le renard est devenu plus agressif et a commencé à arracher des morceaux de chair au garçon, le dévorant littéralement vivant. Et le garçon a enduré la douleur sans crier. Lorsque le renard a atteint ses entrailles, rongant ses organes, le petit Spartiate est tombé mort en silence dans une discrète mare de sang, sans avoir poussé un gémissement ni même montré de signes de douleur. Ce n'était pas la peur qui le poussait à cacher sa chasse, car une mort lente et douloureuse était sûrement pire que de nombreux coups de fouet. C'était son honneur, c'était sa discipline, sa capacité à souffrir, sa volonté, son endurance et sa dureté - des qualités qu'il avait développées dans sa courte vie plus que n'importe quel adulte aujourd'hui. Cette anecdote macabre, relatée par Plutarque, n'est pas destinée à faire de l'apologie (après tout, Sparte a perdu un excellent soldat dans ce garçon), mais à illustrer le légendaire stoïcisme spartiate.

Les mesures de pénurie alimentaire étaient également destinées à encourager le corps, privé de croissance en largeur, à acquérir plus de dureté et de stature²⁶. L'objectif était de produire des corps grands, compacts, solides, flexibles, minces, durs, agiles, résistants et athlétiques, utilisés au maximum, avec des muscles concentrés, taillés et extrêmement maigres, non sujets aux blessures et avec une grande endurance à la douleur, à la fatigue, à la faim, à la soif, à la chaleur, au froid, aux maladies, aux coups, aux efforts explosifs ou prolongés et aux blessures les plus terribles. Il ne s'agissait pas de corps à la musculature sur-développée, nécessitant un régime alimentaire immense et un entretien constant et peu pratique. C'étaient des corps concentrés, entiers et proportionnés, conçus pour survivre avec le strict minimum, des machines biologiques parfaites dont on aurait pu étudier d'un coup d'œil chaque veine, chaque tendon, chaque ligament, chaque muscle et chaque fibre musculaire à la surface de la peau. Leur force devait être impressionnante, sinon ils n'auraient pas été capables de vivre, de marcher et de se battre avec tout le poids des armes, des armures, des boucliers, etc. Plutarque explique que les corps des Spartiates étaient "durs et secs". Xénophon, pour sa part, déclare qu'"il est facile de voir que ces mesures ne pouvaient que produire une race exceptionnelle par sa constitution et sa force. Il serait difficile de trouver un peuple plus sain et plus efficace que les Spartiates."²⁷

C'est le corps le plus approprié pour le combattant. Platon, dans sa *République*, a clairement indiqué que le régime méticuleux de régimes et d'exercices spécifiques auquel se soumettaient les athlètes²⁸ les empêchait d'être performants lorsqu'ils étaient soudainement privés de leurs habitudes - pendant une campagne militaire, par exemple - parce que leur corps était trop habitué à compter sur les nutriments et à en dépendre. Dans des situations extrêmes, ces organismes réagissaient instinctivement en réduisant leur masse musculaire et en produisant épuisement, faiblesse et malaise. Durant la bataille de Stalingrad, de nombreux chasseurs allemands sont inexplicablement morts. On a appris plus tard qu'ils étaient mort de faim, de froid et d'épuisement en même temps. Et les plus touchés par cette mort étaient précisément les hommes les plus corpulents et massifs, c'est-à-dire ceux qui nécessitaient le plus d'entretien en termes de nourriture et de repos.

Les combattants de tous les âges l'ont compris, y compris les légionnaires romains - qui recherchaient des corps durs, résistants et concentrés - et les SS, qui s'exerçaient sans relâche, en mangeant un régime clairsemé et grossier qui comprenait la fameuse bouillie, le porridge qui avait une telle influence physiologique sur l'impassibilité proverbiale des Anglais et des Suédois (l'avoine est également connue pour influencer le calme des chevaux de course, et les régimes athlétiques l'incorporent souvent), comme l'a observé Walther Darré. Léon Degrelle a déclaré que "à l'école des officiers de Bad-Tolz, tous les stagiaires avaient perdu une douzaine de kilos à la fin du cours. À la fin, chacun était devenu un athlète, souple, nu et fort comme un dieu grec."²⁹

26 Cela a porté ses fruits, puisque Xénophon décrit les Spartiates comme étant plus grands que les autres Hellènes, bien que l'héritage génétique ait également joué un rôle à cet égard.

27 *Constitution des Lacédémoniens*.

28 De nos jours, les bodybuilders aussi.

29 *Hymne à la Waffen SS*.

Comme le montre leur mode de vie, les Spartiates étaient incontestablement musclés, mais sans exagération en termes de volume. Ils n'étaient pas des individus massifs comme les bodybuilders d'aujourd'hui, et pour s'en convaincre, il suffit de regarder les privations nutritionnelles dont ils souffraient, ainsi que leur régime d'exercice, qui faisait la part belle aux efforts aérobiques intenses. Leur niveau de définition et de tonus musculaire, par contre, devait être impressionnant.

On apprenait aux garçons spartiates à observer, à écouter, à apprendre, à être discrets, à ne pas poser de questions et à assimiler en silence. On leur apprenait que la retraite ou la reddition au combat était un déshonneur, que tout combat dans lequel ils s'engageaient devait se terminer pour eux par la victoire ou la mort et que, comme Xénophon l'a dit des Spartiates, "une mort avec honneur est préférable à une vie sans honneur". Ou, selon les mots de Nietzsche, "il faut mourir avec fierté quand il n'est plus possible de vivre avec fierté"³⁰.

Les Spartiates, comme les druides celtes, les parfaits cathares et les templiers, étaient interdits de travaux manuels lourds ; leur travail était la guerre. Cependant, en renonçant au travail manuel, ils renonçaient également aux fruits de ce travail : ils étaient imprégnés d'austérité, de simplicité et d'ascétisme dans tous les aspects de leur vie, éliminant tout ce qui pouvait les amollir ou les affaiblir. Leurs gestes étaient mesurés, réduits et justes, et leurs manières solennelles et respectueuses. Leurs maisons n'étaient pas du tout décorées et présentaient un aspect brut et rustique de pierre et de bois. Elles étaient destinées à accroître l'absence de besoin de chaque spartiate, son autosuffisance personnelle.

En fait, ils n'avaient pas le droit au luxe, même en matière de langage, de sorte qu'ils ne prononçaient que les mots justes, sur un ton sec, direct, ferme et martial. Un jeune Spartiate devait garder le silence en public, et si on lui adressait la parole, il devait répondre avec la plus grande brièveté, élégance et concision, dans le plus pur style militaire. La langue spartiate était à l'image du peuple spartiate : limité mais de grande qualité. Elle devait sonner infiniment plus désagréable, mécanique, rude et rugueux encore que le latin légionnaire ou l'allemand le plus martial. C'était un langage de voix, de commandement et d'obéissance. Le dur dialecte dorien parlé à Sparte, le laconique, est devenu synonyme de sécheresse et de simplicité du discours. Et la simplicité du discours est essentielle pour une haute spiritualité. Lao Tseu, messenger légendaire du taoïsme, disait que "parler peu est la chose naturelle à faire"³¹. De nombreux exemples illustrant le laconisme spartiate apparaîtront tout au long de cet écrit. Un bon exemple est qu'à une occasion, lorsqu'une garnison spartiate était sur le point d'être encerclée et attaquée par surprise, le gouvernement spartiate a simplement envoyé le message : "Attention". C'était suffisant pour les hommes qui avaient passé leur vie dans l'armée. "Un mot pour le sage suffit", dit le proverbe espagnol.

Le laconisme spartiate est le contraire du bavardage vulgaire d'aujourd'hui, où des voix hystériques se mêlent bruyamment et de manière inharmonieuse, détruisant par des mots absurdes le silence, qui serait mille fois préférable à un tel brouhaha. La parole est beaucoup plus importante que ce qui est admis aujourd'hui. Par la parole, la pensée s'incarne sur terre. Dans le discours, la communication entre les personnes est condensée, influençant de manière décisive la façon dont l'individu perçoit ceux qui l'entourent, en particulier ses semblables, dans lesquels il se voit reflété. L'individu apprend à mieux se connaître grâce à la connaissance de ses pairs, et la conception qu'il a de ses pairs se répercutera sur sa propre estime de soi. Nietzsche lui-même, spécialiste de la philologie, attache une grande importance à la parole, lui consacrant de longs paragraphes.

Pour apprendre la politique, les manières solennelles, le respect de leurs aînés et les affaires de l'État, les enfants spartiates étaient emmenés dans les *syssities*, ou confréries de l'armée (dont je parlerai plus tard), où jeunes et vieux hommes philosophaient, conversaient et discutaient des affaires courantes du jour. Plutarque dit que pour les petits, la fréquentation de ces cercles était comme une "école de tempérance" où ils apprenaient à se comporter comme des hommes et à "faire vaciller" un adversaire. On leur apprenait à se moquer des autres avec style, et à gérer les moqueries. S'ils étaient offensés par une raillerie, ils devaient se déclarer offensés, et l'offenseur

30 *L'Antéchrist*, 7 : 36.

31 *Tao Te King*, 23.

cessait immédiatement. Les anciens essayaient de tester les enfants pour mieux les connaître et identifier leurs qualités, et les enfants devaient réussir à faire bonne impression et à faire bonne figure devant ces congrégations solennelles d'anciens combattants attentifs et respectables, en répondant avec le plus d'esprit et de brièveté possible aux questions les plus tordues, malicieuses et guindées.

Dans les *syssities*, les enfants apprenaient, en outre, l'humour aristocratique et ironique typique des Spartiates, apprenant à plaisanter avec élégance et à prendre les plaisanteries avec humour. Il n'est pas du tout surprenant qu'un peuple comme les Spartiates, aristocratique, solennel et martial, attache une grande importance à l'humour et au rire - les Spartiates en particulier devaient être des maîtres de l'humour noir. Même si les Hellènes étaient fascinés par le sérieux des Spartiates et les qualifiaient probablement de refoulés, ils étaient semblables, ils étaient frères. Sur ordre de Lycurgue lui-même, une statue du dieu du rire ornait les *syssities*. Le rire est en effet d'une grande importance. Bien pensé, il est une matérialisation du plaisir joyeux, de l'extension momentanée de la volonté. Nous pouvons imaginer la joie, les émotions et les rires que l'on pouvait entendre dans les compétitions sportives, dans les concours et les tournois de Sparte, car lorsqu'il s'agissait de jouer et de concourir, les hommes les plus solennels et les plus entraînés devenaient comme des enfants. Ça, c'était la joie de vivre.

La politesse, la courtoisie et les manières raffinées étaient très appréciées à Sparte. Pourquoi était-ce si important ? Tout simplement parce que lorsque les membres d'un groupe se comportent de manière exemplaire, le respect s'impose, et l'on souhaite bien agir afin de préserver son honneur et de gagner le respect de ses camarades. En revanche, lorsque les membres d'un groupe se laissent aller à des attitudes déplorables ou à des amusements décadents, le respect diminue et le prestige intérieur du groupe disparaît. Pourquoi gagner le respect des indignes par le sacrifice, s'ils ne respectent même pas l'esprit d'amélioration personnelle ? Et le résultat est facile à voir : on renonce à un comportement exemplaire. On se laisse immerger dans l'environnement dégénéré et on imite ce que l'on voit. Les Spartiates l'ont senti et ont institué un code de conduite strict et des manières solennelles en tout temps, afin d'enclencher un cercle vertueux.

Les instructeurs spartiates prenaient souvent les hilotes et les faisaient boire de force, les forçant à s'habiller de façon ridicule, à exécuter des danses grotesques et à chanter des chansons stupides (ils n'étaient pas autorisés à réciter des poèmes, ni à chanter des chansons d'"hommes libres"). Ainsi parés, ils étaient présentés aux enfants comme un exemple des ravages de l'alcool et de l'inopportunité de boire trop ou de ne pas boire du tout. Imaginez l'impact psychologique sur un enfant spartiate, fier et endurci, de voir un être inférieur habillé de façon ridicule, dansant maladroitement et fredonnant de façon incohérente. Toute cette mise en scène servait à donner à l'enfant spartiate une bonne dose de dégoût pour ses ennemis, qu'on lui apprenait à mépriser. À Sparte, le vice de l'alcoolisme n'existait pas, et un ivrogne aurait été fanatiquement réduit en bouillie à la vue de tous. C'est Lycurgue lui-même qui avait ordonné l'arrachage des vignes en dehors de Sparte, et l'alcool était généralement considéré avec beaucoup de prudence, de méfiance et de contrôle.

Le mode de vie des enfants spartiates tuait la grande majorité des adultes d'aujourd'hui en moins d'une journée. Comment s'en sortaient-ils ? Tout simplement parce qu'ils avaient été élevés pour cela. Dès leur plus jeune âge, on leur avait appris à être durs et forts, à être endurcis par la nature et à mépriser le confort de la civilisation. Le corps et l'esprit des enfants apprenaient rapidement et s'adaptaient facilement à toute situation, développant automatiquement et rapidement les qualités dont ils avaient besoin pour survivre. En revanche, ils n'avaient pas le droit d'entrer en contact avec quoi que ce soit qui puisse les amollir le moins du monde, et ils ont donc grandi forts, sains, purs, fiers, non corrompus et non contaminés.

Au fur et à mesure qu'ils grandissaient, la discipline des enfants devenait plus sévère. La puberté approchait. Une telle transition, dans une société aussi proche de ses racines tribales que les Spartiates, devait nécessairement s'accompagner d'une sorte d'initiation rituelle, sûrement dans les confréries auxquelles ils appartenaient, car c'est à l'adolescence que les jeunes hommes sont initiés à leur propre masculinité naissante, et à Sparte ils étaient préparés de telle sorte que l'avènement des

forces masculines ne prennent pas leurs instincts innocents par surprise. Ainsi, au fur et à mesure, et au jour le jour, ils ont appris à devenir des hommes sans l'inadaptation physiologique et mentale chaotique qui accompagne aujourd'hui l'arrivée de l'adolescence.

8- L'ÉDUCATION DES ADOLESCENTS

L'attitude naturelle de l'individu envers ses semblables est la rivalité. La conscience répond à l'inimitié de l'environnement par un effort dirigé contre lui. Puis l'intelligence et la ruse se développent, ainsi que le désir d'apprendre, la volonté de travailler, de posséder et de dominer.

(Alexis Carrel, *L'homme cet inconnu*)

Dans mes séminaires, grandit une jeunesse qui terrifiera le monde.

(Heinrich Himmler)

Nous savons avec certitude qu'au seuil de la puberté, il existait un rituel initiatique brutal, de nature physique et psychologique, qu'il fallait réussir pour pouvoir poursuivre la formation : lors de la fête de la déesse Artémis, son autel était rempli de savoureux fromages. Les aspirants éphèbes devaient voler un maximum de fromages, mais pour cela ils devaient déjouer une phalange d'éphèbes armés de fouets, et chargés de les utiliser sans scrupules dans leur tâche de protection de l'autel. Pour atteindre leur objectif, les garçons devaient apprendre à se coordonner et faire preuve d'un esprit de sacrifice et d'abnégation. Tous recevaient d'horribles blessures, mais comme le seul moyen de défense des éphèbes était le fouet, ils enduraient la douleur tout en volant les fromages. Souvent, les garçons les plus faibles mouraient de douleur ou des suites de leurs blessures. A Sparte, ces tests étaient nombreux et avaient pour but de pousser les aspirants à leurs limites afin de les endurcir et d'éliminer les plus faibles. Ceux qui, couverts de sang, enduraient la "cérémonie" sans gémir, crier ou hurler de douleur recevaient des couronnes de feuilles et étaient salués comme des héros par leur peuple, acclamés par leurs aînés, par les jeunes filles et par leurs jeunes frères, que leur triomphe inspiraient. Ainsi, victorieux, ils devenaient des *eirènes* ou *irènes* (éphèbes).

Dès le lendemain de la fête d'Artémis, une transformation s'opérait dans la formation des garçons qui avaient passé le test. Ils quittaient les hordes, recevant désormais chaque année une simple *himation* (couverture de laine portée en guise de manteau), et se voyant interdire le *jiton* (la tunique habituelle). La discipline était renforcée.

Selon Xénophon, Lycurgue s'est rendu compte qu'à partir de l'adolescence, la volonté propre s'enracine dans l'esprit du garçon, une tendance subtile à l'insolence et à la contradiction pour le plaisir, et un appétit pour le plaisir égoïste et individualiste commence à se manifester. De même, l'étape qui sépare le respect craintif et innocent de l'enfant de l'expérience prudente du vétéran est la fine ligne rouge de l'imprudence et de la témérité, typique de l'adolescence et de ceux qui, ayant appris assez mais pas assez, ont tendance à se surestimer et à commettre de dangereuses bévues. L'étape la plus délicate de tout processus d'apprentissage est celle où l'on pense en savoir "assez".

Pour contrer cet orgueil potentiel, les éphèbes spartiates devaient marcher dans les rues dans un strict silence, la tête baissée et les mains cachées, sans regarder autour d'eux, mais en fixant les yeux sur le sol, adoptant une démarche de moine, tout comme les parfaits manichéens marcheront des siècles plus tard. Les garçons qui seraient autrement les plus bruyants et les plus gênants sont ainsi devenus des silhouettes fantomatiques solennelles, grises et silencieuses. Bien entendu, cette situation n'était pas permanente, mais temporaire : elle contribuait à renforcer l'humilité et la modestie des adolescents spartiates, et à rehausser l'orgueil de ceux qui, après avoir achevé leur propre instruction, étaient autorisés à marcher la tête haute et fièrement. Cela a également permis de s'assurer qu'entre-temps, les citoyens n'étaient pas offensés par la présomption des aspirants, car rien n'offense plus un vétéran chevronné qu'un "novice" fier et vaniteux qui est trop fier de ses actes.

Mais d'un autre côté, les éphèbes apprenaient pour la première fois à lire et à écrire, et on leur enseignait également la musique, la danse, la mythologie et la poésie. Et, pour la première fois depuis l'âge de sept ans, on leur faisait pousser les cheveux longs, dont ils prenaient grand soin,

obtenant peu à peu des crinières impeccables, et en étant fiers, car les cheveux sont "l'ornement le moins cher" et, selon Lycurgue, "ajoutent de la beauté à un beau visage, et de la terreur à un visage laid". Le port des cheveux longs était une ancienne coutume hellénique qui rappelait d'une certaine manière les origines barbares de la lignée. Beaucoup ont donné aux cheveux longs, surtout dans le cas des femmes, l'importance de signes de fertilité et d'accordeurs de capacités spirituelles. Archétypiquement, c'est la manifestation de la cloche spirituelle qui jaillit du sommet crânien du praticien consommé de l'alchimie intérieure, recouvrant tout son corps à l'extérieur. Des facteurs tels que le régime alimentaire, la santé, l'exposition au soleil et à l'air frais et l'exercice physique jouent tous un rôle dans la formation de cheveux longs. Par conséquent, la crinière devait être une sorte de bannière de l'individualité, un signe d'identification personnelle indiquant la santé et les habitudes de l'individu.

Ce qui est clair, c'est que pour les jeunes hommes qui avaient le crâne rasé depuis l'âge de sept ans, se laisser pousser la crinière devait psychologiquement représenter un signe de dépassement, véhiculant le sentiment d'une nouvelle étape - plus spirituelle, moins désespérée et brute, moins brutale et sombre. Après l'étape douloureuse de l'enfance, celle du sacrifice des cheveux, ils avaient conquis la beauté et l'individualité permises à leurs parfaits ancêtres. Le rasage du crâne et l'obtention de cheveux longs étaient pour les Spartiates deux étapes archétypales d'un processus de transformation intérieure et extérieure.

La nouveauté la plus importante de cette période était la musique, qui s'orientait vers les chants religieux, patriotiques et de guerre. Les chansons et la capacité de chanter ensemble sont des éléments qui aident à cultiver l'esprit de manière unie, à renforcer la cohésion de l'inconscient collectif. Chaque alliance de guerriers a toujours eu ses chansons. À Sparte, il existait de nombreuses chorales musicales, et chaque enfant spartiate devait apprendre à chanter au sein d'une chorale. Pour donner une idée de l'esprit de ces chœurs, dans de nombreuses cérémonies, trois groupes étaient organisés : un groupe d'anciens, un groupe de jeunes hommes et un groupe de garçons. Lorsque les anciens commençaient à chanter "Autrefois nous étions jeunes, courageux et forts", les jeunes hommes poursuivaient "et nous le sommes aussi maintenant, venez voir", et les enfants répondaient alors "mais bientôt nous serons les plus forts". Une nation qui s'enorgueillit s'efforce toujours de rendre chaque génération supérieure à la précédente, car, comme une meute de loups, les jeunes générations, vigoureuses et impulsives, remplacent les plus anciennes aux postes d'action directe et de commandement.

L'accent était mis sur la culture de la mémoire et les jeunes Spartiates apprenaient par cœur les ballades du poète Tyrtée, qui les avaient tant aidés lors de la deuxième guerre de Messénie. Le fragment suivant est un exemple de la poésie de Tyrtée :

« Avançons, avec un mur de boucliers concaves, marchant en rangs de Pamphyloï, Hylleis et Dymanes [les trois tribus doriennes originelles], et brandissant dans nos mains, meurtriers, nos lances. Aussi, nous en remettant aux Dieux éternels, obéissons sans retard aux ordres des capitaines, et allons tous à la fois à la rude mêlée, nous tenant fermement devant ces lanciers. Le fracas sera formidable dans les deux armées quand les boucliers ronds s'entrechoqueront, et ils résonneront quand ils se heurteront l'un à l'autre... **Car il est beau de mourir si l'on tombe à l'avant-garde comme un brave guerrier qui combat pour sa patrie**³²... Avec courage, combattons pour notre pays et nos fils, et mourons sans épargner notre vie maintenant... Ceux qui osent, en rangs serrés, combattre au corps à corps et s'avancer en avant-garde, meurent en moins grand nombre, et sauvent ceux qui les suivent. Ceux qui tremblent sont laissés sans honneur... Allez tous à la mêlée, avec la longue lance ou l'épée, blessez l'ennemi féroce. Mettre pied à pied, presser bouclier contre bouclier, panache contre panache et casque contre casque, serrer poitrine contre poitrine et combattre l'adversaire, en brandissant le poing de l'épée ou la longue lance... En avant, fils des citoyens de Sparte, la cité des braves guerriers ! De la main gauche, saisis ton bouclier, et brandis hardiment ta lance, sans t'inquiéter de sauver ta vie ; car ce n'est pas la coutume de Sparte. **Faites en sorte que l'esprit de votre cœur soit fort et courageux, et ne tombez pas amoureux de la vie lorsque vous combattez des hommes.** »

32 À côté de cette phrase, je place la phrase étonnamment similaire de "Dulce et decorum est pro Patria mori" ("Il est doux et beau de mourir pour sa patrie"), du Romain Horace (65 av. J.-C. - 8 av. J.-C.).

Les éphèbes spartiates étudiaient assidûment Homère, dont ils pouvaient réciter de nombreuses strophes. Mais, bien sûr, l'instruction physico-militaire ne cessait jamais, et était toujours le sujet principal. En grandissant, certains des garçons étaient placés à la tête des hordes de jeunes garçons, soit comme paidonome, soit comme mastigophores. Le désir du vétéran de faire souffrir le novice afin de le perfectionner et de l'endurcir en lui enseignant tout ce qu'il avait appris - et c'est le cas dans toute armée digne de ce nom - était utilisé pour pousser la jeune génération à surpasser les anciens.

Nous avons déjà vu que toute l'instruction spartiate visait à cultiver la volonté, l'esprit de décision, le plaisir de la responsabilité, le courage, la bravoure, l'audace, le stoïcisme, le patriotisme, la martialité, le leadership, la sobriété, la maîtrise de soi, l'ascétisme, l'austérité, le sacrifice et la souffrance, l'audace, la hardiesse physique et morale, le sens du devoir et de l'honneur, la réciprocité, la sagesse psychologique, l'équilibre spirituel, l'intelligence rapide, tranchante et froide, la politesse et la chevalerie, la formation du caractère, la robustesse physique et morale, la solennité, le respect, le laconisme, la discipline de fer, l'efficacité, l'obéissance sacrée et l'agressivité. Un large éventail de qualités très importantes et fondamentales, qui sont inexistantes aujourd'hui. Mais toutes ces qualités seraient inutiles si elles ne servaient pas à quelque chose, si elles n'avaient pas un but et un objectif. Nietzsche a écrit qu'"il est impardonnable que, ayant le pouvoir, on ne veuille pas dominer"³³.

Toute la discipline, l'ascèse, la maîtrise de soi, la douleur terrible, la peur, le danger, le risque, la rivalité, la faim, la soif, le sommeil, l'épuisement, le froid, la chaleur, l'inconfort, l'agressivité, l'horrible cruauté, la souffrance, la lutte, les coups, les fouets, les insultes, les humiliations, le sang qui éclabousse et imprègne tout, l'omniprésence constante de la mort la plus profonde et de la vie la plus haute, donnant lieu à une tension vitale prodigieuse, exprimaient à merveille et magnifiquement comment toute une lignée voulait être, furieusement et à tout prix, le seigneur absolu de sa propre volonté collective, s'introniser sur la Terre et écraser sans pitié tout ennemi qui se présenterait. Ces sentiments sont-ils mauvais, ou sont-ils les sentiments les plus élevés et les plus admirables, les impulsions sacrées qui incitent à vivre, à combattre, à détruire, à créer, à renouveler et à se façonner en quelque mémoire éternelle ? Ce sont des qualités et des sentiments que l'humanité indo-européenne a perdus et qu'elle devra retrouver.

Tout cela est grand en soi, mais quel a été le résultat de ces qualités et de ces sentiments ? Quel a été le résultat d'une telle éducation ? Quel a été le résultat de la discipline de la grande douleur ? Il en résulte un type d'homme supérieur. Avec un esprit froid et insensible à la douleur, à la souffrance et à l'inconfort, et habitué à réfléchir rapidement dans des moments de grand danger et de stress. Un soldat parfaitement instruit dans tous les arts de la guerre et habitué à se battre pour atteindre ses objectifs, un homme martial élevé et formé pour dominer. Un homme sans peur et redoutable qui, méprisant sa propre vie pour le bien de son peuple, méprisait d'autant plus la vie des autres, et était donc dur et impitoyable. Un homme stoïque et robuste qui méprisait également toutes les futilités matérielles de la vie mondaine, et dont le seul dévouement était pour ses frères de bataille, sa loyauté envers son pays, sa dévotion envers sa famille et les désirs divins de sa lignée. Homme habitué aux grands espaces, il tissait un lien indéfectible avec sa terre, qu'il considérait comme un héritage sacré, une responsabilité. Un gymnaste à la forme physique impressionnante, un véritable athlète. Un guerrier habitué à gagner sa propre voie. Rien de ce qui pouvait lui être fait ne pouvait le briser, il était capable d'endurer les douleurs les plus terribles et les tragédies spirituelles les plus profondes avec la même impassibilité solennelle avec laquelle il acceptait les joies et les triomphes. Ayant prouvé qu'il était capable d'obéir, il a gagné le droit de commander et de faire autorité sur ses inférieurs.

Pensez à la façon dont les garçons spartiates ont souffert de la douleur, de la peur, du stress et de l'épuisement. Que se passait-il lorsqu'ils n'étaient plus des garçons ? Que devenaient-ils lorsqu'ils devenaient des hommes ? À quoi devait ressembler le corps d'un Spartiate adulte ? Nous ne pouvons qu'imaginer, mais à côté d'eux, les jeunes athlètes des sculptures athéniennes auraient l'air de petits anges inoffensifs. Le corps du spartiate se distinguait immédiatement par sa finesse, sa

minceur et sa peau foncée, non pas en raison de sa race, mais parce qu'elle avait toujours été exposé au soleil, à l'air, à l'humidité, à la sécheresse, à l'eau douce et à l'eau salée, aux épines de la végétation, aux piqûres d'insectes, à la poussière, à la terre, à la roche, à la neige, à la pluie, à la grêle, bref, à toutes sortes d'intempéries. Cela rendait la peau du spartiate aussi dure que du bois. Deuxièmement, je soulignerais le relief de son corps. Le type d'entraînement physique auquel ils étaient soumis favorisait le développement musculaire, la concentration de la masse, la robustesse, l'endurance et la "purge" de toutes les graisses et impuretés. Ainsi, le Spartiate serait à la fois fibreux et volumineux, et aurait l'air maigre, vif et vasculaire ; la graisse et la mollesse brilleraient par leur absence ; les vaisseaux sanguins, les ligaments, les fibres, les muscles, les nerfs et les tendons se détacheraient de façon presque grotesque et, en somme, tout semblerait être un enchevêtrement rugueux, tordu, tendu et compact de racines, de branches, de fils, de tuyaux, de coupures, de marques et de pierres ayant la couleur du bois. En outre, on peut imaginer que son corps serait entièrement couvert de nombreuses cicatrices. Les marques du fouet seraient perceptibles sur de nombreuses zones de la peau, mais surtout sur le dos. Chaque Spartiate devait être une carte distincte, avec différents types de signes de violence. Beaucoup avaient des dents manquantes, des nez cassés et des cicatrices sur le crâne et le visage, héritage des combats à mains nues et des jeux de balle brutaux. La stature du Spartiate, d'après ce que nous ont dit ses contemporains (rappelons Xénophon, bien qu'il ait vécu dans une période déjà décadente pour Sparte), devait être grande si l'on tient compte de la malnutrition chronique à laquelle ils étaient soumis pendant l'enfance et la puberté. Des squelettes appartenant à la garnison spartiate ont été découverts à Thèbes, selon lesquels 180 centimètres devaient être une taille normale parmi eux³⁴. Les cheveux du Spartiate étaient longs et, si l'on se fie aux références historiques, généralement blonds. Les Spartiates se laissaient pousser la barbe et en prenaient grand soin, car pour eux la barbe était le symbole de l'homme libre et accompli qui choisit sa vie. Leurs visages sombres devaient avoir un regard dur et une expression ferme et cruelle, dans laquelle les yeux bleus légués par leurs ancêtres doriens devaient ressortir intensément.

Les animaux sont admirables pour leur robustesse, leur instinct, leur résistance à la douleur, à la faim, aux intempéries et à la férocité. Les Spartiates, grâce à l'énergie que seuls l'expérience, la motivation et un entraînement fanatique et méthodique peuvent donner, ont pu les surmonter. Grâce à l'abnégation et au risque de se jeter aveuglément dans l'inconnu et l'extrême, ils ont pu répondre à la question de *savoir où sont les limites de l'homme* et ce dont il est capable lorsqu'une volonté surnaturelle l'habite et s'enracine dans tout son être.

Nous ne pouvons même pas imaginer ce qu'étaient les hommes des temps anciens, en raison de leur férocité, de leur volonté et de leur dureté. Eh bien, de tous, le Spartiate était le plus dur et le plus accompli, le plus perfectionné et le plus fort. Il n'y a rien sur terre aujourd'hui qui ressemble au Spartiate. Les légionnaires de Rome, les ordres de chevalerie (dont les Templiers étaient l'expression suprême) et les SS ont réussi à s'en approcher, toujours sous la marque indubitable du militarisme.

L'entraînement des Spartiates était brutal, mais d'une manière ou d'une autre, les instructeurs ont toujours eu l'intuition inconsciente que c'était la meilleure façon de former de bons guerriers. A une échelle bien moindre, les armées modernes emploient aussi la brutalité envers la recrue : insultes, cris, injures, humiliations, coups et bizutages (les initiations modernes, quand elles ont encore un sens) servent à rendre le novice honteux de son ancienne personnalité, à la rejeter, à l'oublier et à l'échanger contre une personnalité qui n'est, avec celle de ses camarades, qu'une pièce de plus du puzzle que sera son unité. En outre, ils ne sont souvent plus appelés par leur nom de famille, mais par des surnoms ("nom de guerre") ou des numéros. Les exercices épuisants, l'inconfort, la gêne, la souffrance, la peur, le stress, le dégoût, etc. servent à faire souffrir la recrue et à favoriser ainsi l'humilité et le respect de ce qui la dépasse. Ce n'est que lorsque l'aspirant s'est donné comme dans un sacrifice, en touchant volontairement le fond dans sa pénible souffrance, qu'il peut recommencer à zéro, d'une manière nouvelle, avec une personnalité transformée, purifiée de ses imperfections et tempérée dans le feu et le martèlement d'un idéal ferme, fanatique, sublime et sacré. Aujourd'hui, il n'y a plus qu'un vestige de de tout ce stoïcisme.

34 D'autre part, la prise de Thèbes a eu lieu alors que Sparte commençait à décliner, et ils se distinguaient probablement moins par leur stature que pendant leur apogée.

Les punitions publiques, les épreuves extrêmement difficiles, la victoire de chaque groupe, les bons résultats sportifs, etc., tout cela contribuait au prestige de la communauté spartiate. En effet, non seulement une communauté a du prestige pour ceux qui n'en font pas partie, mais ses membres eux-mêmes ressentent ce prestige de manière interne. Ce moral, cet *esprit de corps*, augmentait la fierté d'appartenir à une telle communauté. Les sacrifices auxquels se sont soumis les membres de Sparte ont suscité chez tous un sentiment de fierté et d'honneur dans leur contemplation. Chaque fois qu'un garçon endurait une séance de fouet sans broncher, chaque fois qu'un autre battait un record sportif, chaque fois que, le visage mutilé et les mains en sang, le lutteur victorieux triomphait de lui-même et de la probabilité, la volonté de chaque membre de la communauté était persuadée : " De tels actes prouvent la grandeur de notre communauté. Je suis fier de m'entraîner aux côtés de ces hommes et je vais continuer à m'améliorer pour être à leur hauteur". Et l'orgueil et l'élitisme ont été enflammés comme par le feu. Quand ils se disaient "égaux", ils étaient fiers les uns des autres. Et quand un homme faible s'effondrait d'épuisement au cours d'une marche, quand un autre était puni pour avoir gémi dans un combat ou sous le fouet, quand un autre s'évanouissait de douleur, quand un autre ne revenait plus de la forêt ou de la montagne, quand un autre mourait dans une course ou de faim, la même volonté d'acier disait : "De tels actes montrent que l'honneur d'appartenir à notre communauté n'est pas donné à tout le monde, mais qu'il doit être gagné. Je veux gagner cet honneur et je suis sur la bonne voie. Et je veux que les faibles se rendent, abandonnent ou soient supprimés de notre communauté pour le bien de notre communauté et pour ma propre vanité". En d'autres termes, ils ont écarté ceux qui auraient souillé l'honneur du mot "égaux", et cette élimination a été un sacrifice qui a entretenu la flamme de l'orgueil élitiste.

Un tel groupe est à la collectivité amorphe ce que la meute est au troupeau.

9- LA VIE DES SPARTIATES ADULTES

"*To breed, to bleed, to lead.*" ("Se reproduire, saigner, diriger").

(Devise de l'aristocratie impériale anglaise)

Les jeunes hommes, beaux et robustes, sont destinés par la nature à propager l'espèce humaine, afin qu'elle ne dégénère pas.

(A. Schopenhauer, *L'amour, les femmes et la mort*)

À l'âge de vingt ans, après treize ans d'un entraînement atroce qui avait laissé leurs corps meurtris par les intempéries pour le reste de leur vie, leur peau marquée et cicatrisée, et leur dos traversé par les fouets, les jeunes Spartiates atteignaient le point critique de leur vie. S'ils ne passaient pas avec succès la dernière phase de formation, ils devenaient des périèques. Pour les autres, une cérémonie solennelle les attendait, au cours de laquelle diverses communautés militaires appelées *syssities*, *phidities* ou *sistis* (que l'on peut définir comme des repas communautaires, des confréries ou des clubs de l'armée), se formaient pour recruter les membres de la nouvelle promotion. Les *syssities* comptaient quinze à vingt membres. Certaines avaient plus de prestige que d'autres, et celles-ci tentaient de maintenir leur réputation en recrutant l'élite de la nouvelle "promotion". La réputation d'un candidat, sa dureté, son habileté avec les armes, son courage, son audace, sa présence et sa beauté, sa forme physique et son intelligence étaient pris en compte pour l'évaluer.

Le candidat se présentait à la table de la *syssitie* à laquelle il aspirait à appartenir. Les membres de la *syssitie* plaçaient ensuite de petits morceaux de pain dans une urne. Le contenu de l'urne était alors inspecté, et si un seul des morceaux avait été pressé, délibérément aplati par l'un des membres de la *syssitie*, le candidat était rejeté. Il arrivait souvent que les meilleurs jeunes, les plus prometteurs et les plus célèbres, soient disputés par plusieurs *syssities* prestigieuses, tandis que les moins remarquables étaient incorporés dans les moins exigeantes. Quoi qu'il en soit, il était rare qu'un jeune Spartiate se voie refuser l'entrée d'une *syssitie*. Mais dans le cas improbable d'être rejeté par tous, le jeune homme en question devenait un *hypomeion* (inférieur), un paria qui devait manger seul, car être rejeté par la *syssitie* la plus médiocre signifiait nécessairement que le candidat était indésirable pour tous ses camarades. Il n'avait que l'option de laver son honneur par des actes de bravoure, ou de tomber au combat.

Rejoindre une *syssitie* signifiait que le membre était accepté par ses pairs comme un Spartiate à part entière, même s'il n'acquerrait pas les pleins droits de citoyenneté avant l'âge de trente ans. En d'autres termes, après treize ans de formation et après l'entrée dans l'armée, il y avait encore dix ans de "probation" qui coïncidaient avec le stade de la plus grande floraison biologique.

Notons que le critère de l'âge de la majorité à vingt ans, ainsi que certaines autres questions telles que la pureté en matière de sexe, était partagé par les Germains. Jules César a dit de ces derniers :

"Dès l'enfance, ils sont enclins à s'endurcir par l'exercice. Celui qui s'abstient le plus longtemps de rapports sexuels recueille la plus grande estime, car ils pensent que cela augmente la stature physique et morale. Avoir eu des rapports sexuels avec une femme avant l'âge de vingt ans est pour eux l'un des crimes les plus infâmes. Cependant, il n'y a pas d'hypocrisie dans les questions corporelles, puisque les hommes et les femmes se baignent ensemble nus dans les rivières et s'habillent de manière à ce qu'une grande partie du corps reste nue." (*Commentaires sur la guerre des Gaules*)

Ce qui a été dit ici est exactement la même chose pour les Spartiates qui, en tant qu'Aryens par tradition, buvaient aux mêmes sources que les Germains. Dès le plus jeune âge, la souffrance, l'encouragement, la gloire et la camaraderie ouvrent la voie à la virilité quand elle arrive, selon la morale de l'*aidôs* ("modestie", "décence"). Et même lorsqu'elle était arrivée,

l'abstinence sexuelle était maintenue jusqu'à ce que le jeune homme soit spirituellement capable de prendre le contrôle de ses instincts. Toutes ces phases préparatoires avaient pour but d'accumuler de l'énergie et de cultiver la testostérone afin de mener à bien, sans interférence, l'alchimie biologique qui s'opère dans le corps masculin à ce stade.

Dans chaque *syssitie*, le membre devait fournir de la nourriture, sous forme d'orge, de vin, de fromage, de farine, de figues, de coings et d'autres fruits. Si le membre manquait à plusieurs reprises de fournir des rations, il était expulsé de la *syssitie* et rétrogradé en périèque ou en *hypomeion*. Les rations étaient faciles à obtenir : elles provenaient de la parcelle de terre (*kleroi* ou *kleros*) attribuée à chaque soldat, une parcelle qu'il voyait rarement, qui était travaillée par des hilotes et gérée par sa femme. Dans tout l'État de Sparte, il y avait environ 10 000 parcelles de terre, dont environ 6 000 dans les territoires conquis sur la Messénie.

A l'âge de vingt ans, donc, et après être entrés dans ces *syssities* militaires, les jeunes hommes rejoignaient la phalange spartiate en tant que soldats. Ils en faisaient partie, s'ils survivaient, jusqu'à l'âge de soixante ans, en gravissant progressivement les échelons, par le mérite et l'expérience. Ils passaient la majeure partie de leur vie à se consacrer à l'armée, bien que leur période opérationnelle soit de dix ans - entre vingt et trente ans - car à partir de trente ans, ils étaient autorisés à vivre à la maison avec leur femme, et ils commençaient à exercer des fonctions publiques lorsqu'ils devenaient citoyens et entraient à l'Assemblée.

Jusqu'alors, ils vivaient dans des baraquements militaires et prenaient tous leurs repas avec leurs camarades de combat. Lorsqu'ils avaient du temps libre, ils observaient comment se déroulait l'entraînement des nouvelles générations et essayaient de leur apprendre des choses utiles, de les inciter à se battre afin de découvrir les capacités de chaque enfant et peut-être même d'apprendre quelque chose d'eux de temps en temps. À d'autres moments, ils se livraient à la compagnie de leurs aînés pour apprendre quelque chose d'utile d'eux, ou pour écouter leurs histoires et leurs réflexions.

Les *syssities* étaient des institutions extrêmement importantes à Sparte, car lorsque les hommes ne faisaient pas la guerre, ils s'entraînaient pour mieux la faire. Et quand ce n'est pas le cas, ils se réunissaient avec leurs camarades dans ces "clubs". Les relations familiales n'arrivaient qu'en quatrième position. Les *syssities* étaient présidées par une statue du dieu du rire, introduite par Lycurgue lui-même. C'est là qu'ils continuaient à faire de l'humour et à avoir des conversations pointues et laconiques. Des hommes de tous âges et de toutes conditions s'y mêlaient ; le "fossé des générations" était donc impossible, puisque toutes les générations partageaient leurs expériences et leurs préoccupations. Il n'y avait pas de distinction de richesse ; seule la valeur elle-même, ainsi que l'expérience, étaient prises en compte pour estimer et respecter un homme. Ils étaient unis par le fait qu'ils avaient réussi leur éducation, qu'ils avaient subi les mêmes privations, et qu'ils étaient des Spartiates masculins. Ils étaient unis par la fierté d'être dans la phalange avec des hommes qui avaient plus que prouvé leur robustesse, leur bravoure et leur droiture. C'est ce qui faisait d'eux des frères.

Il était extrêmement important que chaque Spartiate se marie et ait de nombreux enfants, et des amendes et des pénalités étaient imposées en cas de mariage tardif ; il existait même un impôt sur les vieilles filles. Quant au célibat, il était clairement un crime à Sparte, et n'était même pas conçu. Il est arrivé que des groupes de Spartiates fanatiques passent à tabac des hommes non mariés d'un certain âge. D'autres témoignages racontent qu'en hiver, des célibataires, des hommes non mariés et des couples sans enfants ont été déshabillés et forcés de défiler dans le centre-ville en chantant une chanson sur la justesse de leur humiliation, puisqu'ils avaient enfreint les lois. Être célibataire à un certain âge - vers vingt-cinq ans - était un opprobre comparable à la lâcheté au combat, car la féminité spartiate était entièrement saine, pure et formée pour être des épouses exemplaires et des mères fières. C'étaient des femmes qui étaient parfaitement égales à un spartiate. Selon le point de vue naturel qui prévalait à Sparte, c'était un crime pour une fille en parfaite santé de priver la race d'une descendance qu'elle revendiquait comme son droit. Plutarque raconte une anecdote révélatrice à ce sujet. Un général spartiate célèbre et respecté du nom de Dercylides est entré dans une réunion et l'un des jeunes Spartiates a refusé de lui céder sa place

comme il le devait, "parce que tu ne laisse pas un fils qui me le céderait [le siège]". Le jeune homme n'a été ni réprimandé ni puni, car il avait raison.

Le taux de natalité élevé était encouragé par des incitations et des récompenses pour les familles nombreuses, ainsi que par le déblocage d'allocations communales pour ceux qui avaient plus de quatre enfants en bonne santé. Cette mesure, ainsi que l'obligation pratique de se marier, avait pour but d'encourager la multiplication de la souche spartiate³⁵. En tout cas, supposons que la croissance démographique spartiate ne devait pas être aussi élevée que beaucoup l'imaginent, car si les enfants étaient effectivement nombreux, beaucoup mouraient lors de la sélection eugénique et de l'éducation des enfants, et d'autres au cours de l'instruction.

La philosophie spartiate concernant le superflu était la suivante : "Si ce n'est pas indispensable, c'est une nuisance". Tout ce qui n'était pas nécessaire à la survie était banni avec mépris. Les bijoux, les ornements, les motifs extravagants, les couleurs criardes et tous les autres fardeaux et distractions ont été extirpés de Sparte. Le luxe et la décoration étaient inexistantes. Il était strictement interdit aux Spartiates de faire le commerce de l'or ou de l'argent, et leur possession même était sévèrement punie, tout comme leur utilisation sous forme d'ornements ou de bijoux. L'État spartiate lui-même refusait de fabriquer des pièces de monnaie d'aucune sorte. Les barres de fer étaient utilisées comme outil d'échange de marchandises (c'est-à-dire *comme monnaie*) (la Laconie possédait d'importantes mines de fer), car elles étaient si grandes, laides et lourdes que peu de gens avaient envie de les thésauriser, de les accumuler, de les cacher ou de les posséder (on pourrait aussi ajouter les compter, les caresser et les regarder de façon morbide comme le faisaient les avides avec les belles pièces d'or), et de plus, les barres n'étaient pas acceptées en dehors de Sparte. Plutarque dit, à propos de la "monnaie" de Sparte, qu'"aucun effet étranger de quelque prix que ce soit ne pouvait être acheté avec elle, et aucun navire de commerce n'entrait dans les ports, et aucun sophiste, palabreur, ou salueur et trompeur, ou homme de mauvais trafic avec les femmes, ou artificier d'or et d'argent, ne s'approchait de la Laconie."³⁶

En bref, il n'était pas facile de gérer cet argent, pas plus qu'il n'était facile de faire du trafic, de corrompre, de voler, de faire de la contrebande ou de traiter avec des étrangers, et des vices tels que les jeux d'argent ou la prostitution ne pouvaient apparaître. La personne avide était mise à mal, car il lui fallait une grange entière pour stocker sa fortune. Et de peur que quelqu'un ne pense à couper les barres pour les manipuler et les cacher, les fabricants de ces barres - lorsqu'elles étaient brûlantes - les plongeaient dans du vinaigre, ce qui leur faisait perdre leur ductilité et elles ne pouvaient pas être travaillées ou moulées.

Je ne peux m'empêcher de souligner que l'utilisation du *fer* comme outil d'échange de biens à Sparte est archétypale et symbolique. Alors que les autres États se sont abstraits avec l'or, Sparte a adopté le fer brut. Alors que les autres États, plus mous, ont souvent cherché à recréer l'âge d'or dans leur narcose pathétique, passive et nostalgique, Sparte s'est adaptée aux durs moments de l'âge de fer et s'est préparée à une fin glorieuse. Sparte, en effet, était un véritable enfant de l'âge de fer, un joyau au milieu des ferments de la décrépitude et de la lumière crépusculaire de l'automne. C'est à Sparte que s'est réalisée la réalisation d'une sagesse supérieure - non pas la sagesse d'or, déjà involuée et sénile, mais la nouvelle sagesse de fer, purifiée et élevée.

Grâce à toutes les mesures de sobriété, de grossièreté et d'austérité, Sparte fut débarrassée des cosmopolites, des faux devins, des bijoutiers, des marchands, des faussaires, des dealers et autres spécimens orientaux, qui refusaient de passer par un État où l'argent était

35 Il en va de même pour les SS, où l'on peut constater que tout était fait pour que la progéniture des SS se multiplie : comme les Spartiates, ils encourageaient un taux de natalité élevé parmi leurs membres, punissant ceux qui ne se reproduisaient pas. Même les officiers non mariés étaient menacés d'expulsion et avaient un an pour se marier. Dans d'autres cas, lorsqu'un combattant SS avait perdu tous ses frères et sœurs, il bénéficiait souvent d'une période de permission dans la patrie pour s'assurer une famille nombreuse avant de retourner au front. La raison invoquée était qu'il était dans l'intérêt de l'État de ne pas perdre leur sang pour l'avenir. Cela a effacé le génocide précédent qui concernait la chasteté d'innombrables bons Aryens dans l'Europe médiévale - en particulier les membres d'ordres religieux-militaires, tels que les Templiers. Tant les Spartiates que les SS constituaient un *Sippenorden*, c'est-à-dire un ordre-clan, un ordre religieux-militaire-racial de clans, qui voulait être éternel sur terre, et donc s'éternisait matériellement avec ses enfants et leur progéniture.

36 *Vie de Lycurgue*, IX.

pratiquement inexistant, le peu qui existait était un fardeau indésirable pour son propriétaire, et ses habitants étaient tous des soldats fiers, purs, racistes et incorruptibles.

Plutarque a dit que pour les Spartiates, "l'argent était tout à fait inintéressant et inapprécié". Le mépris des plaisirs matériels passagers et de l'argent lui-même indique une société aryenne ascétique, anti-matérialiste et anti-hédoniste. Nietzsche a répété, comme d'autres maîtres orientaux : "Celui qui possède peu ne risque pas d'être possédé. Loué soit cette simple pauvreté !" ³⁷

Les Spartiates ont appris que la civilisation elle-même, avec ses luxes, ses comforts, ses richesses, sa mollesse, sa concupiscence et sa complaisance, était un facteur de dissolution, ce qui a été certifié à maintes reprises par Schopenhauer et aussi par Nietzsche, qui admirait le monde ascendant et non contaminé des barbares, dont les Spartiates étaient l'expression ultime, la plus raffinée et la plus perfectionnée.

Mais Sparte n'avait pas besoin d'être contaminée par cette dangereuse racaille orientale, d'abord parce qu'elle disposait déjà de la main-d'œuvre abondante des hilotes, ensuite parce que, pour des raisons raciales, elle n'autorisait pas l'immigration et le commerce des esclaves. Sparte se considérait comme le dépositaire des coutumes ancestrales helléniques en général et doriennes en particulier, de même que tous les autres peuples de l'Hellade, à l'exception d'Athènes.

À partir de l'âge de vingt-cinq ans, les Spartiates étaient autorisés à manger occasionnellement avec leurs épouses.

A partir de trente ans (âge auquel l'hormone de croissance du corps décline), la discipline du spartiate se relâchait, surtout dans les aspects plus "communautaires". Il quittait donc la caserne militaire et rentrait chez lui pour vivre avec sa femme et ses enfants (bien qu'à cette époque, certains de ses fils étaient probablement déjà sous la tutelle de l'État et suivaient une éducation). À cet âge de trente ans, les Spartiates étaient intégrés à l'Assemblée, un corps populaire (bien que rappelons que ce peuple était lui-même une aristocratie) que nous verrons plus tard, accomplissant quelque tâche de responsabilité étatique qui leur était assignée, comme des commandants d'armée, des harmostes devant les périèques, des émissaires de Sparte devant les pays étrangers, etc. Ils devenaient ainsi des citoyens avec tous les droits et devoirs afférents.

À soixante ans, s'il atteignait cet âge, s'il se présentait aux élections et s'il avait l'honneur d'être choisi, le Spartiate devenait membre du Sénat. Être sénateur, c'était pour la vie. Les anciens de Sparte jouissaient d'un respect incommensurable de la part de leurs concitoyens, qui vénéraient inconditionnellement leurs aînés en tant que dépositaires de la sagesse et de l'expérience, et en tant que lien entre le passé et le présent, tout comme la jeunesse est le lien entre le présent et l'avenir. Les Spartiates vénéraient leurs aînés, même s'ils n'étaient pas Spartiates. À titre d'exemple, nous avons une anecdote qui s'est produite au théâtre d'Athènes alors que des ambassadeurs spartiates s'y trouvaient : un vieil homme est entré dans le théâtre et aucun Athénien ne s'est levé pour lui laisser sa place, faisant semblant d'être distrait. Cependant, lorsqu'il atteignit le siège d'honneur des ambassadeurs spartiates, ceux-ci se levèrent tous à l'unisson pour lui céder leur place. Et le public athénien a applaudi le noble geste. "Tous les Grecs connaissent les bonnes manières", commente l'un des ambassadeurs, "mais seuls les Spartiates se comportent conformément à celles-ci".

³⁷ Ainsi parlait Zarathoustra, deuxième partie, "L'heure du silence". Et, aussi curieux que cela puisse paraître, je place à côté de cette phrase une phrase similaire, prononcée par Tyler Durden dans *Fight Club* : "ce que vous possédez, finira par vous posséder".

10- LES FEMMES SPARTIATES ET LE MARIAGE

C'est ainsi que je veux que l'homme et la femme soient : l'un capable de faire la guerre, l'autre capable d'accoucher.....

Ce que je veux, c'est que ce soit votre victoire et votre liberté qui aspirent à un enfant, car c'est à eux que vous devez ériger des monuments vivants. Vous devez construire au-dessus de vous-même, mais vous devez d'abord être un édifice bien construit dans le corps et l'âme. Se reproduire, c'est créer quelque chose qui vous est supérieur. Le mariage doit vous aider en cela. [...]

Cette volonté qui te pousse au mariage, c'est cette soif de création, c'est cette flèche et ce désir ardent qui pointent vers le surhomme, mon frère ? Oui ? Dans ce cas, je considère que ce testament et ce mariage sont quelque chose de sacré.

(F. W. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*)

Jusqu'à présent, l'homme spartiate a été examiné en détail, mais il est temps maintenant de s'interroger sur la femme spartiate et de tourner notre attention vers elle. Les femmes spartiates étaient peut-être la représentation la plus claire de la femme d'honneur de l'âge de fer, élevée dans un système perfectionné qui faisait ressortir leurs vertus les plus nobles.

Est-il paradoxal que, dans un patriarcat pur et dur, les femmes jouissent de libertés étendues ? Est-il absurde que, dans un État militariste où les femmes ne devaient pas jouer de rôle, les femmes aient eu plus de droits que dans tout autre État grec ? Alfred Rosenberg a dit :

« Sparte offrait l'exemple d'un État bien discipliné, et était dépourvu de toute influence féminine. Les rois et les éphores formaient le pouvoir absolu, dont l'essence était le maintien et l'expansion de ce pouvoir par l'augmentation de la strate supérieure dorienne avec son aspect discipliné. » (*Le mythe du XX^e siècle*, livre trois, chapitre II).

Les Indo-Européens étaient des peuples résolument patriarcaux, dont le mot le plus représentatif est précisément "patria"³⁸, du latin pater (père) - le mot représentatif de mater (mère) est "materia". Sparte elle-même était patriarcale jusqu'à la moelle, mais comme nous le verrons, les Spartiates n'étaient nullement injustes ou oppressifs envers leurs femmes, mais elles jouissaient au contraire d'une liberté impossible dans les sociétés plus efféminées, où tout est centré sur le matérialisme et la jouissance des plaisirs terrestres éphémères, et où la femme devient une *hétaire*, un objet passif de jouissance et de culte déformé.

Sparte, un État si dur et si viril, était le plus juste de tous les États helléniques en ce qui concerne ses femmes, et pas précisément parce qu'il les choyait, les flattait et les gâtait. Sparte est le seul État hellénique à avoir institué une politique d'éducation féminine, en dehors de la connaissance du foyer et des enfants que toute femme doit posséder. C'était aussi l'État qui avait le taux d'alphabétisation le plus élevé de toute l'Hellade, car les filles spartiates apprenaient à lire comme leurs frères, contrairement au reste de la Grèce, où les femmes étaient analphabètes.

A Sparte même, il y avait plus de femmes que d'hommes, parce que leur eugénisme n'était pas aussi sévère³⁹, parce qu'elles ne passaient pas le tamis de l'instruction, parce qu'elles ne tombaient pas au combat, et parce que les hommes étaient souvent en manœuvre ou en campagne. Les Spartiates qui pensaient à leur foyer devaient donc toujours penser en termes de mère, de sœurs, d'épouse et de filles : la patrie, l'idéal sacré, a un caractère féminin, et protéger la patrie revient à protéger les femmes. Les hommes ne se protégeaient pas : ils étaient l'armure lointaine qui défendait le cœur, le noyau sacré, et ils s'immolaient en l'honneur de ce cœur. À Sparte plus que partout ailleurs, les femmes représentaient le cercle intérieur, tandis que les hommes représentaient

³⁸ Dans les langues germaniques : *vaterland* en allemand et *fatherland* en anglais, ce qui signifie "terre des pères".

³⁹ Dans le reste de la Grèce, en revanche, les nouveau-nés étaient parfois abandonnés (rappelez-vous le mythe d'Atalante) même s'ils étaient en parfaite santé, tout comme en Chine aujourd'hui. De nombreux parents considéraient presque la naissance d'une fille comme un malheur et, en fin de compte, tout ce qui a été réalisé a été de produire un déséquilibre dans la répartition démographique des hommes et des femmes.

le mur extérieur protecteur.

Les filles spartiates recevaient la même quantité et qualité de nourriture que leurs frères, ce qui n'était pas le cas dans les États démocratiques grecs, où les meilleurs aliments allaient aux garçons. Elles étaient soumises à un système éducatif semblable à celui des hommes et qui favorisait les aptitudes de force, de santé, d'agilité et de robustesse, en les éduquant dans des classes et en plein air, mais elles étaient formées par des femmes, et on ne leur inculquait pas ce fanatisme aveugle de dépassement de soi, de sacrifice et de volonté, ce sentiment d'être une sonde jetée dans l'abîme - un sentiment qui, dans le cas des Spartiates, frisait l'ardeur autodestructrice. Dans le cas des filles, l'accent était davantage mis sur la maîtrise de leurs émotions, le contrôle des sentiments et la culture de l'instinct maternel. Les filles, en revanche, étaient encouragées à s'entraîner sportivement avec les garçons, ces derniers étant censés les inciter à se surpasser dans l'effort physique.

La dureté, la sévérité et la discipline de l'éducation féminine étaient, en tout cas, bien inférieures à celles de l'*agogé*, et l'on insistait beaucoup moins sur la maîtrise de la souffrance et de la douleur, ainsi que sur l'agressivité. Les filles spartiates n'étaient pas punies aussi cruellement que les garçons, et n'étaient pas arrachées à leur foyer familial lorsqu'elles atteignaient l'âge de sept ans. Au vu de l'exploit presque surnaturel consistant à vaincre l'éducation masculine, l'éducation des filles, bien qu'exemplaire, n'impressionne pas. Pourquoi en est-il ainsi, outre le fait que les hommes étaient tous dans l'armée et avaient donc besoin d'une plus grande maîtrise de soi et d'une plus grande discipline ?

L'homme est tout simplement une bombe à retardement. En lui fermentent et brûlent toutes sortes d'énergies et d'essences qui, si elles ne sont pas canalisées, deviennent négatives lorsqu'elles sont déversées à l'extérieur, car ces forces viennent du "côté obscur" et leur premier penchant est le chaos et la destruction. L'agressivité de l'homme, son instinct de mort, sa tendance à posséder et à soumettre, sa grande libido, sa force supérieure, sa bravoure, sa puissance, sa volonté, sa robustesse et son endurance, font que les hommes doivent être soumis à une discipline spéciale pour cultiver et canaliser ces énergies afin de réaliser de grandes actions, surtout lorsqu'ils sont jeunes et en bonne santé, dotés d'instincts naturels puissants, ou leur esprit sera en grand danger. L'ascétisme lui-même (comme le sacrifice) est beaucoup plus une affaire d'hommes que de femmes. En fait, la femme indo-européenne n'a jamais été soumise à des systèmes disciplinaires aussi sévères que ceux des armées antiques. Les hommes d'autrefois la considéraient comme une créature plus "magique", car elle n'était pas gênée par les rugissements de la bête qui l'habitait. Pour toutes ces raisons, il était juste que l'éducation des hommes soit plus sévère et plus rigoureuse que celle des femmes, car c'est ainsi que la bête est dressée. " Il vaut mieux éduquer les hommes "⁴⁰, disait Nietzsche en reprenant les mots d'un sage à qui l'on suggérait d'imposer une discipline aux femmes.

L'essentiel de l'éducation féminine était l'éducation physique et "socialiste", qui consacrait sa vie à la patrie - comme les hommes, sauf que dans son cas, le devoir n'était pas de verser son sang sur le champ de bataille, mais de maintenir le foyer en vie, de fournir une progéniture saine et forte pour sa lignée, et de l'élever avec sagesse et soin. *Enfanter, mettre au monde*, tel est le fruit de l'instinct féminin qui renouvelle la race ; telle était la mission inculquée aux filles de Sparte.

Les femmes spartiates pratiquaient la course, la boxe et la lutte, ainsi que le lancer du javelot et du disque, la natation, la gymnastique et la danse. Bien qu'elles aient participé aux tournois sportifs spartiates, elles n'étaient pas été autorisées à le faire lors des jeux olympiques, en raison du rejet des autres peuples helléniques, infectés par la mentalité selon laquelle une "jeune femme" doit croupir entre quatre murs. Nous constatons que, si les sculptures grecques représentent bien l'idéal de la beauté masculine (pensez au "Discobole" de Myron), elles sont loin de s'approcher de l'idéal de la beauté féminine : toutes les statues féminines représentent des femmes informes, malsaines, peu naturelles et peu athlétiques, même si les traits du visage sont parfaits. Si les Spartiates nous avaient laissé des sculptures de femmes, elles auraient bien mieux représenté leur idéal de beauté, car, contrairement aux autres Hellènes, ils avaient un idéal féminin clairement

défini, et ils avaient une idée précise de ce à quoi une femme devait ressembler pour eux.

Quant à l'austérité féminine, elle était également prononcée (bien que moins prononcée que celle pratiquée par les hommes), surtout si on la compare au comportement des autres Grecs, déjà friands de couleurs, de superficialité, de décorations, d'objets, et déjà avec ce soupçon de "consumérisme" typique des femmes. Les femmes spartiates ne connaissaient même pas les coiffures extravagantes de l'Est, et en signe de discipline, elles portaient leurs cheveux simplement attachés - sûrement aussi le plus pratique pour une vie d'activité sportive intense. De même, toutes sortes de maquillages, d'ornements, de bijoux et de parfums étaient inconnus et inutiles pour les femmes de Sparte, qui bannissaient hautainement tout cet attirail méridional répugnant. Sénèque disait que "la vertu n'a pas besoin d'ornements ; elle a en elle-même son plus grand ornement".

L'un des objectifs de l'élevage de femmes saines et agiles était que les bébés spartiates, grandissant dans le ventre de corps solides, naissent prometteurs. Selon Plutarque, Lycurgue « exerçait le corps des jeunes filles à la course, à la lutte, au lancer du disque et au tir à l'arc, afin que l'enracinement des enfants, prenant naissance dans des corps robustes, soit plus fort ; et que, portant les naissances avec vigueur, elles soient prêtes à supporter les douleurs avec joie et facilité »⁴¹.

Les femmes spartiates étaient préparées, dès l'enfance, à l'accouchement et à l'étape où elles deviendraient mères, en leur apprenant la manière correcte d'élever un enfant pour qu'il devienne un véritable Spartiate. Pendant cet apprentissage, les femmes spartiates faisaient souvent office de nourrices, acquérant ainsi de l'expérience pour leur propre initiation à la maternité. Elles se mariaient dès l'âge de vingt ans, et n'épousaient pas des hommes beaucoup plus âgés qu'elles (comme c'était le cas dans le reste de la Grèce), mais des hommes de leur âge ou tout au plus de cinq ans plus âgés ou plus jeunes qu'elles. La différence d'âge entre les partenaires d'un mariage était mal vue, car elle sabotait la durée de la période de fertilité du couple. L'aberration de marier des filles de quinze ans à des hommes de trente ans, aberration qui, nous le répétons, s'est produite dans d'autres États helléniques, où les parents allaient jusqu'à forcer des mariages avec une différence d'âge d'une *génération*, n'était pas autorisée. Une autre abomination n'était pas non plus permise à Sparte, qui consistait à marier les jeunes filles à leurs propres oncles ou cousins afin de maintenir la richesse héréditaire au sein de la famille, dans une mentalité complètement orientale, consanguine, anti-indo-européenne et contre-nature. D'autres pratiques, comme la prostitution ou le viol, n'étaient même pas envisagées, pas plus que l'adultère : un Spartiate du nom de Geradas s'est vu demander par un étranger quel châtiment était appliqué à Sparte aux adultères. Geradas répondit : "Parmi nous, ô hôte, il n'y en a pas". Et l'étranger insiste à nouveau : "Et s'il y en avait ?" Geradas répondit : "Ils paient un taureau si gros qu'au dessus du mont Taygète il boit à l'Eurotas." L'étranger, confus, dit : "Comment peut-il y avoir un si gros taureau ?" Geradas lui sourit : "Et comment peut-il y avoir un adultère à Sparte ?".

Dans les autres États grecs, la nudité masculine était courante lors des événements religieux et sportifs, et était un signe de leur fierté et de leur arrogance. La nudité féminine, en revanche, était proscrite, tout comme la présence de femmes à ces événements. Mais dans les processions, les cérémonies religieuses, les festivals et les activités sportives de Sparte, les filles étaient aussi nues que les garçons. Chaque année, pendant la *Gymnopédie*, qui durait 10 jours, les jeunes Spartiates des deux sexes s'affrontaient dans des tournois sportifs et dansaient nus⁴². On croyait qu'en assistant aux événements sportifs, la jeune Spartiate aurait la chance de choisir un mari bien bâti.

Aujourd'hui, des activités nudistes de ce type seraient ridicules car la nudité des gens est repoussante ; leurs corps sont flasques et n'ont pas de formes normales. L'individu moderne a tendance à considérer un corps athlétique comme un corps exceptionnel, alors qu'un corps athlétique est un corps naturel et normal, et que c'est le reste des types physiques atrophiés et non exercés qui ne sont pas normaux. Rappelons la réflexion nietzschéenne : "Un homme nu est

41 *Vie de Lycurgue*, XIV.

42 C'était une autre suggestion de Platon dans sa *République*, ainsi qu'une des remarques de César sur les Allemands.

généralement considéré comme un spectacle honteux⁴³. Cependant, à l'époque, le fait d'être témoin d'un tel étalage de santé, d'agilité, de force, de beauté, de musculature et de bonne constitution devait inspirer un véritable respect et une fierté de lignée, un sentiment particulier qui est et sera toujours païen.

Les Hellènes des États démocratiques ont un jour prétendu que la présence de la nudité féminine pouvait provoquer des regards lubriques, mais la vérité est que les Spartiates prenaient tout cela avec un simple naturel, une nonchalance et une gaieté païenne. De plus, les jeunes femmes spartiates qui identifiaient un mâle bouche bée se lançaient dans une habile moquerie qui le ridiculisait devant un stade rempli d'autorités solennelles et de personnes attentives.

Dans certaines cérémonies, les jeunes filles chantaient les hommes qui avaient accompli de grandes actions, ou bien elles infamaient celui qui s'était mal comporté. Elles étaient, en quelque sorte, la voix exigeante de l'inconscient collectif spartiate, veillant sur le courage et la conduite des hommes. Ce n'est pas seulement dans la chanson qu'elles exprimaient leurs opinions, mais aussi dans la vie publique : elles ne passaient pas un seul mot, elles n'étaient pas indulgentes, mais critiquaient toujours le lâche et louaient le courageux. Pour les hommes d'honneur, les opinions sur le courage et la virilité avaient plus d'importance si elles provenaient de voix féminines dignes de respect : la critique était plus pointue et l'éloge plus réparateur (selon Plutarque, les femmes spartiates "engendraient chez les jeunes hommes une ambition et une émulation louables"). C'est pourquoi, dans le cas des Spartiates, les relations avec les femmes ne les ont pas adoucis, mais les ont durcis encore plus, car ils préféraient être courageux et gagner l'adoration de telles femmes.

Et quel était le résultat de l'éducation patriarcale spartiate pour les jeunes femmes ? C'était une caste de femmes à la limite de la perfection, des femmes sévères, discrètes et fières. La féminité spartiate a pris l'apparence de jeunes femmes athlétiques, gaies et libres, mais en même temps graves et sombres. Elles étaient, comme les Valkyries, la compagne parfaite du guerrier. Des femmes trophées en ce sens qu'elles aspirent au meilleur homme, mais physiquement actives et audacieuses ; bien loin, donc, de l'idéal de la "femme-objet".

Dans toute l'Hellade, les femmes spartiates étaient connues pour leur grande beauté, et respectées pour leur sérénité et leur maturité. Le poète Alcman de Sparte (7^e siècle avant J.-C.) a dédié des vers à une championne spartiate de course de chars, la louant pour ses "cheveux d'or et son visage d'argent". Deux siècles plus tard, un autre poète, Bacchylide, parle de "blondes lacédémoniennes", les décrivant comme "aux cheveux d'or". Si l'on considère que les teintures étaient interdites à Sparte, on peut en déduire que le racisme et l'instinct d'*apartheid* des Spartiates à l'égard des Grecs autochtones étaient suffisamment forts pour que pas moins de sept cents ans après l'invasion dorienne, les cheveux blonds soient encore prédominants parmi les citoyens de Sparte.

Dans une comédie intitulée *Lysistrata*, écrite par le dramaturge athénien Aristophane (444 av. J.-C. - 385 av. J.-C.), il y a une scène dans laquelle une foule de femmes athéniennes entourent en admiration une jeune Spartiate nommée Lampito. "Quelle splendide créature !" disent les Athéniennes. "Quelle peau saine, quel corps ferme !", ajoute un autre, "Je n'ai jamais vu des seins pareils". Homère appelait Sparte *Kalligynaika*, c'est-à-dire "le pays des belles femmes". D'autre part, n'oublions pas que la légendaire Héléne de Troie, la plus belle femme du monde, était à l'origine Héléne de Sparte, un idéal, voire une reine-prêtresse⁴⁴ qui avait été volée et que Sparte, mais aussi la Grèce entière, retrouva par la lutte et la conquête⁴⁵.

43 *Le Gai Savoir*, livre trois, 352.

44 Après la guerre de Troie, Héléne imprégnait certaines herbes dans le vin des soldats grecs qui sombraient dans la tristesse au souvenir de leurs camarades tombés au combat, afin de leur remonter le moral. Cela montre qu'Héléne connaissait les plantes, la façon de les traiter et les effets qu'elles produisaient, des connaissances que toutes les femmes ne possédaient pas.

45 L'image même d'Héléne de Sparte doit être affinée. Loin de la vision vulgaire que Hollywood a donnée d'elle, sa raison fut troublée par le ravissement d'Aphrodite. Héléne, l'idéal ultime de la beauté et de la féminité helléniques, fut enlevée par l'Orient, d'où l'agacement considérable des Grecs. Arrivée à Troie, Héléne retrouva la mémoire, se rappela qu'elle était reine de Sparte, qu'elle était mariée au roi Ménélas et qu'elle avait deux filles, regretta son erreur et pleura amèrement. Héléne maudit son destin et Aphrodite pour la tromperie, se considéra pratiquement comme une captive bien qu'elle fut traitée comme une princesse, méprisa son "mari" Pâris (comme on le voit lorsqu'elle le rejeta avec mépris après s'être comportée comme un lâche devant Ménélas, à qui elle réservait son

Les femmes spartiates étaient supérieures en tous points aux autres femmes de leur époque et, bien sûr, aux femmes d'aujourd'hui. Même en ce qui concerne les vertus physiques, le courage et la résistance, elles dépasseraient la plupart des hommes modernes. Leur sévérité offrait la meilleure compagnie à leurs maris et la meilleure éducation à leurs enfants, et exigeait en retour les plus grands sacrifices : une anecdote raconte qu'une mère spartiate tua son propre fils lorsqu'elle vit qu'il était le seul survivant d'une bataille et qu'il rentrait chez lui avec une blessure dans le dos - c'est-à-dire qu'il avait tourné le dos à l'ennemi, qu'il avait fui au lieu d'accomplir son devoir sacré d'immolation. Une autre mère spartiate, voyant son fils fuir le combat, souleva sa tunique et lui demanda, avec la plus impitoyable crudité, s'il avait l'intention de retourner avec terreur au lieu d'où il était venu. Alors que d'autres mères auraient pu dire "pauvre petite chose" et tendre les bras, les mères spartiates étaient impitoyables. Tacite a écrit que les mères et les épouses des Germains (qui vivaient dans une mentalité qui n'était pas sans rappeler celle de Sparte) avaient l'habitude de compter les cicatrices de leurs guerriers, exigeant même qu'ils reviennent avec des blessures pour démontrer qu'ils étaient prêts à se sacrifier pour eux. Les Spartiates croyaient qu'en leurs femmes résidait un don divin, et ce n'est pas eux qui les convaincrent du contraire, aussi cherchaient-ils à être à la hauteur de la dévotion de leurs hommes à leur égard. De même, les femmes étaient convaincues qu'en leurs hommes résidait la noblesse typiquement masculine, le courage, la sincérité, la puissance et la droiture, ainsi que la notion de devoir, d'honneur et de sens du sacrifice, et les hommes cherchaient également à se montrer à la hauteur de cet idéal. Là encore, nous constatons que la femme antique n'adoucissait pas l'homme, mais contribuait à l'améliorer et à le perfectionner, car l'homme ressentait le besoin de rester intègre devant de telles femmes, et les femmes étaient donc vigilantes et faisaient de même devant les hommes, ayant à l'esprit qu'elles étaient elles-mêmes des idéaux pour lesquels leurs hommes étaient prêts à se sacrifier. De cette manière, un cercle vertueux était créé. Les femmes n'étaient pas une raison d'abandonner la lutte, mais précisément une raison de se battre avec encore plus de fanatisme.

Les autres Grecs étaient outrés de voir que les femmes spartiates n'avaient pas peur de parler en public, qu'elles avaient des opinions et que, de surcroît, leurs maris les écoutaient. Les Romains éprouvent la même indignation devant la plus grande liberté des femmes germaniques. En outre, et parce que leurs hommes menaient une vie constante de camp militaire, les femmes spartiates (comme chez les Vikings) étaient en charge de la ferme et du ménage. Elles géraient les ressources du foyer, l'économie et l'autosuffisance de la famille, de sorte que les Spartiates comptaient sur leurs femmes pour fournir à leurs *syssities* les rations alimentaires stipulées. Les femmes spartiates (comme les femmes germaniques) pouvaient hériter de biens et les transmettre, contrairement aux autres femmes grecques. Toute cette administration domestique féminine était, comme nous le voyons, similaire dans le droit germanique, où les femmes détenaient la clé de la maison en signe de souveraineté sur le foyer familial sacré et imprenable, et de leur loyauté envers le chef de famille. Le foyer est le plus petit temple que peut avoir la plus petite unité de sang, la cellule et la base de toute la race, la famille. Et le porteur de la clé devait nécessairement être la mère⁴⁶.

Une société en guerre est condamnée si le foyer, si l'arrière-garde féminine, n'est pas avec l'avant-garde masculine. Tous les sacrifices des guerriers ne sont qu'un glorieux gaspillage, sans but et sans signification, s'il n'y a pas de femmes dans la patrie prêtes à maintenir le foyer, à apporter leur soutien et leur encouragement spirituel aux hommes en campagne et, finalement, à donner naissance à de nouveaux guerriers. Un soldat loin de chez lui, sans patrie, sans idéal et sans image féminine de référence - un modèle de perfection, un axe de divinité - dégénère

admiration), regretta son sort et souhaita être récupérée par son mari légitime, comme l'atteste bien la scène dans laquelle elle disposa sa fenêtre en forme de bras ouverts pour communiquer la permanence de son amour à Ménélas. Une fois qu'elle fut récupérée pour la Grèce, Hélène retourna sur le trône de Sparte avec tous les honneurs, agissant à nouveau en tant que reine, comme nous le voyons dans *l'Odyssée*, lorsque Télémaque, fils d'Ulysse, se rend à Sparte pour s'enquérir du sort de son père. C'est alors que Pénélope, épouse d'Ulysse et mère de Télémaque, se désole que son fils parte à Sparte, "le pays des belles femmes".

46 La clé, signe de loyauté et de secret, symbole d'amour sacré par excellence, apparaît sur les emblèmes des Jeunesses hitlériennes, de la division SS *Leibstandarte Adolf Hitler*, considérée comme la plus élitiste, et de la division SS *Hitlerjugend*, considérée comme la plus fanatique. Toutes les unités portant le nom de famille de leur chef avaient une clé sur leur emblème.

immédiatement en un bandit sans honneur. Au contraire, s'il est capable d'intérioriser une mystique intérieure et une symbolique féminine qui contrebalance la brutalité dont il est le témoin quotidien, son esprit sera renforcé et son caractère ennobli. Sparte n'avait aucun problème à cet égard ; les femmes spartiates étaient la contrepartie parfaite d'un bon guerrier.

À Sparte, même le mariage était teinté de violence : pendant la cérémonie, l'homme, armé et nu, prenait fermement sa fiancée par le bras et l'emmenait " de force " tandis qu'elle baissait la tête avec soumission⁴⁷. Il ne faut pas l'interpréter dans le sens littéral d'un enlèvement, mais dans un sens métaphorique et rituel, celui d'une *mise en scène* : dans les mythologies indo-européennes, il y a toujours de nombreuses références au vol, à l'enlèvement - puis à la libération - d'une chose sainte qui doit être conquise, il faut gagner le droit de la posséder. Le feu des dieux, la Toison d'or, les pommes des Hespérides, le Graal des traditions celtiques et germaniques et la Valkyrie endormie sont des exemples de ces images sacrées. Il s'agissait d'idéaux chers qui n'étaient pas donnés gratuitement, mais qui étaient conquis par la force et le courage après avoir surmonté des obstacles très difficiles, et il était donc garanti que seuls les plus courageux étaient capables de l'arracher et de le posséder, tandis que les faibles et les timorés étaient disqualifiés de la lutte. D'autre part, ne peut-on pas découvrir des similitudes entre le rituel du mariage spartiate et le *svayamvara* indo-iranien, le mariage par enlèvement autorisé aux guerriers, ainsi que dans le cas des Sabines enlevées par les Latins aux origines de Rome, et le même type de mariage autorisé aux anciens cosaques ? Dans l'écriture indo-iranienne du *Mahabharata*, on raconte comment le héros Arjuna a enlevé Subhadra, "comme le font les guerriers", et l'a épousée. Là encore, il ne s'agit pas d'un enlèvement au sens propre, mais plutôt de la conquête du sacré par le respect et la force, qui fait que le sacré cède au jeune héros.

Dans le mariage spartiate, nous pouvons donc voir comment la femme spartiate était élevée au rang d'idéal divin et n'était pas donnée par ses parents à un homme choisi par eux (comme dans le rituel du mariage moderne, qui transforme la fiancée en marchandise tribale), mais l'homme courageux devait la mériter. En effet, à Sparte, les parents n'avaient pas le droit de se mêler des affaires matrimoniales de leurs enfants, mais le couple décidait lui-même de son union, laissant les préférences et les sains instincts des jeunes se manifester sans entrave. Il était clair que pour posséder une femme de statut spartiate, la richesse, le consentement parental, les arrangements matrimoniaux, la dialectique, la séduction ou les fausses paroles ne suffisaient pas ; il fallait impressionner et balayer, être robuste et noble, être génétiquement digne.

De même, la cérémonie du mariage spartiate - sombre et presque sinistre dans sa crudité directe - est le sommet de la société patriarcale guerrière, et l'une des expressions les plus éloquents et les plus déplaisantes du patriarcat qui régnait à Sparte même : Lycurgue voulait instaurer la paranoïa militaire et l'atmosphère de guerre perpétuelle jusque dans le mariage. De même que les enfants devaient se procurer leur nourriture en chassant, en cueillant et en faisant des raids, comme s'ils se trouvaient en territoire ennemi, les hommes adultes devaient également conquérir l'élue de leur cœur comme s'ils se trouvaient en territoire hostile : la "ravir", rappel d'une époque dure et dangereuse qui n'était pas tendre avec le romantisme et les amoureux. Cela montre une fois de plus que les parents n'ont pas grand-chose à voir avec une telle intrigue : dans l'Antiquité, s'ils refusaient de consentir au mariage, le jeune homme faisait un raid audacieux et, avec la complicité de sa fiancée, l'"enlevait".

Le système de mariage spartiate impliquait aussi subtilement que, comme l'enseigne la nature, tout le monde n'avait pas droit à une femme. Pour aspirer à un tel droit, il fallait que l'homme passe des épreuves : eugénisme, éducation des enfants, instruction, entrée dans les *syssities* de l'armée, et fidélité mutuelle à une jeune spartiate de son rang, elle-même gagnée par l'observation et la connaissance des événements sportifs, populaires et religieux, et par une longue amitié dont le but amoureux latent devait rester caché au reste de la société. Au cours de toutes ces phases, le mâle spartiate conquérait sa bien-aimée. La femme n'avait ni conquis ni eu à prouver quoi que ce soit. Elle choisissait également son fiancé et avait son mot à dire dans l'acceptation de son futur mari. En fin de compte, c'est elle qui se rendait volontairement complice, se laissant

47 Nietzsche a dit : "Le caractère distinctif de l'homme est la volonté, et celui de la femme la soumission." (*Le Gai Savoir*, Livre premier, 68.) Dans le mariage spartiate, cela était plus vrai que partout ailleurs.

rituellement "enlever" par l'homme de son choix.

Après le rituel, la mariée était conduite à la maison de ses beaux-parents. Là, sa tête était rasée et elle était habillée comme un homme. Ensuite, elle était laissée dans une pièce sombre, en attendant l'arrivée du marié. Tout cela est extrêmement difficile à comprendre pour un esprit occidental moderne, et ce n'est pas de ce point de vue qu'il faut essayer de le comprendre, mais en se plaçant dans l'époque et en gardant à l'esprit que le Spartiate comme la Spartiate appartenaient à un Ordre. Cette dernière phase - totalement sordide - servait à inculquer aux jeunes mariés l'idée que le secret et la discrétion de leur relation n'étaient pas terminés, et qu'ils n'avaient pas encore gagné le droit de jouir d'un mariage normal. Pour la femme, cela signifiait l'initiation, le sacrifice et une nouvelle étape. Elle était dépouillée de ses qualités de séduction et de la conscience qu'elle avait de son attrait. Pour l'homme, il était bénéfique d'apprécier ce qui comptait vraiment chez sa femme : non pas ses vêtements, ses cheveux ou ses ornements, mais son corps, son visage et son caractère. Accomplir un acte dans ces conditions lugubres, totalement hostiles au romantisme et à l'excitation sexuelle, était pour l'homme et la femme la chose la moins stimulante que l'on puisse imaginer, de sorte qu'ils se sont progressivement habitués aux sensations physiques dérivées de l'acte sexuel, mais sans stimuli psychologiques supplémentaires tels qu'une apparence plus féminine chez la femme et un environnement plus doux - stimuli qui tendent à saper l'endurance de l'homme, l'amenant à s'abandonner au plaisir et à se reposer sur ses lauriers. Ainsi, cette mise en scène sinistre n'était pas très stimulante sexuellement à court terme, mais elle l'était à long terme, de manière subtile : petit à petit, la nostalgie et le désir ardent de ce qui n'était pas encore permis s'instillaient dans le cœur des amoureux. Ainsi, lorsque la femme retrouvait une chevelure complète et que la pseudo-clandestinité de la relation s'estompait avec le temps, l'homme et la femme étaient tous deux des adultes expérimentés qui savaient ce qu'ils voulaient et qui, malgré cela, n'avaient pas souffert d'une diminution de leur désir sexuel, mais étaient au contraire plus que jamais prêts à apprécier et à jouir de ce qu'une relation physique libre et naturelle impliquait.

Lycurgue établit qu'un homme doit avoir honte d'être vu avec sa femme dans des attitudes amoureuses⁴⁸, de sorte que la rencontre doit avoir lieu en privé et dans la plus grande intimité et passion, car le secret et l'hostilité ambiante favorisent la magie de l'union, le sentiment de complicité et le véritable romantisme, qui doit toujours avoir quelque chose de secret. Le but de cette mesure était d'ailleurs de favoriser la soif de vraie connaissance mutuelle, la fascination, le mystère, l'envoûtement, le court-circuit sacré entre l'homme et la femme, et - disons-le - la morbidité de l'interdit, afin que leur relation ne soit pas publique, mais privée, et que l'homme et la femme ne se lassent jamais l'un de l'autre. Le couple spartiate devait donc avoir une sexualité puissante, issue de corps sains et d'esprits purs, donnant lieu à un érotisme propre, une luxure positive nécessaire à la préservation de la race. Selon les mots de Xénophon :

[Lycurgue] « Il est également à noter que pendant la période qui suit immédiatement le mariage, il était courant que le mari cohabite de façon illimitée avec sa femme. La règle qu'il adopta était à l'opposé de celle-ci, car il déclara qu'il était honteux pour un homme d'être vu au moment d'entrer dans la chambre de sa femme ou d'en sortir. Avec cette restriction de l'acte, il fallait que le mari et la femme soient tenus ensemble par un plus grand désir, et que l'enfant qu'ils devaient engendrer dans ces conditions soit plus fort que s'ils étaient déjà rassasiés l'un de l'autre. » (*Constitution des Lacédémoniens*, 1)

Comment, alors, les Spartiates parvenaient-ils à être avec leurs épouses ? Dans les *syssities*, ils se levaient sans bruit et quittaient la pièce. En veillant à ce que personne ne les voie (la nuit, il était interdit de se déplacer avec une lanterne ou un éclairage quelconque, afin de favoriser la capacité à se déplacer dans l'obscurité sans crainte et en toute sécurité), ils entraient dans leur maison, où ils retrouvaient leurs femmes, et où tout ce qui devait arriver arriverait. Ensuite, l'homme rentrait à la *syssitie* avec ses compagnons d'armes, enveloppé d'un secret qui frôlait presque le sordide. Personne n'en savait rien. La sexualité du couple était strictement privée, voire furtive et pseudo-clandestine, pour que personne ne puisse s'en mêler, pour que la relation soit plus vigoureuse et, toujours selon Plutarque, pour que leur esprit soit toujours "frais dans l'amour, pour laisser à la fois la flamme du désir et la complaisance".

48 Platon disait que se tenir la main et se caresser devaient être les ultimes manifestations d'amour charnel en public.

Les relations spartiates étaient-elles normales, naturelles ou souhaitables ? Non. Bien au contraire. Une atmosphère des plus désagréables était créée, loin de correspondre à un quelconque "idéal". Aucune personne saine d'esprit ne désirerait une telle relation comme moyen de recherche du plaisir. Pour les Spartiates, en revanche, en raison de leur idiosyncrasie populaire particulière, ces choses "marchaient". Et pourtant, nous constatons que l'ennui, la répétition, le manque de morbidité et la monotonie, véritables démons des couples modernes (et la cause de pas mal d'insatisfactions, d'infidélités, de ruptures ou de perversions survenues pour briser la routine), n'étaient pas courants dans les mariages spartiates. La vie privée et la discrétion spartiates étaient, en fait, à l'opposé des relations d'aujourd'hui, qui ne sont qu'une question d'apparence et de convenance sociale, et qui sont fondées sur le public et non sur le privé. Les Spartiates comprenaient cette question importante et la respectaient. Ils étaient favorables à la rencontre d'hommes et de femmes lors de manifestations populaires, mais ils souhaitaient que les relations amoureuses restent strictement privées. Les SS, eux aussi, l'avaient compris, et sur leurs tableaux de valeurs, ils avaient fermement imprimé leur credo d'union : "Préserve à l'amour son côté mystérieux !⁴⁹". La force de leur amour venait d'eux-mêmes - contrairement aux relations infantiles d'aujourd'hui, dont le carburant est le monde extérieur au couple, sans lequel le couple est vide et ne fonctionne pas.

Le romantisme spartiate était le paradigme de l'amour à l'âge de fer : l'amour dans une zone hostile et dans des temps difficiles. Les relations conjugales spartiates étaient exemplaires, conçues pour un échange bénéfique. Aujourd'hui, le mariage émascule presque invariablement l'homme, le rendant gros, lâche et indolent, et transforme la femme en manipulatrice hédoniste, capricieuse et venimeuse.

D'autre part, il y avait une autre mesure spartiate controversée qui avait trait au besoin de procréer. Si un homme commençait à vieillir et rencontrait un jeune homme dont il admirait les qualités, il pouvait le présenter à sa femme afin qu'ils puissent engendrer une descendance robuste. Une femme pouvait cohabiter avec un autre homme qui l'acceptait, et s'il avait une valeur génétique supérieure à celle de son mari (c'est-à-dire un meilleur homme selon la vision indo-européenne-païenne), cela n'était pas considéré comme un adultère, mais plutôt comme un service rendu à la race. De même, si une femme était stérile ou commençait à décliner biologiquement de manière précoce, le mari avait le droit de prendre une femme fertile qui l'aimait, sans être non plus considéré comme un adultère. Dans la société viking (qui était le type de société dont étaient issus les anciens Doriens), si une femme était infidèle avec un homme manifestement meilleur que son mari, elle n'était pas considérée comme adultère. Cela peut sembler sordide et primitif, cela peut sembler annuler l'individu ou l'ordre, et "réduire l'homme à l'état de bétail", mais face au besoin pressant de Sparte de se reproduire, les désirs individuels égoïstes importaient peu. Pour les forces de la nature et de la race, les caprices personnels n'avaient aucune importance ; ce qui leur importait, c'était que la progéniture soit saine et robuste, et que le flux de la descendance ne s'éteigne jamais. C'est pourquoi ces mesures particulières étaient introduites, qui, chez un peuple indiscipliné, auraient provoqué le chaos, mais pour les Spartiates, habitués à la discrétion et à l'ordre, ce n'était pas un problème du tout. D'autre part, nous devons éviter l'erreur de penser que tous les couples étaient "lâches". Dans la grande majorité des cas, il était normal que les deux partenaires soient en bonne santé et fertiles et n'aient pas besoin d'"assistance".

Comment l'accouchement était-il considéré à Sparte, dans le contexte de cette mentalité naturelle ? Une bonne façon d'expliquer cela est de citer un slogan fasciste : "l'accouchement est à la femme ce que la guerre est à l'homme". Il était du devoir des hommes de sacrifier quotidiennement leurs forces et de verser leur sang sur le champ de bataille, et du devoir des femmes de s'efforcer de donner naissance à des enfants en bonne santé et de les élever. Dès l'enfance, c'est le devoir sacré qui leur a été inculqué. Dans cet environnement, une spartiate refusant d'accoucher aurait été aussi mal vu qu'un spartiate refusant de se battre, car la femme qui refuse d'accoucher sabote le sacrifice du jeune guerrier tout comme l'homme qui refuse de défendre sa maison sabote l'effort de la jeune mère qui accouche. Cela aurait été plus qu'un sacrilège, plus qu'une trahison. Artémis, la divinité féminine la plus vénérée à Sparte, était, entre autres, la déesse

de l'accouchement, et était invoquée lorsque le moment était venu pour les jeunes femmes d'accoucher. Quoi qu'il en soit, l'accouchement pour les femmes spartiates ne devait pas être une épreuve très douloureuse, d'abord parce que dès leur plus jeune âge elles endurcissaient leur corps et exerçaient les muscles qui les aideraient à accoucher, ensuite parce qu'elles concevaient leurs enfants alors qu'elles étaient encore jeunes et fortes, et enfin parce qu'elles accouchaient sous la motivation joyeuse et fière du devoir, aidées par une connaissance et une médecine naturelles, confirmées par de nombreuses générations de mères spartiates.

La grande liberté féminine à Sparte n'impliquait pas que les femmes se voient attribuer des postes de direction ou de pouvoir. Les femmes n'étaient pas des leaders, mais des inspiratrices, des génératrices. Elles ne dominaient pas, mais influençaient subtilement, réaffirmant étrangement le caractère des hommes. Une femme pouvait être prêtresse ou reine, mais elle n'intervenait pas dans les affaires de commandement politique et guerrier, car cela signifiait assumer un rôle associé au côté masculin. La femme était un idéal pur qu'il fallait à tout prix tenir éloigné du côté sale de la politique, du commandement et de la guerre, mais toujours présent dans la société et dans les pensées du guerrier, car c'est là que se trouvait le pouvoir mystérieux de la femme qui terrifiait tant les eunuques spirituels qui, pendant la chasse aux sorcières, commirent le sacrilège de brûler ou de pendre des centaines de milliers de femmes européennes de bon sang, torturant beaucoup d'autres jusqu'à la folie ou la mort. C'est dans l'esprit de l'homme que la femme est devenue le chef d'orchestre, au sens de l'amour-mémoire (comme pour *Minne*) et de l'inspiration.

La reine Gorgô de Sparte, épouse de l'immortel roi Léonidas, s'entendit un jour dire par une étrangère que seules les femmes spartiates avaient désormais une réelle influence sur les hommes, et la reine répondit : "parce que nous sommes les seules à donner naissance à de vrais hommes". Encore une fois, les femmes spartiates avaient de l'*influence* sur les hommes, mais pas de pouvoir. Dans les anciennes assemblées scandinaves, pour illustrer la valeur de l'influence féminine, seuls les hommes mariés étaient autorisés à voter : l'homme était le décideur, mais on partait du principe qu'il n'était pas complet tant qu'il n'avait pas à ses côtés un esprit féminin complémentaire pour véhiculer une certaine magie dans sa vie quotidienne et l'inspirer dans ses réflexions, et jusqu'alors il n'était pas autorisé à voter. En pratique, chaque mariage était un vote.

En revanche, dans les autres États helléniques (comme dans les pays arabes modernes), la présence féminine avait été bannie, déséquilibrant la mentalité et le comportement du guerrier et facilitant finalement l'émergence de l'homosexualité si courante chez ces peuples. La féminité spartiate était vraiment inconcevable dans le reste de la Grèce. Les Athéniens appelaient les femmes spartiates *phainomérides*, c'est-à-dire "celles qui montrent leurs cuisses", en guise de reproche à leur liberté vestimentaire. En effet, les Spartiates portaient encore l'ancien *péplos* dorien, qui était ouvert sur le côté jusqu'à la taille. Il faisait partie d'une mode féminine plus confortable et plus légère que celle des autres Grecs, une mode dépourvue de coiffures extravagantes, de maquillage, de bijoux ou de parfums ; c'était une mode pour les femmes en bonne santé. Mais le reste de l'Hellade, en ce qui concerne les femmes, était déjà infecté par les coutumes orientales, qui les confinaient en permanence à l'intérieur, où leur corps s'affaiblissait et leur esprit devenait malade.

Les Athéniens eux-mêmes n'auraient jamais pu concevoir que les femmes affichent leur nudité en public, même si les hommes le faisaient souvent. Le poète athénien Euripide (480 av. J.-C. - 406 av. J.-C.) était scandalisé par le fait que les "filles des Spartiates" "sortent de leurs maisons" et "se mêlent aux hommes en montrant leurs cuisses".

11- LE GOUVERNEMENT SPARTIATE

Il m'est apparu un jour que Sparte, bien qu'elle soit l'un des États les moins peuplés, est sans aucun doute la ville la plus puissante et la plus célèbre de Grèce, et je me suis demandé comment cela avait pu se produire. Mais quand j'ai considéré les institutions des Spartiates, j'ai cessé de m'interroger.

(Xénophon, *Constitution des Lacédémoniens*)

Le pouvoir spartiate n'était pas une froide machine bureaucratique ignorant les passions et les impulsions. C'était un être spirituel qui avait pris racine dans l'âme de chaque spartiate, qui était vivant et avait une volonté propre. Les dirigeants spartiates mesuraient leur qualité à leur capacité à être de dignes réceptacles et transmetteurs de cette volonté, et c'était précisément le but de leur formation et de leur discipline : devenir les outils par lesquels la puissance spartiate, intangible mais irrésistible, se matérialisait sur terre et manifestait sa volonté.

Toute l'organisation du pouvoir spartiate est tellement unique et exemplaire qu'elle mérite que nous nous concentrons maintenant sur ses différentes institutions politiques séparément - après avoir déjà traité de l'éducation, de l'instruction, de l'armée et du mariage, qui constituaient des institutions à part entière.

A) La dyarchie

Le gouvernement spartiate était dirigé par deux rois qui régnaient ensemble, étant à la tête du pouvoir politique, militaire et religieux, remplissant les fonctions de grands prêtres et de chefs de l'armée. Ce curieux signe de pouvoir bicéphale se justifiait non seulement parce qu'un roi contrôlait l'autorité de l'autre, mais aussi parce qu'il s'agissait d'un trait symbolique (rappelez-vous Romulus et Remus) des rois de l'antiquité mythique. Dans le cas de Sparte, les deux rois étaient symboliquement liés dans le culte religieux aux jumeaux mythiques Castor et Pollux⁵⁰, des géants surnaturels dotés de sens surdéveloppés, fils de Zeus, membres du *männerbund* des Argonautes, et mythologiquement les premiers rois de Sparte.

Chaque roi de Sparte choisissait deux de ses représentants à l'oracle de Delphes. En temps de guerre, un seul des rois partait avec l'armée, tandis que l'autre restait au pouvoir dans la ville. Le roi belligérant était obligé d'être le premier à partir en guerre et le dernier à revenir. Au combat, en outre, le roi était placé dans la position la plus risquée, c'est-à-dire au premier rang, à l'extrême droite de la phalange. Expliquons : au premier rang de la phalange (composé exclusivement d'officiers), les boucliers formaient un rempart. Comme les boucliers étaient brandis avec le bras gauche et les armes avec le droit, le bouclier protégeait le côté gauche du porteur et le côté droit du camarade adjacent, et était donc un grand symbole de camaraderie, puisque la protection du côté droit dépendait du camarade adjacent. Cependant, le guerrier à l'extrême droite n'avait pas le bouclier d'un camarade pour protéger son côté droit, il devait donc être particulièrement intrépide : c'était la position royale.

Il était de tradition que le roi et les commandants qui combattaient s'entourent d'une garde d'élite de 300 hommes triés sur le volet (les *Hippeis*). On parle d'un Spartiate qui aspirait à ce corps et qui, de manière incompréhensible, fut ravi lorsqu'on lui apprit qu'il n'y avait pas été admis. Un étranger, peu habitué aux manières spartiates, lui demanda pourquoi il était heureux, et le Spartiate répondit, avec la plus grande sincérité, qu'il était heureux parce que son pays était très bien protégé s'il avait trois cents hommes meilleurs que lui. Dans la garde restreinte, il y avait toujours au moins un Spartiate qui avait été couronné aux Jeux Olympiques ; et ce ne sont certainement pas les champions qui manquaient à Sparte, puisque dans les différents jeux olympiques de 720 à 576

⁵⁰ Chez les Indo-Iraniens, il existait la tradition du *Paradêsha*, un paradis divin habité par les *Uttarakuru*, un peuple de "jumeaux du soleil du nord". Et chez les Iraniens, on disait que *Yima* (équivalent du géant *Ymir* de la mythologie germanique), l'homme parfait et primordial, avait construit un *vara* (réserve, fortification ou enceinte) habité par les meilleurs et les plus hauts êtres de la création, parmi lesquels un peuple supérieur composé de paires de jumeaux, qui tous les 40 ans donnait naissance à une autre paire de jumeaux. Les *Ashvins* du paganisme indo-iranien étaient également tous jumeaux.

avant J.-C., sur 81 vainqueurs connus, 46 (plus de la moitié) étaient spartiates, et sur 36 vainqueurs dans les courses à pied, 21 étaient spartiates, alors que Sparte était l'État le moins peuplé de Grèce et que ses hommes n'étaient pas des athlètes "professionnels" spécialisés dans une discipline particulière à plein temps, mais des soldats pour qui l'athlétisme en général était un simple passe-temps. Il y eut un lutteur spartiate que l'on essaya de soudoyer pour qu'il perde une compétition pendant les Jeux olympiques. Après avoir refusé le pot-de-vin et gagné le match, on lui demanda : "Spartiate, à quoi t'a servi ta victoire ?" Et il répondit avec un sourire jusqu'aux oreilles : "Je combattrai l'ennemi aux côtés de mon roi". Les vainqueurs des Jeux olympiques étaient considérés comme ayant été touchés par les dieux.

Les premiers vrais rois de Sparte avaient été les fils jumeaux du roi Aristodème. Désormais, chaque roi était issu d'une famille spartiate ancienne et légendaire, celle des Agides et des Proclès, qui prétendent tous deux descendre d'Héraclès, bien que les Agides soient un peu plus vénérés en raison de leur plus grande ancienneté.

Aussi étrange que cela puisse paraître, dans toute l'Hellade, la monarchie spartiate était considérée comme la plus ancienne du monde, descendant d'une lignée très éloignée remontant aux dieux eux-mêmes et à l'ancienne patrie hyperboréenne des lointains ancêtres helléniques, "parmi les neiges".

Les princes n'étaient pas éduqués dans l'*agogé* standard comme le reste des enfants spartiates. Leur éducation mettait l'accent sur les prouesses et la stratégie militaires, mais ajoutait des notions de diplomatie et de pensée politique. En outre, les princes avaient droit à deux fois plus de rations alimentaires que le reste du peuple.

En bref, la monarchie de Sparte avait un caractère mystique et sacré qui imprégnait ses sujets et les incitait à se dépasser. Les rois étaient considérés comme l'incarnation de tout ce qui était divin pour le peuple spartiate.

B) Les Éphores

Sous les rois (bien qu'en pratique plus puissants) se trouvait un cabinet de cinq *éphoroi* (éphores, ou "surveillants"), appelé l'Éphorat. À l'origine, il s'agissait des grands prêtres de chacune des cinq villes, quartiers ou garnisons militaires qui composaient Sparte, mais leur pouvoir s'est progressivement accru, car une fois Lycurgue disparu, ils en sont venus à remplacer d'une certaine manière son autorité primordiale.

L'Éphorat était l'institution la plus puissante de Sparte. Ils dirigeaient l'eugénisme, la reproduction, l'éducation, l'armée, la politique étrangère, etc., et avaient également le pouvoir d'opposer leur veto à toute décision émanant du Sénat ou de l'Assemblée. Ils faisaient office de juges suprêmes et présidaient les réunions et assemblées diplomatiques. Deux éphores accompagnaient toujours le roi en campagne, et avaient le pouvoir de convoquer les rois en leur présence pour exiger des explications sur leur conduite s'ils se comportaient mal. Ils avaient même le pouvoir de les arrêter ou de les déposer si nécessaire, mais il leur fallait pour cela l'autorisation divine, par le biais d'un oracle. Les éphores, qui étaient des vétérans âgés sélectionnés pour leur prestige et leur sagesse, ne se levaient même pas en présence des rois. On peut dire qu'ils étaient les "surveillants" des rois, veillant à ce qu'aucun roi ne se repose sur ses lauriers ou ne tombe dans la tyrannie.

C) Le Sénat

Au-dessous de l'Éphorat se trouvait le Sénat ou *Gérousie*, un conseil de 30 "gérontes" à vie, qui comprenait les deux rois et 28 autres citoyens de plus de 60 ans, sélectionnés parmi des volontaires issus d'anciennes et prestigieuses familles spartiates. La tradition du Sénat spartiate vient des 30 chefs militaires qui ont prêté serment d'allégeance à Lycurgue lors de son coup d'État.

D) L'assemblée

Appelé *Apella* ou *ekklésia*, il s'agissait d'un corps plus populaire, composé de tous les hommes spartiates de plus de 30 ans, qui élisaient les membres du Sénat et de l'Éphorat. Ils pouvaient parfois approuver ou opposer leur veto aux décisions du Sénat, mais ils n'avaient pas le droit de remettre en question les décisions des éphorats.

E) Sur les élections

J'ai mentionné l'existence d'élections pour choisir les dirigeants. Ces élections n'avaient rien à voir avec les élections actuelles, dans lesquelles le caprice de la majorité des moutons est imposé par un vote anonyme et donc lâche et dépourvu de responsabilité et de maturité. À Sparte, le vote se faisait par acclamation : le candidat qui recevait les ovations les plus fortes et les applaudissements les plus tumultueux était celui qui triomphait. Cette méthode, contrairement à ce que l'on pourrait croire, est beaucoup plus intelligente que celle des démocrates d'aujourd'hui, puisqu'un candidat qui a toujours eu la loyauté des citoyens - ou du moins de sa masse la plus résolue, ce qui importe - est arrivé au pouvoir⁵¹. N'oublions pas que cette population n'avait rien d'une foule, puisqu'elle n'était composée que d'hommes spartiates de plus de 30 ans, dont la loyauté, la droiture et la robustesse avaient été plus que prouvées par 23 ans d'énormes sacrifices et de privations. En cas de doute, une méthode simple était utilisée : les partisans d'un camp se tenaient d'un côté et ceux de l'autre de l'autre côté. Le vote était simple et les responsables pouvaient être appelés à rendre des comptes en cas de mauvaise décision.

F) Nomocratie : les lois, aux ordres des lois

Toutes ces institutions et méthodes formaient un régime qui était certainement unique. Platon, parlant du pouvoir spartiate, a dit :

" Je ne sais pas quel nom lui donner. L'Éphorat est **tyrannique**, mais Sparte semble parfois se rapprocher le plus d'une **démocratie** pure. Il serait absurde de nier qu'il s'agit d'une **aristocratie**, et qu'elle comprend une **monarchie**, la plus ancienne du monde⁵². "

Les Spartiates, en revanche, ne se donnaient pas de mal de tête et appelaient leur forme de gouvernement *eunomia* - c'est-à-dire bon ordre. Ils avaient également appelé leur système "cosmos", car il était tout ce qu'ils connaissaient, il était le monde dans lequel ils se déplaçaient, et il était unique par rapport à tous les autres systèmes.

Le roi Archidamos II de Sparte, fils du roi Zeuxidame, à qui l'on demandait qui dirigeait Sparte, résuma la situation en répondant : "Les lois, et les magistrats selon les lois". Mais ces lois n'étaient pas écrites sur du papier, mais dans le sang et les cicatrices des fils de Sparte. Elles habitaient les hommes, après un long processus de formation et d'intériorisation qui en faisait de véritables dépositaires. Ce n'étaient pas des dogmes rigides qui ne connaissaient pas d'exceptions, mais ils étaient parfaitement flexibles et adaptables aux différents cas⁵³. Les rois se soumettaient volontairement à ces lois, car elles étaient considérées comme un don que les dieux eux-mêmes avaient fait à Sparte par l'intermédiaire de Lycurgue.

En conclusion, les lois de Lycurgue régnaient à Sparte, dans une sorte de nomocratie (comme dans l'Inde brahmanique antique, ou comme dans le judaïsme jusqu'à nos jours), de sorte qu'il était assuré que Lycurgue continuerait à commander à Sparte, même des siècles après sa mort.

51 Schiller a judicieusement déclaré que "les votes doivent être pesés, pas comptés".

52 *Lois*, IV, 712.

53 Le Troisième Reich, par exemple, n'a jamais eu de constitution.

12- SUR LA MENTALITÉ PAÏENNE, LE SENTIMENT RELIGIEUX SPARTIATE ET LA SUPRÉMATIE SUR ATHÈNES

Dans ces États [il fait référence aux États doriens comme Sparte et la Crète], non seulement les hommes, mais aussi les femmes, sont fiers de leur développement intellectuel. Ainsi, tu peux savoir que je dis la vérité et que les Spartiates sont les plus instruits en philosophie et en art oratoire. Si tu parles à un Spartiate ordinaire, il a l'air stupide, mais finalement, comme un archer expert, il te lance une brève remarque qui te prouve que tu n'es qu'un enfant.

(Platon, *Protagoras*)

La religion à Sparte jouait un rôle très important, bien supérieur à celui de tout autre État grec. La suprématie spartiate n'était pas seulement physique mais aussi spirituelle. Cette contradiction apparente s'explique par le fait que la religion hellénique, qui s'inspirait directement de la religion indo-européenne originelle, était donc une "religion des forts", et non une religion d'apitoiement et de culte des malades, des faibles, des opprimés et des malheureux. À Sparte, en outre, cette religiosité avait été mise au service d'une armure spécifiquement conçue pour résister aux rigueurs de l'âge de fer.

Le polythéisme hellénique était quelque chose de profondément naturel et vitaliste, inextricablement tissé dans la mémoire du sang, car "la divinité consiste précisément à ce qu'il y ait des dieux et non un seul dieu"⁵⁴. Nos ancêtres faisaient de leurs dieux des monuments spirituels contenant toutes les qualités qui leur étaient propres et qui les faisaient prospérer et triompher. Ils déposaient en eux leurs sentiments les plus élevés, façonnant ainsi, perfectionnant ensemble, un être qui existait auparavant à l'état latent et flou. La création de dieux est extrêmement importante lorsqu'il s'agit de valoriser un peuple, car les dieux sont la personnification des valeurs et des idéaux les plus chers de ce peuple. On peut dire que les dieux ont créé la race, et que la race a créé ses dieux. À travers les dieux, nous pouvons connaître les peuples qui les vénéraient, tout comme à travers les peuples - à travers nous-mêmes, nos ancêtres, notre histoire et nos frères et sœurs - nous pouvons connaître les dieux.

Les peuples avaient leurs dieux et les dieux avaient leurs peuples. À Sparte, les divinités typiquement helléniques étaient vénérées, bien que deux d'entre elles aient acquis un rôle singulier et soient devenues les divinités les plus vénérées, déjà à l'époque de l'invasion dorienne : Apollon et Artémis. Ils étaient frères jumeaux, confirmant ainsi le culte des "jumeaux sacrés".

Leur père était Zeus, le père céleste, et leur mère était Lété, fille des Titans, qui, pour échapper à la jalousie d'Héra (l'épouse céleste de Zeus), dut se transformer en louve et fuir au pays des Hyperboréens. Notons ici la présence d'une constante symbolique importante, celle du principe céleste (Zeus, aigle, foudre), uni au principe terrestre (Lété, louve, titan).

Apollon était le fils de Zeus et le frère d'Artémis, dieu de la beauté, de la poésie (on l'appelait parfois "l'archipoète blond"), de la musique, de l'arc et des flèches, de la jeunesse, du soleil, du jour, de la pureté, de la virilité, de la lumière et de la fierté, qui pouvait prédire l'avenir et qui revenait chaque année d'Hyperborée dans un char tiré par des cygnes⁵⁵. Apollon présidait le chœur des neuf muses, divinités inspirant les artistes, qui résidaient sur le mont Hélicon. Il a été conçu comme un jeune homme blond aux yeux bleus, portant une lyre, une cithare ou un arc, et possédant une beauté virile, propre, jeune et pure - une beauté "apollinienne". La mythologie explique que, dans son enfance, il tua le serpent Python (dans d'autres versions un dragon), établissant à sa place, avec l'aide des Hyperboréens, le sanctuaire de Delphes. Héraclès a également tué un serpent alors qu'il n'était qu'un nouveau-né. Les légendes de ce type représentent la lutte que les envahisseurs indo-européens ont initialement menée contre les dieux telluriques des peuples pré-indo-européens. Apollon a reçu plusieurs titres, dont *Phoebus* ("Brillant"), *Lyceus* ("Lumineux") et

⁵⁴ Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Troisième partie, Les Apostats.

⁵⁵ Comme *Lohengrin*, le roi du Graal, avec son bateau, et comme d'autres mythes médiévaux de "chevaliers au cygne", comme *Hélios* (manifestement une version de l'*Hélios* romain) en France. Ses similitudes avec *Abellio*, *Baldur*, *Bélbog* et *Luzbel/Lucifer* sont également évidentes, notamment dans son statut de Dieu de la lumière, dans son pouvoir de prédire l'avenir et dans la présence de la particule bal/bel/byel/bol dans son nom.

Lycogénès ("né d'une louve", comme Romulus et Remus en un sens). Comme dieux de la lumière, du soleil, de la virilité et de la pureté équivalents à Apollon chez d'autres peuples, nous avons *Phoebus Apollon* (Romains), *Abellio* ou *Belenos* (Celts), *Baldur* (Germaines), *Bělbog* (Slaves), *Lucifer* (hérétiques médiévaux), *Baal* (Phéniciens), le "Belzébuth" diabolisé par l'Église et *Bélial*, autre démon du christianisme.



Statue d'Apollon.

Apollon était vénéré lors de la fête la plus importante de Sparte, les *Karneia*. Là, le dieu était honoré sous la figure du bélier. Pour accomplir les rituels, les prêtres choisissaient cinq hommes non mariés, qui devaient faire vœu de chasteté pendant quatre ans.



Pièce de monnaie avec l'image d'Apollon Karneios, la divinité la plus populaire à Sparte.

Artémis était la sœur d'Apollon, fille de Zeus, déesse de la nuit, de la lune, de l'arc et de la flèche, des forêts, de la chasse et de la virginité - mais aussi des naissances et de la fertilité masculine. Artémis était généralement représentée armée d'un arc et de flèches d'argent, vêtue d'une tunique courte et légère ou de peaux d'animaux sauvages, les cheveux attachés, et accompagnée d'une meute de chiens de chasse. Son char était tiré par des cerfs, l'animal le plus associé à elle, et elle était d'ailleurs parfois représentée avec des cornes de cerf, rappelant le paganisme le plus primitif. Elle était chaste et vierge à perpétuité, de même que toutes ses prêtresses, appelées *Melissa* ("abeilles", autre symbole d'Artémis). Artémis était dure, sévère, fière, brusque, sauvage, silencieuse et froide, le résultat d'une œuvre patriarcale - elle était, en somme, le seul modèle de divinité féminine capable de commander le respect et la dévotion d'une virilité aussi ascétique et endurcie que celle du Spartiate. Artémis était l'équivalent de la déesse *Artio* (Celts), *Diane*

(Romains) ou *Devana* (Slaves)⁵⁶ mais n'avait rien à voir avec l'Artémis vénérée par les prêtres eunuques du temple d'Éphèse (Asie Mineure, ou Turquie moderne), qui était une déesse de la "fertilité" déformée, souvent représentée avec la peau noire, des seins multiples, des coiffures fantaisistes, des ornements corporels ou d'autres aberrations orientales.

Dans la mythologie hellénique, Artémis a été le mentor de la jeune Atalante, qui est devenue la meilleure coureuse de l'Hellade, et personne, pas même un dieu, n'a été plus près de la gagner que le héros mortel Orion.

Apollon et Artémis étaient, en somme, le couple sacré des jumeaux, le jour et la nuit, le soleil et la lune, l'or et l'argent. Ils étaient respectivement les archétypes de la masculinité et de la féminité spartiates.

D'autre part, les héros de l'*Illiade* étaient vénérés à Sparte - surtout Achille, mais aussi Ménélas et Hélène, qui étaient rois de Sparte dans la mythologie. Héraclès était pratiquement un héros national spartiate (rappelons que, selon la tradition, Héraclès était le patriarche fondateur des lignées royales de Sparte), et sa figure était extrêmement populaire parmi les jeunes hommes.

La ville de Sparte comptait quarante-trois temples dédiés à divers dieux et vingt-deux temples dédiés à des héros (dont ceux de l'*Illiade*) dont les actes ont inspiré les générations florissantes ; plus de quinze statues dédiées à des dieux, quatre autels et de nombreux panthéons funéraires. Il y avait également un temple dédié à Lycurgue, qui était vénéré comme un dieu. Pour une ville de la taille de Sparte, le nombre d'édifices religieux était vraiment remarquable.

Lors des cérémonies religieuses, les hommes et les femmes - en particulier les jeunes hommes en âge de se marier - y assistaient en toute nudité, comme lors des processions, tournois, concours de beauté et danses. Cela implique déjà que les Spartiates n'avaient pas honte de leur corps, mais qu'ils l'exhibaient fièrement dès qu'ils le pouvaient, car il était robuste, bien formé et harmonieux. Ces événements étaient des "fêtes de la beauté", des cérémonies dionysiaques au cours desquelles le corps, rendu beau par l'effort et le sacrifice, était vénéré. Selon Platon, "un beau corps promet une belle âme", et "la beauté est la splendeur de la vérité".

La coutume athlétique consistant à se raser les poils du corps et à s'enduire d'huile avant une compétition est d'origine spartiate, bien que les Celtes aient également eu l'habitude de se raser le corps avant les batailles. Leur objectif était de mettre en valeur le corps, de donner du relief, du volume, des détails, de l'éclat et de la "vie" à la musculature, et donc d'afficher fièrement le résultat d'années et d'années d'entraînement physique très dur et d'efforts épuisants, probablement dans le but de trouver le meilleur partenaire et/ou d'acquérir du prestige. De nos jours, il est bien connu que les bodybuilders s'épilent et s'huilent avant une compétition, pour la même raison. La culpabilité et le sentiment de péché que le christianisme a tenté d'imposer dans le domaine de l'orgueil corporel visaient à rendre l'homme honteux de ce dont il devrait précisément être le plus fier. La morale judéo-chrétienne, en faisant de l'hygiène, des soins, de l'entraînement et de la "préparation" du corps des questions "pécheresses", sensuelles et "païennes", a progressivement réussi à faire oublier à la population européenne - transformée en un troupeau amorphe dont l'attitude à l'égard de toute allusion à la perfection divine est le ressentiment - que son corps était également une création et un don de Dieu.

Ces fêtes servaient à familiariser les jeunes hommes et les jeunes femmes entre eux, car Sparte était une cité peu peuplée où, grâce aux cérémonies publiques, chacun se connaissait de vue et se sentait appartenir au peuple. C'est lors de ces événements que le futur époux était observé et choisi. De plus, la compétitivité servait à établir des hiérarchies en termes de beauté, de courage, de force, d'agilité, de résistance, d'endurance, de courage, d'habileté, de rapidité, etc., et à ce que les meilleurs mâles soient rejoints par les meilleures femelles, comme cela peut être le cas lorsqu'un roi

⁵⁶ *Devana* était conçue par les anciens Slaves comme une déesse virginale, associée à la chasse et à la lune. Pour les Polonais, c'était une jeune vierge qui chassait dans les forêts. Les Slaves du Sud l'imaginaient courant à travers les forêts des Carpates, et d'autres peuples slaves l'imaginaient accompagnée d'ours ou d'une meute de chiens. Toutes ces figures correspondent très clairement à l'Artémis grecque ou à la Diane romaine.

et une reine sont couronnés dans un concours, ou un champion et une championne dans une compétition (pensez aux traditions des lycées américains). Platon disait qu'"il est nécessaire que les meilleurs hommes soient unis aux meilleures femmes la plupart du temps ; et à l'inverse, les pires avec les pires ; et il faut élever les enfants des premiers, pas les enfants des seconds" (*République*, V). Grâce à cela, et aux facilités et même aux obligations du mariage, les jeunes Spartiates des deux sexes se mariaient entre vingt et vingt-cinq ans.

Imaginez tout ce culte païen du sacrifice, de la lutte, de l'union et cette glorification de l'existence collective d'un grand peuple. C'était la fierté et la joie socialistes, c'était le nationalisme, le culte de l'effort et de la lutte, par lequel les Spartiates se nourrissaient, car les exploits des guerriers donnaient aux plus jeunes l'envie de les égaler et de les dépasser, et ils attendaient avec impatience l'occasion de démontrer leurs qualités florissantes. En outre, la connaissance des actes des Spartiates aidait la société à se connaître, à être fière d'elle-même, à prendre conscience de sa grandeur et de sa supériorité. Tout était sagement conçu pour que l'ardeur de la fierté spartiate soit durable.

Comment était le rituel dans un pays aussi "socialiste" ? Il était simple et austère, et les Spartiates le prenaient avec une solennité fanatique afin que tous les rituels soient parfaits et leur résultat sans faille. Les rites devaient être exécutés, quel qu'en soit le coût. On sait qu'avant les batailles, les Spartiates célébraient un sacrifice - généralement celui d'une chèvre, signe de fertilité masculine - et qu'en aucun cas ils ne commençaient à combattre sans que le rituel ne soit achevé. L'histoire raconte que cela a été poussé à l'extrême lors d'une occasion où l'ennemi a fait son apparition pendant le sacrifice, et les Spartiates n'ont pas bougé de leurs postes de cérémonie jusqu'à la fin du rituel, même lorsque les premières flèches ennemies ont commencé à tomber sur eux, tuant certains et blessant d'autres. Quand le rituel s'est terminé, ils ont combattu et gagné la bataille. C'est ce genre de sentiment, gravitant autour de rituels dans lesquels les événements symboliques étaient rejoués, qui maintenait le contact avec l'au-delà, là où réside la force des morts aux combats et des anciens pères.

On peut dire qu'à Sparte, il y avait un culte religieux populaire, mais quand le peuple lui-même est une élite choisie, le culte devient un culte aristocratique, dépouillé de toute trace hystérique. N'oublions pas qu'à Sparte, il n'y avait pas un peuple avec des castes, mais les castes elles-mêmes étaient des peuples séparés.

Tous ces éléments ont contribué à former un sentiment spirituel très élevé : le Spartiate se sentait le sommet de la création, le favori des dieux, une créature privilégiée, magnifique, splendide, arrogante et semi-divine, un membre d'une lignée sainte, d'une souche sacrée, un heureux "maillon de la chaîne raciale éternelle" (SS), le protagoniste d'un exploit inégalé, d'une expérience mystique extrêmement profonde, dont il était convaincu qu'elle le conduirait directement à l'immortalité sur l'Olympe, à l'instar des héros semi-divins qu'il vénérât. Il était fier d'être un Spartiate, car le fait même de devoir subir les épreuves les plus sévères pour devenir un Spartiate le faisait se sentir privilégié.

Nietzsche disait que "pour qu'un arbre puisse atteindre le ciel avec ses branches, il doit plonger ses racines en enfer". Odin a dit : "Je suis descendu dans les huttes et je suis monté dans les palais". Cela implique que ce n'est qu'après avoir surmonté les épreuves les plus atroces que le guerrier a le droit d'accéder aux états supérieurs, sous peine de subir la dégradation à laquelle s'expose l'orgueil ivrogne de celui qui n'a pas été endurci dans la souffrance auparavant et qui n'est pas capable de prendre le plaisir, le pouvoir et le luxe avec un respect, une attention, une délicatesse, une vénération, une humilité et une appréciation presque craintives. Les Spartiates avaient touché le fond en s'enfonçant dans toute la tragédie de leur atroce entraînement, et avaient également traversé toutes les sensations viriles de plénitude, de santé, de vigueur, de force, de puissance, de domination, de gloire, de victoire, de joie, de camaraderie, de récompense et de triomphe. Le fait d'avoir embrassé toute la gamme des émotions, de la douleur au plaisir, faisait d'eux les détenteurs d'une sagesse vitale que seuls les héros et les hommes morts au combat possèdent, et personne ne savait sûrement mieux que les Spartiates apprécier la signification et l'importance des plaisirs.

Il existait à Sparte, comme ailleurs, un cercle initiatique de prêtres et de prêtresses. On sait peu de choses sur eux, si ce n'est qu'il s'agissait d'hommes et de femmes triés sur le volet, initiés en des lieux précis à des cérémonies secrètes appelées "mystères", qui faisaient d'eux les dépositaires d'une sagesse ancienne d'orientation plus mystique et ésotérique. En Grèce, les mystères représentaient ce qui ne pouvait être expliqué rationnellement par des mots, mais qui devait être vu et expérimenté. Les mystères (de Delphes, d'Éleusis, de Délos, de Samothrace, d'Orphée, etc.) sont devenus de prestigieuses écoles initiatiques, fréquentées par des personnages importants de toute l'Hellade dans le but d'éveiller leur esprit. Leurs mystères, contrairement à beaucoup d'autres, restent des mystères encore aujourd'hui. En fait, s'ils étaient appelés "mystères", c'était pour une raison. Une grande partie de ce que nous savons d'eux appartient à une époque décadente où le secret avait été trahi, de sorte que le rituel lui-même était déjà monstrueusement défiguré et que les véritables mystères avaient disparu.

Le mont Taygète - symbole de la fierté et de l'élitisme de Sparte - était également appelé mont Dionysos, car c'est là que les Spartiates vénéraient ce dieu lors de cérémonies mystiques élaborées, les Mystères de Dionysos. Dionysos est une sorte de Shiva hellénique (dans l'hindouisme, Shiva est censé méditer au sommet du mont Meru), un archétype divin-destructeur et dansant. Une grande confusion s'est installée autour de Dionysos, nous allons donc essayer de nettoyer l'image de ce dieu. La mythologie explique que Dionysos était le fils de Zeus (principe céleste-viril) et d'une déesse terrestre (principe terrestre-féminin) qui, selon les versions, est Déméter, Perséphone ou Sémélé. Dionysos avait été mis en pièces (comme l'Osiris égyptien ou le Purusha indo-iranien) et dévoré par les Titans (entités chthoniennes), mais, puisque les Titans ont fini par engendrer des hommes, tous les hommes ont une étincelle de Dionysos en eux. Zeus a pu sauver le cœur de Dionysos et, en le plantant dans le ventre de sa mère (dans d'autres versions, dans la cuisse de Zeus), Dionysos a pu renaître et s'élever au statut de "deux fois né".

Dionysos était le dieu des instincts forts, le dieu de la plénitude vitale, de l'abondance spirituelle, de la joie de vivre, du plaisir transparent, de la gratitude, de la frénésie joyeuse et furieuse, de la conquête de l'orgueil et du bonheur qui, voulant l'éternité terrestre, a besoin d'enfants. Il était, par excellence, le dieu des sains et des forts, le dieu de cette joie populaire païenne qui déborde et crée dans son bonheur abondant - ou détruit dans sa rage débridée - le dieu des instincts qui font que l'on se sent vivant et qui élèvent la race au-dessus de ses limites matérielles ou de la mesquinerie quotidienne.



Dionysos, par Arno Breker.

Avec le temps, cependant, et à mesure que le monde hellénistique perdait sa pureté, le culte de Dionysos fut facilement perverti (étant un dieu des pulsions corporelles, matérielles et "obscur"), et il devint un dieu gras des orgies, un dieu des amusements bruyants, de l'alcool, de la promiscuité et de l'hystérie folle. Les Romains ont adopté ce dieu difforme sous le nom de Bacchus, et ses adeptes (principalement des femmes de bonne famille, lâches, décadentes, peu sûres d'elles, perverses, morbides et ennuyeuses) ont dégénéré dans des cultes orgiaques hideux ou "bacchanales", qui incluaient des sacrifices sanglants, du sexe à cru et l'empoisonnement par l'alcool. Le scandale des bacchanales était tel que le Sénat de Rome les a interdites en 186 avant J.C. et a exterminé leurs adeptes dans un grand massacre, les considérant comme possédés par le fantôme de l'ancienne Étrurie.

Je vais maintenant aborder un sujet qui préoccupe sans doute beaucoup de monde, à savoir la question de la comparaison entre Sparte et Athènes. Quelle était la "meilleure" ville ? On nous a souvent dit qu'Athènes représentait le sommet spirituel-artistique grec et Sparte l'évolution physique-guerrière. Ce n'est pas si facile. Nous devons partir du principe que c'est une grande erreur de juger le développement d'une société par son progrès matériel ou mercantile. Cela nous amènerait à conclure que Charlemagne (analphabète) était inférieur à n'importe quel fils de voisin d'aujourd'hui, ou que Dubaï (la capitale des Émirats arabes) abrite la civilisation la plus exaltée de la planète. La spiritualité, la santé et le patrimoine génétique dont une civilisation est dépositaire devraient être beaucoup plus valorisés. Comme nous l'avons mentionné, on a dit non sans raison que l'État spartiate tout entier était un Ordre, une union de moines-guerriers, car les Spartiates cultivaient avec zèle une discipline et une sagesse antique que la plupart des États helléniques avaient déjà perdues. Beaucoup auront remarqué que les pratiques très dures de la discipline spartiate ont le caractère marqué du yoga du guerrier, le yoga étant entendu comme toute pratique ascétique qui contribue à la perfection physique, mentale et spirituelle. À Sparte, tout fonctionnait avec le mysticisme et la dévotion du peuple le plus religieux de Grèce, et c'est une énorme erreur de croire que l'entraînement spartiate ne polissait que le corps.

Nous en arrivons donc à l'importante question de l'art, qui est aussi un argument courant pour vilipender Sparte. Les Spartiates avaient coutume de dire qu'ils sculptaient leurs monuments dans la chair, laissant ainsi entendre que leur art était vivant, que leur art était - littéralement - leur propre peuple et les individus qui le composaient. Mais Sparte avait aussi un art conventionnel tel qu'on le conçoit aujourd'hui. Sparte était célèbre dans toute la Grèce pour sa musique et sa danse (dont rien ne nous est parvenu), ainsi que pour sa poésie très prisée, qui nous est parvenue par fragments. Ses architectes et sculpteurs ont été employés dans des lieux aussi prestigieux que Delphes et Olympie, et ont imposé à leurs œuvres leur empreinte de sobriété droite et de clarté cristalline. L'exemple le plus illustratif en est le style dorique sobre, héritage direct de Sparte, qui est devenu un modèle non seulement pour d'innombrables temples dans toute la Grèce - comme le Parthénon à Athènes même - mais aussi pour le goût classique de l'Europe ultérieure, qui s'est efforcée de suivre l'héritage de la Grèce et de Rome.



Un exemple du style architectural dorique, considéré comme le paradigme du "classique" en Occident.

Les Grecs, et en particulier les Spartiates, ont étudié la "morphopsychologie", c'est-à-dire l'interprétation du caractère, de la personnalité et, en fin de compte, de l'âme d'un individu à partir des traits physiques - en particulier le visage - à tel point que la laideur dans certains États grecs était pratiquement une malédiction.

On croyait également que la beauté et la bonne disposition des traits devaient être l'expression de nobles qualités dont le beau corps était nécessairement porteur, même à l'état latent. Les créateurs des statues grecques les ont réalisées en tenant compte de cette connaissance du visage humain et des proportions parfaites, et elles représentaient donc non seulement un beau corps, mais aussi un beau corps portant une belle âme. L'acharnement avec lequel les chrétiens postérieurs ont détruit la plupart des statues helléniques indique qu'ils craignaient beaucoup ce qu'elles représentaient, car en elles les Hellènes fixaient et établissaient une fois pour toutes, comme but, comme moule et comme idéal, un type humain qu'ils ne seraient jamais capables de produire.

De nombreux autres États, en revanche, ont souffert de ce goût pour l'exotisme et le cosmopolitisme dans lequel tombent tous les empires qui négligent leur attention, leur authenticité et leur identité. Athènes⁵⁷, avec la ploutocratie pseudo-phénicienne du Pirée, avec sa mafia de marchands, de charlatans, d'esclaves bruyants, de saltimbanques, d'intellos, de sages, d'illusionnistes et de faux devins égyptiens, avec ses vêtements somptueux, ses mets succulents, ses épices, ses encens, ses couleurs, ses arômes, ses parfums, ses richesses indécentes, ses cultes mystiques difformes, les cérémonies orgiaques, la prostitution, l'alcoolisme, la saleté, les maladies, la démagogie délirante et enfin la décadence galopante incluant le cosmopolitisme, l'hédonisme, l'homosexualité, le multiculturalisme et le métissage, était plus éloignée de l'idéal européen que Sparte, qui n'a jamais accueilli toute cette saleté jusqu'à ce qu'elle ne soit plus Sparte. Entre-temps, elle est toujours restée essentiellement rustique, brute, authentique et pure.

D'innombrables écoles philosophiques ont vu le jour à Athènes (dont certaines d'esprit clairement décadent, comme les Sophistes ou les Cyniques), ce qui témoigne du chaos et des contradictions au sein des Athéniens eux-mêmes et de l'organisme national athénien. La démagogie, l'esprit et la sagacité de l'esclave, du commerçant, du marchand, du marchand phénicien, du nomade du désert, ont commencé à être appréciés. Et c'est ce que vante l'histoire philosophique enseignée aujourd'hui (Julius Evola a déjà souligné le plaisir avec lequel la civilisation moderne voit dans Athènes l'origine de la démocratie). À Sparte, il n'y avait pas de divagation ni de spéculation (la divagation représente l'insécurité et l'ignorance) car tous ses habitants *connaissaient* les lois de la terre, du ciel et de l'espèce, et vivaient discrètement selon celles-ci, sans agitation, sans spéculation et sans discussions absurdes.

Les Athéniens méprisaient les Spartiates car ils les trouvaient brutaux et simples. Les Spartiates méprisaient les Athéniens parce qu'ils les trouvaient doux et maniérés, même si les Athéniens, en tant que Grecs, étaient aussi de grands athlètes, mais jamais au niveau des Spartiates. On raconte qu'un Spartiate regardait un tableau représentant des soldats athéniens victorieux. À la question : "Ces Athéniens sont-ils courageux ?", il répondit : "Oui, en peinture".

Il existait une rivalité latente entre le peuple ionien des Athéniens, influencé par l'Asie Mineure, et le peuple dorien des Spartiates, directement influencé par leur propre héritage nordique, car ils ne se laissaient jamais gouverner par autre chose que leur tradition ancestrale et leur propre conscience populaire. À l'exception d'Athènes, qui se considérait comme la meilleure, tous les autres États helléniques réservaient leur admiration à Sparte, qu'ils considéraient comme un sanctuaire de sagesse et de justice, dépositaire de la véritable tradition hellénique primordiale. Sparte, au-dessus d'Athènes, a toujours été la cité la plus célèbre et la plus respectée des Grecs. Ils y ont toujours eu recours pour arbitrer les différends entre États, et la plupart du temps, ils n'ont même pas eu à recourir à la force : Sparte envoyait un ambassadeur, à la volonté duquel tout le monde se soumettait de bonne grâce, comme s'il s'agissait d'un envoyé divin.

57 Gobineau appelait Athènes "la plus phénicienne des cités grecques". (*Essai sur l'inégalité des races humaines*, livre quatre, chapitre IV).

Je soutiens que l'homme et la femme spartiates sont parmi les êtres les plus parfaits de l'histoire. Je soutiens que chacun d'eux était un être miraculeux, splendide, beau et merveilleux, un glorieux monument vivant de la sagesse de Dieu. Et ces monuments titanesques ont laissé une profonde empreinte spirituelle dans l'inconscient collectif de l'Europe.

13- LA POLITIQUE DES SPARTIATES ENVERS LEURS INFÉRIEURS : LES *KRYPTEIA*

L'abnégation nous permet de sacrifier les autres sans rougir.

(George Bernard Shaw, *Homme et surhomme*, Maximes pour les révolutions)

Les Spartiates se séparaient des non-Spartiates afin de préserver leur précieuse essence. Non seulement le racisme et la distance, mais aussi l'absence de pitié pour leurs esclaves, étaient pour les Spartiates une nécessité vitale qui permettait à la fois d'assouvir leur paranoïa à court terme et de la renouveler à long terme. Portons donc notre attention sur le résultat du racisme aigu des Spartiates.

La situation de stratification des castes à Sparte était unique, car la vie de l'aristocratie était beaucoup plus dure que celle de la plèbe. Ce n'était pas comme dans d'autres civilisations, où les classes inférieures voulaient s'approprier le mode de vie de la caste dominante. Les hilotes n'avaient aucune envie de se soumettre à la discipline impitoyable d'une vie spartiate, en comparaison de laquelle le labourage du sol était facile, doux et supportable.

C'est l'Éphorat qui, chaque année et avec la plus grande solennité, déclarait la guerre aux hilotes - c'est-à-dire qu'ils étaient autorisés à les tuer librement sans que cela soit considéré comme un meurtre. Une fois par an, ils étaient battus en public sans raison ; chaque hilote devait être fouetté un certain nombre de fois par an, juste pour leur rappeler qu'ils étaient toujours des esclaves. Et lorsque le gouvernement considérait qu'ils s'étaient trop reproduits ou les soupçonnait de préparer des révoltes, la *Krypteia* ou *cryptie* était exécutée.

Krypteia est un mot qui signifie "caché", "dissimulé" ou encore "secret", "clandestin" (les mots avec la particule "crypto-" en anglais en dérivent), tirant son nom d'une épreuve profondément symbolique à laquelle étaient soumis de nombreux garçons spartiates en âge d'aller à l'école : seul, pieds nus, sans vêtements chauds et armé seulement d'un poignard, le garçon spartiate choisi était jeté dans des terres habitées par des hilotes. Il restait longtemps caché pendant la journée, tirant sa nourriture de la nature et vivant à l'air libre. Pendant les heures sombres, il traquait furtivement les hilotes et entraînait furtivement dans leurs chemins et leurs propriétés, attaquant silencieusement tous les hilotes qu'il pouvait trouver, tuant autant d'entre eux que possible, volant leur nourriture et extirpant probablement quelque trophée sanglant pour prouver le succès de sa chasse. C'est ainsi que sont tombés des milliers de hilotes tout au long de l'histoire de Sparte, et probablement aussi de nombreux garçons spartiates.

Cette épreuve était considérée à la fois comme un exercice militaire, un baptême du sang et un rituel d'initiation guerrière. Certains ont même élevé l'importance de la *Krypteia* au rang d'institution, une sorte de service secret composé des petits spartiates les plus fanatiques et les plus prometteurs, spécialement conçu pour contenir la croissance des hilotes et les maintenir psychologiquement assujettis.

Le jeune Spartiate, après des années de vie en pleine nature, s'y était habitué. Les longues journées de solitude aiguisait ses sens, l'habituaient à renifler l'air, et il se sentait comme un véritable prédateur. La nuit, il descendait de la montagne pour s'abattre sur ses victimes avec toute la férocité que lui donnaient son racisme fanatique, son entraînement et sa disposition naturelle au sacrifice et à la mort, puis il se cachait. Et, ayant accompli sa mission, il rentrait chez lui victorieux. C'est le point culminant de l'entraînement à la guérilla, qui confirme que les Spartiates n'étaient pas des animaux de troupeau, mais plutôt des loups : de grands combattants en meute (pas en troupeau, car la meute est hiérarchisée), mais aussi capables de faire cavalier seul quand il le faut ; d'excellents soldats collectifs dans la guerre ouverte, mais aussi de redoutables combattants individuels dans la guerre insaisissable, sale et sombre si typique de l'âge de fer.

Cette formation à la guérilla devait provenir de l'étape des premières guerres de Messénie, au cours desquelles les formations militaires étaient détruites et il fallait recourir aux coups de main, aux embuscades et aux assassinats, en profitant du terrain (forêts, montagnes,

villages), de la situation tactique (ennemi sans protection, désarmé, distrait ou indifférent) et des conditions environnementales (nuit, obscurité, brouillard). Mais ce mode de combat était sans doute aussi conçu comme une forme de préparation à la résistance si Sparte tombait aux mains de ses ennemis et subissait une occupation militaire. Dans l'éventualité d'une telle catastrophe, chaque mâle spartiate était préparé à partir dans la forêt ou la montagne avec ses vêtements, à survivre par ses propres moyens et à mener des attaques sélectives, des chasses et des embuscades contre l'ennemi. Il s'agissait donc d'une forme de résistance sans chef. Une autre éventualité prise en compte était une nouvelle rébellion messénienne, dans laquelle les rebelles se retireraient dans les champs, et Sparte devrait s'engager dans une sale guérilla contre eux afin de les traquer et de les exterminer petit à petit. Comme nous le verrons plus loin, cela s'est effectivement produit.

Un autre exemple de l'absence de scrupules des Spartiates à l'égard de leurs inférieurs est donné par l'événement suivant, survenu en 424 avant J.C. : le gouvernement spartiate avait des raisons de croire que les hilotes allaient se révolter. Après une bataille dans laquelle Sparte a employé des conscrits hilotes, 2 000 d'entre eux, qui s'étaient distingués par leur vaillance au combat, ont été libérés. Après qu'un banquet ait été organisé pour les célébrer et que des lauriers aient été placés sur leurs têtes, l'Éphorat a ordonné qu'ils soient tous tués. Les 2 000 hommes ont disparu dans la forêt sans laisser de trace et on n'a plus jamais entendu parler d'eux. Et comme les plus courageux des hilotes avaient été anéantis dans cette vaste *krypteia*, la population hilote, privée de chefs, ne s'est pas révoltée : imaginez comment se sont retrouvés les compatriotes désolés des hilotes morts, pensez à l'effet psychologique dévastateur que cela a eu. Je pense que cette anecdote démontre clairement que les Spartiates ont abandonné toute forme de chevalerie, de code d'honneur ou de conduite morale lorsqu'ils croyaient défendre l'existence de leur peuple.

Une autre loi spartiate à connotation raciste et anti-décadente était l'interdiction de se teindre les cheveux. Ailleurs en Grèce, les teintures, les perruques blondes, les méthodes d'éclaircissement des cheveux et les coiffures élaborées et extravagantes étaient courantes, comme c'était le cas à Babylone, en Étrurie et dans la Rome décadente. À une époque d'involution où la souche hellénique originelle était diluée par le métissage, les teintures et les concoctions éclaircissantes étaient très prisées et abondantes, surtout chez les femmes. Dans la Rome décadente, un phénomène identique se produisait : les femmes romaines portaient des perruques faites de cheveux d'or coupés sur des prisonniers germaniques.

L'afflux d'étrangers était limité avec zèle, de sorte que l'on ne pouvait se rendre à Sparte que pour une raison avérée. De même, les Spartiates eux-mêmes n'étaient guère autorisés à voyager à l'étranger, et même le commerce des esclaves était interdit à Sparte. Cette décision était motivée par le souci de l'élite spartiate de ne pas voir son noyau pur corrompu par la mollesse des coutumes étrangères. Il ne fait guère de doute à ce stade que les Spartiates étaient de grands xénophobes.

14- LA GUERRE

Tout le bonheur sur terre réside, mes amis, dans la lutte. Oui, pour devenir amis, il faut la fumée de la poudre à canon. Les amis sont trois fois unis : frères face à la misère, égaux face à l'ennemi, libres face à la mort.

(Nietzsche, *Le Gai Savoir*)

Plus de sueur en temps de paix, moins de sang en temps de guerre.

(devise militaire anglo-saxonne)

Pour les Spartiates, la guerre était une véritable fête, car pendant les guerres, les commandants relâchaient les aspects les plus grossiers de leur forte discipline. Ils permettaient aux soldats d'embellir leurs armes, leurs armures, leurs vêtements et leurs cheveux. Ils adoucissaient la dureté des exercices et permettaient à leurs hommes un régime disciplinaire moins sévère en général, ainsi que des repas plus abondants et plus complets. Par conséquent, pour eux, "la guerre était une rupture à la préparation à la guerre", comme l'a écrit Plutarque, et cela leur faisait préférer inconsciemment la guerre à la paix.

Chaque Spartiate était un hoplite (de *hoplon*, bouclier), une formidable machine de guerre, une arme de destruction massive, un fantassin d'élite, bien entraîné, armé et équipé de ce qui se faisait de mieux à son époque - pesant environ 30 à 36 kilos.

Le soldat spartiate portait :

- Une lance de deux mètres (qui avait également une pointe à son extrémité inférieure, afin d'achever les victimes).
- Un bouclier (*hoplon* ou *aspis*) de 90 centimètres de diamètre, pesant 9 kilos et revêtu de bronze. Au centre du bouclier était peinte une abeille grandeur nature (rappelons que l'abeille était un attribut de la déesse Artémis). On disait toujours aux Spartiates que la distance optimale pour attaquer était la distance à laquelle on pouvait distinguer clairement l'abeille.
- Une dague.
- Une armure faite de plaques de métal qui permettait une certaine mobilité.
- Un casque conçu de manière à couvrir toute la tête et à bien envelopper le visage, tout en laissant des espaces pour les yeux, le nez et la bouche. Ce casque a probablement évolué à partir d'un modèle plus primitif, comme ceux portés par les Germains, qui consistait généralement en une casquette protégeant le front et le crâne, une protubérance descendant d'entre les sourcils pour protéger le nez, et deux protubérances sur les côtés couvrant les oreilles ou les joues, dont le but était de protéger la tête des attaques latérales.
- Des grèves pour protéger les tibias et les genoux.
- Une épée appelée *xiphos*, qui pendait sur la cuisse gauche, et qui était particulièrement courte pour être maniée depuis des rangs compacts où l'encombrement d'une longue épée n'était pas le bienvenu. Les Athéniens se moquaient de la faible longueur des épées spartiates, et les Spartiates répondaient : "Celui qui n'a pas peur d'approcher l'ennemi n'a pas besoin de longues épées".

L'hoplite spartiate portait également une cape, qui était rouge pour dissimuler la couleur du sang⁵⁸. Les couleurs visibles étaient donc le rouge de la cape, l'or du bronze, et les couleurs noire

⁵⁸ La coutume de porter des vêtements en textile rouge spécifiquement pour dissimuler le sang se retrouve également chez les légionnaires romains et dans l'armée impériale anglaise (les "redcoats"). Les *tercios* espagnols se distinguaient également par des vêtements rouges, et le rouge est, à ce jour, la couleur distinctive de l'infanterie.

et blanche - à certains endroits en damier - comme un signe dualiste⁵⁹. L'apparition de l'hoplite Spartiate armé jusqu'aux dents devait certainement être imposante.



Cette illustration d'un hoplite Spartiate est assez précise. Les armes montrent que le Spartiate est terriblement musclé, grillé par le soleil et l'air auxquels il a été exposé en permanence toute sa vie. L'illustration a quelques défauts : l'épée, qui doit être portée au fourreau sur le côté gauche de la hanche, est absente ou non visible. Le bronze du casque, du bouclier et des cretons sur les jambes doit être brillant et doré comme de l'or, et non terne et usé, car les Spartiates auraient poli leurs armes et armures pour qu'elles soient impeccables au moment du combat. Les sandales étaient également superflues, car les Spartiates allaient toujours pieds nus.

Les hoplites spartiates se déplaçaient pieds nus au combat, car leurs pieds étaient si endurcis que leur peau était plus résistante que n'importe quelle chaussure. Avec eux, ils pouvaient grimper sur des rochers rugueux et fouler la neige ou les épines sans même s'en apercevoir. Leur bouclier - outil et symbole de camaraderie des plus importants, dont la perte était une ignominie (comme pour les Germains, selon Tacite) - portait la lettre hellénique Lambda (Λ / λ), l'équivalent hellénique de la rune *Laf*, représentant le son "L", comme l'initiale de Laconie, Lacédémone et Lycurgue. Toutefois, s'il s'agissait d'une signification symbolique, la rune *Ur* - qui était parfois représentée exactement de la même manière que Lambda et symbolisait la virilité - est sans doute une "traduction" plus appropriée⁶⁰. Selon Guido von List, la phrase associée à cette rune est la suivante : "Connais-toi toi-même et tu connaîtras tout"⁶¹."

Toutes ces armées étaient adaptées à un type de tactique similaire à la phalange hoplite - c'est-à-dire une tactique dans laquelle l'ordre rapproché était primordial - et il convient de noter que les "tuniques rouges" obéissaient également aux coups de fivre, comme les Spartiates. Certains archétypes émergent de temps à autre.

59 L'ensemble était alchimique : noir, blanc, rouge et or.

60 "Lambda" a une relation souterraine avec le mantra "*lam*" associé au premier chakra (le plexus sacré) dans l'hindouisme, le chakra rouge de l'instinct, du pouvoir et de la lutte. De même, en allemand, la particule *ur* signifie "originel", "primordial" - tout comme le premier chakra est le chakra primordial, le chakra des forces élémentaires et fondamentales que Sparte a cherché à cultiver afin d'avoir une base solide et des racines profondes. La forme même du lambda devrait nous rappeler la signification de ces questions : c'est la montagne (dans ce cas, l'impitoyable mont Taygète, aux pentes duquel les défectueux étaient sacrifiés), le phallus, la masculinité ou le feu - c'est-à-dire tout ce qui s'élève de la terre au ciel, de l'abîme au sommet, de la matière à l'esprit, des ténèbres à la lumière. La providence archétypale a réuni tous ces concepts au point de rencontre de Sparte.

61 Dans l'oracle de Delphes, une institution dorienne mentionnée plus haut, la phrase "*connais-toi toi-même*" était inscrite sur un temple, de sorte que la rune *Ur* s'inscrit à nouveau parfaitement dans le contexte spartiate.

Intéressons-nous maintenant aux guerriers Spartiates. Comment se déroulaient les affrontements ? Les capitaines haranguaient leurs hommes avec une formule traditionnelle : "En avant, fils armés de Sparte, entrez dans la danse d'Arès !" Au combat, ils marchaient en rangs serrés, avec calme, discipline et gravité, s'appuyant sur l'incommensurable hardiesse de toute leur formation, au son des fifres⁶² et en chantant le chant de marche solennel connu sous le nom de *Péan* -hymne à Apollon. Cette formation serrée était appelée phalange - dont les Spartiates étaient les plus grands maîtres, réalisant des tactiques que les autres stratèges grecs considéraient comme extrêmement compliquées. Les boucliers formaient un rempart impénétrable à partir duquel les soldats, en rangs serrés, coude à coude, épaule contre épaule et bouclier contre bouclier, poignardaient et tailladaient avec leurs lances et leurs épées. Les Macédoniens et les Romains (voire, à leur manière, les *tercios* et les armées espagnoles du XVIIIe et même du XIXe siècle) hériteront de cette façon de combattre, qui mettait l'accent sur l'ordre rapproché. John Keegan, dans son *Histoire de la guerre*, l'explique très bien :

« Après avoir traversé dans la précipitation un no man's land d'environ 150 mètres, sous un poids d'armes et d'armures de plus de 32 kilos, les concurrents se chargeaient les uns les autres. Chaque individu avait choisi une cible au moment de l'affrontement, avec l'intention d'introduire la pointe de la lance dans l'interstice entre un bouclier et l'autre, et d'essayer de toucher un morceau de chair non protégé par l'armure : gorge, aisselle ou aine. L'occasion était fugace. Comme le deuxième rang et les rangs successifs étaient serrés les uns contre les autres par l'effet du choc, la phalange, à l'unisson, jetait le poids de sept hommes sur le dos de ceux du premier rang en collision avec l'ennemi, et sous cet impact, certains hommes tombaient inévitablement morts, blessés ou écrasés par ceux qui étaient derrière ; cela pouvait créer une brèche dans le mur du bouclier, et ceux des deuxième et troisième rangs s'efforçaient de l'élargir avec des lances, des coups d'estoc et des coups de couteau depuis leur position relativement protégée. Si la brèche s'élargissait, l'*othismos* ou " poussée du bouclier " était utilisé pour l'ouvrir davantage et créer plus d'espace pour dégainer l'épée, la deuxième arme de l'hoplite, et taillader les jambes de l'adversaire ; et c'est l'*othismos* qui était la méthode la plus efficace, car il pouvait produire la *pararhexis* ou "rupture" lorsque ceux qui étaient le plus durement pressés par la pression de l'ennemi cédaient à l'envie de fuir, et rompaient les rangs derrière ou, plus humiliant, tentaient de se retirer de la brèche mortelle, semant la panique parmi leurs camarades. »

Comme nous pouvons le constater, il s'agissait d'un type de guerre qui exigeait une très bonne préparation, un type de combat méthodique qui contrastait avec le combat "barbare" antérieur - plus ouvert, libre, individualiste et furieux. L'évolution de la guerre signalait l'évolution du peuple : il avait découvert qu'il était plus fort, uni et bien coordonné, comme s'il était une seule entité - un dieu.

Tous les changements de direction ou d'attaque étaient communiqués par la musique du fifre. Aujourd'hui, dans l'ordre militaire fermé, les ordres peuvent être donnés avec un clairon. Chaque mélodie représente un certain ordre. L'ordre fermé des armées modernes n'est rien d'autre qu'un héritage de l'esprit de la phalange spartiate, une institution socialiste jusqu'au bout des ongles. Bien que l'ordre fermé ne soit plus la clé du succès au combat, il est indéniable qu'il renforce la coordination collective, la camaraderie, la fierté, l'*esprit de corps* et la ritualité cérémoniale qui sont si importants aujourd'hui, et qui peuvent encore faire une telle différence pour transformer un corps d'hommes en une unité.

Les batailles étaient sanglantes et cruelles. Évidemment, l'affrontement se faisait en mêlée, et les attaques étaient faites en coupant ou en perçant avec les bords ou les pointes de lames métalliques extrêmement tranchantes. Cela entraînait de terribles blessures et mutilations. En conséquence, de nombreux blessés de guerre et infirmes sont apparus. Que faisaient ces infirmes dans un État comme Sparte ? Ils allaient au combat avec le plus grand fanatisme, pour hâter leur propre destruction et l'avènement de leur gloire. Il était normal que des vétérans manchots (rappelez-vous Cervantès), des aveugles, des boiteux et autres mutilés combattent dans les rangs

62 Type de flûte dont le son est étroitement associé à l'infanterie, surtout au XVIIIe siècle. Son son évoque la confiance, la sécurité, la légèreté et la joie sereine.

spartiates. Un hoplite spartiate aveugle s'est vu demander par un étranger pourquoi il allait se battre dans cet état. L'aveugle répondit que "pour le moins, je vais entailler l'épée de l'ennemi".

Les Spartiates qui partaient au combat recevaient toujours le bouclier de leur mère, qui le leur remettait avec les mots graves "avec ou sur" - à rendre avec le bouclier ou sur le bouclier, avec la victoire ou la mort, car s'ils tombaient au combat, les camarades de l'homme tombé portaient son cadavre et ensuite ses cendres sur le bouclier. Les Spartiates, comme tous les Indo-Européens de la Scandinavie à l'Inde, pratiquaient le rituel funéraire de la crémation. Le bouclier était donc un symbole lunaire, équivalent à la coupe, qui capture l'essence solaire du héros mort au combat et, comme la coupe, était liée à l'archétype de la femme. En fait, la femme qui remet le bouclier à l'homme est un motif archétypal assez courant dans l'art occidental. Le bouclier avait, comme un talisman, le pouvoir de protéger non seulement soi-même mais aussi ses compagnons d'armes, il devait donc avoir une signification presque magique.

Les Spartiates vénéraient la guerre. La doctrine de la loyauté, de la guerre et de la résurrection du héros permettait aux Spartiates d'aller au combat le plus acharné avec un calme, une sérénité et une joie que de nos jours peu comprennent et que beaucoup répudient, car sachant qu'ils en seraient eux-mêmes incapables, il ne leur reste plus qu'à vilipender ceux qui, par leur propre courage et leur volonté intérieure, en sont capables. On peut arguer que les autres Grecs étaient également les héritiers de cette doctrine, mais ce ne sont en réalité que les Spartiates qui l'ont intériorisée et véritablement comprise. Avant les combats, la tranquillité était évidente parmi eux : certains peignaient, nettoyaient ou soignaient soigneusement leurs longs cheveux. D'autres polissaient leurs cuirasses et leurs casques, nettoyaient ou affûtaient leurs armes, faisaient des exercices athlétiques ou se mesuraient les uns aux autres dans des combats de boxe ou de lutte. Avant même la légendaire bataille des Thermopyles, des observateurs perses rapportèrent à l'empereur Xerxès, stupéfait, que les Spartiates luttaient entre eux et se peignaient mutuellement les cheveux.

La camaraderie, forgée dans des situations difficiles, même face à la mort, était un élément très important de la société spartiate, renforçant les liens et la confiance mutuelle. Le culte de la force, de la beauté, de la compétence et de la virilité poussaient les compagnons d'armes à se surpasser et à se protéger mutuellement. Souvent, les hommes adultes prenaient un jeune homme ou un garçon sous leur aile, bien que dans ce cas la relation soit du type maître-élève, mentor et parrainé, comme l'était la relation entre Achille (le jeune et vigoureux héros casse-cou) et Patrocle (son mentor prudent et sage, plus âgé que lui⁶³), relation qui, sans aucune justification, a été qualifiée d'homosexuelle par certains groupes médiatiques⁶⁴.

Et c'est là que le système mercantiliste actuel a mis son gros nez.

Le rythme de vie de l'homme spartiate était d'une intensité à tuer un troupeau de rhinocéros, et même les femmes de Sparte n'auraient pas pu le supporter. Ainsi, le monde de la milice spartiate était lui-même un univers - un univers d'hommes. D'autre part, l'intense relation d'affection, le culte de la virilité et la camaraderie qui existait entre les composantes de la paire, entre maître-élève, dans la phalange de combat et dans la société dans son ensemble - et que les faibles de notre époque ne comprennent pas et ne pourront jamais comprendre - ont servi à nourrir le faux mythe de l'homosexualité à notre époque. Sur ce point, Xénophon a écrit :

« Les coutumes instituées par Lycurgue s'opposaient à tout cela. [À ceux des autres États grecs, nominalement Athènes et Corinthe]. Si quelqu'un, en tant qu'honnête homme, admirait l'âme d'un garçon, et cherchait à en faire un ami idéal sans reproche, et à s'associer avec lui, il approuvait, et croyait à l'excellence de ce genre de **formation**. Mais s'il était clair que le motif d'attraction était la beauté extérieure du garçon, il interdisait la liaison **comme une abomination**, et

63 Il est curieux de voir comment cela a été inversé dans le film moderne "Troie".

64 Quelque chose de similaire au processus de diffamation de la relation Achille-Patrocle s'est produit en ce qui concerne le lesbianisme. Le moyen utilisé par le Système pour détourner les personnes saines de l'idéal grec (qui est l'idéal indo-européen) et le ridiculiser est de prétendre que l'homosexualité était absolument normale en Grèce, et de tirer du sac les relations sodomites et lesbiennes de toute référence à la camaraderie, à la maîtrise, à la dévotion ou à l'amitié.

les prétendants s'abstenaient de fréquenter les garçons, tout comme les parents s'abstiennent d'avoir des relations sexuelles avec leurs enfants, ou les frères et sœurs entre eux. » (*Constitution des Lacédémoniens*, 2.)

Nous avons vu ici que cette relation entre l'homme et l'adolescent à Sparte était de type maître-élève, fondée sur le respect et l'admiration, et constituait une *formation*, une manière d'apprendre, une instruction à part entière. Le caractère sacré de la relation maître-élève ou instructeur-aspirant a longtemps été contesté par le Système, tout comme la camaraderie. Pourtant, ces deux types de relations sont le fondement de l'unité de l'armée. Aujourd'hui, les enfants grandissent dans l'ombre de l'influence féminine des enseignantes, même à l'adolescence. Il est difficile de savoir dans quelle mesure l'absence d'influence masculine limite leur volonté et leurs ambitions, les transformant en êtres dociles, malléables et manipulables, ce qui convient au système.

D'autres ont parlé de l'institution spartiate de l'amour du maître pour le disciple, mais ont toujours précisé que cet amour était "chaste". Le Romain Aelius disait que si deux Spartiates "succombaient à la tentation et se livraient à des rapports charnels, **ils devaient racheter l'affront fait à l'honneur de Sparte en s'exilant ou en mettant fin à leurs jours**". Ce qui signifie en gros que la peine pour l'homosexualité à Sparte était la mort ou l'exil (considéré à l'époque comme pire que la mort elle-même).

Il convient de mentionner que si l'homosexualité était effectivement aussi naturelle pour les Hellènes originels que pour les Grecs des États décadents, la mythologie hellénique serait infestée de références explicites aux relations sodomites, et elle ne l'est pas, puisque l'homosexualité était un fléau étranger à l'esprit hellénique, apparu alors que la Grèce était déjà décadente. Ceci est bien attesté par les scènes répulsives peintes sur certains vases, scènes dont le style nous rappelle inévitablement les Étrusques, et qui indiquent que la race pré-indo-européenne avait une fois de plus prévalu sur les conquérants, non pas par la guerre, mais par le métissage. À l'époque de Platon, par exemple, l'homosexualité commençait à être tolérée à Athènes même. Cependant, les auteurs anciens et même certains auteurs modernes indiquent clairement que Sparte n'est pas tombée dans cette saleté.

Le mensonge selon lequel l'homosexualité était "traditionnelle" en Grèce ou était bien considérée, je le réfute de manière plus détaillée dans mon article *L'homosexualité dans la Grèce antique ? -le mythe s'effondre*.

15- LA BATAILLE DES THERMOPYLES COMME EXEMPLE D'HÉROÏSME SPARTIATE

C'est notre fierté qui nous pousse à faire notre devoir.

(F. W. Nietzsche)

Une lutte désespérée reste à jamais un exemple brillant ; souvenons-nous de Léonidas et de ses trois cents Spartiates !

(Adolf Hitler, Berlin, 1945)

C'est l'une des batailles les plus célèbres de l'histoire et elle a décidé de l'avenir de l'Europe. En outre, les Spartiates y ont démontré au monde entier leur immense qualité. La bataille des Thermopyles s'est déroulée dans le contexte des guerres médiques, dont le catalyseur était l'expansion de la présence grecque en Asie mineure avec l'extension de leurs colonies à l'est. Pendant la première guerre médique, l'empereur Darius de Perse a été vaincu lors de la célèbre bataille de Marathon (490 avant J.-C.), après quoi Sparte et Athènes ont signé un pacte militaire visant à défendre la Grèce contre les Perses dans un avenir proche. À sa mort, en 485 avant J.-C., Darius fut remplacé par Xerxès, dont les ambitions étaient plus grandes, puisqu'il prévoyait de s'emparer de larges pans de l'Europe.

Situons nous.

La Perse était un vaste dominion dirigé par une caste de nobles iraniens, les descendants des Mèdes, qui, avec les Perses avant eux et les Parthes après eux, ont monopolisé, durant leur existence, la domination de l'empire - le plus grand du monde - qui s'étendait de la Turquie à l'Afghanistan. La Perse était un État uni et centralisé, avec de vastes multitudes, des armées massives et spécialisées, et des étendues de terre sans fin. Son existence était en soi un exploit digne de ceux qui l'ont rendu possible. Bien que l'héritage de cet empire soit distinctement indo-européen, il est devenu un abîme de métissage, car il exerçait son emprise sur une grande variété de peuples non indo-européens qui constituaient les couches sociales inférieures.

De plus, dans ce qui est aujourd'hui la Tunisie, les Puniqes de Carthage, alliés à la Perse, étaient sur le point de s'attaquer aux possessions grecques en Italie et en Sicile. L'Europe était confrontée à des hordes étrangères, à une intrusion géopolitique étrangère et à un déluge de sang oriental d'une ampleur jamais vue depuis le Néolithique.

La Grèce, en revanche, en plus d'être infiniment plus petite, n'était même pas un État, mais une série de cités-États ou *polis* qui se faisaient souvent la guerre sans raison. Il n'y avait pas de volonté d'empire (qui viendra avec les Macédoniens). L'héritage ethnique était, dans l'ensemble, beaucoup plus indo-européen en Grèce qu'en Perse, et la forte organisation de la polis hellénique faisait de la Grèce le seul obstacle majeur à la conquête des Balkans par la Perse.

En 481 avant J.C., avant l'invasion de la Grèce, la Perse envoya deux ambassadeurs perses à Sparte pour offrir la possibilité de se rendre. Le roi Léonidas les fit directement jeter dans un puits. Cet acte impulsif, peu "diplomatique" et hautement répréhensible a une explication : Léonidas n'avait pas été éduqué comme un prince spartiate, car il n'avait pas le droit au trône à l'origine. Il y avait un roi, mais il était en mauvaise santé et n'a pas survécu, de sorte que sa succession a été confiée au suivant, qui avait déjà été éduqué comme un prince en prévision des problèmes de santé du précédent. Ce dernier tomba cependant au combat, et Léonidas se retrouva soudain sur le trône de Sparte, après avoir été élevé comme un garçon ordinaire, sans la finesse diplomatique transmise par l'éducation princière. Léonidas était un soldat. Sans détour, simple et direct.

Il est clair, cependant, que l'Éphorat ne considérait pas le meurtre des ambassadeurs comme juste, car il envoya deux volontaires spartiates pour se rendre en Perse, se présenter à

Xerxès et s'offrir en sacrifice pour "expier" l'injustice faite aux ambassadeurs perses. Xerxès a refusé l'offre et les a laissés partir. Il ne voulait pas commettre une erreur similaire, ni avoir du sang sur les mains, ni être considéré comme coupable de déshonneur.

Les Athéniens étaient plus raisonnables. Lorsque les ambassadeurs perses sont arrivés avec leurs offres, ils les ont rejetées d'emblée.

La même année, Xerxès envoya des émissaires dans toutes les cités grecques, à l'exception de Sparte et d'Athènes, pour obtenir leur soumission. Beaucoup, terrifiés par sa puissance, se soumettaient, tandis que d'autres déclaraient prudemment leur neutralité, bien que leurs sympathies aillent à la Grèce. Sparte et Athènes, voyant une alliance anti-hellénique se profiler, appelèrent les autres pols à former une alliance contre la Perse. Peu répondirent. La Perse était la nouvelle superpuissance, la nouvelle étoile. Son avancée fulgurante était un fait. Et son triomphe était presque considéré comme acquis.

La Perse commença à embarquer son armée (la plus grande du monde) et la déplaça en Europe afin de conquérir la Grèce. Selon Hérodote, l'armée perse comptait 2 millions d'hommes. Aujourd'hui, certains ont même réduit ce chiffre à 250 000 ou 175 000 hommes (dont 80 000 cavaliers), mais cela restait une armée massive et écrasante, avec une entité numérique brutale, surtout si on la compare à la minuscule force grecque. Quand la marée perse a déferlé, toutes les villes qu'elle a traversées se sont soumises sans combattre.

Les alliés helléniques se réunirent ensuite réunis à Corinthe. Les envoyés de Sparte, d'Athènes, de Corinthe, de Thèbes, de Platée, de Thessalie, de Phocide, d'Égine, etc. discutèrent de la stratégie. La Ligue du Péloponnèse fut formée, confirmant l'alliance hellénique pour résister audacieusement à la Perse. Presque toutes les pols du Péloponnèse (à l'exception d'Argos, l'ennemi traditionnel et tenace de Sparte) se joignirent à l'alliance. La ligue fut placée sous le commandement de Sparte, comme il ne pouvait en être autrement, en raison de la confiance que toute la Grèce avait dans ses hommes. Léonidas fut nommé général en chef des troupes de la ligue.

Les ligues furent un élément récurrent en Grèce, et exprimaient les tendances les plus "fédéralistes", qui cherchaient en quelque sorte à unifier. Certaines ligues n'ont été créées que pour affronter un ennemi commun et ont été dissoutes par la suite, tandis que d'autres ont duré plus longtemps, car elles poursuivaient des objectifs politiques et commerciaux à long terme. La ligue du Péloponnèse était l'une de ces "ligues d'urgence" éphémères.

Une armée de 10 000 Grecs du Péloponnèse fut formée, placée sous le commandement du Spartiate Evenetus. Puisqu'ils avaient accepté de défendre le col de Tempé, ils étaient stationnés à cet endroit, sur les pentes du mont Olympe, dans le nord-est de la Grèce. Cependant, le roi Alexandre Ier de Macédoine, qui entretenait de bonnes relations avec la Perse mais éprouvait de la sympathie pour les Hellènes et surtout pour Sparte, avertit les commandants spartiates de l'armée du Péloponnèse que la position était trop vulnérable en raison de la présence de plusieurs routes, et ils décidèrent donc de l'abandonner au profit d'une autre position plus défendable. À ce moment-là, les Thessaliens, se voyant déjà perdus, se soumirent à la Perse.

Le site définitif de la défense de la Grèce fut établi dans la gorge des Thermopyles. Thermopyles signifie "portes chaudes" en grec, car selon la légende, Héraclès s'était plongé dans ses eaux pour apaiser le feu intérieur qui le tourmentait, transformant les eaux qui s'y trouvaient en eaux thermales. La zone était essentiellement un col étroit entre le mont escarpé d'Eta et la mer. Dans sa partie la plus étroite, la gorge faisait 15 mètres de large. Cela signifiait que, même si les Grecs étaient en infériorité numérique, au moins les combattants se feraient face dans un entonnoir égalisateur, puisque seul un certain nombre de guerriers de chaque camp pouvait combattre à la fois. Et même dans ce cas, c'était sans espoir, car les Grecs se fatigueraient rapidement, tandis que les Perses auraient toujours de nouvelles vagues de troupes.

Selon Hérodote, après s'être rendus au sanctuaire de Delphes, les Spartiates ont reçu de l'oracle la prophétie suivante :

« O vous, hommes qui habitez les rues de la vaste Lacédémone ! Soit votre glorieuse cité sera saccagée par les fils de Persée, soit la terre de Laconie pleurera la mort d'un roi de la lignée d'Héraclès. Car Xerxès, puissant comme Zeus, ne sera pas arrêté par la bravoure des taureaux ou des lions. Je proclame, enfin, qu'il ne s'arrêtera pas avant d'avoir atteint sa proie : votre roi ou votre ville, les dévorant jusqu'à l'os. »

En d'autres termes, soit un roi de Sparte mourait, soit Sparte elle-même tomberait. Pensez à la façon dont Léonidas a dû être influencé par cette prophétie. Soudain, un lourd fardeau de responsabilités fut chargé sur ses épaules. Cette monstrueuse fatalité, qui effraierait la plupart des gens et ferait transpirer et trembler beaucoup d'autres, fut accueillie par le roi avec une dignité royale et le sens du devoir. La mission de tout Spartiate était de sacrifier sa vie pour son pays si nécessaire. C'était naturel et joyeux pour eux.

Au cours de l'été 480 avant J.C., les troupes du Péloponnèse arrivèrent aux Thermopyles et y établirent leur camp. Il y avait environ 80 hommes de Mycènes, 200 de Phlionte, 400 de Corinthe, 400 de Thèbes, 500 de Mantinée, 500 de Tégée, 700 de Thespies, 1 000 de Phocide, 1 120 d'Arcadie et tous les hommes disponibles en Locride. Les Athéniens étaient absents, car ils avaient mis leurs hoplites et leurs efforts dans la flotte navale, bien qu'elle fût également ridicule en comparaison de la marine perse. Mais le groupe qui a dû recevoir les acclamations et les applaudissements les plus forts, la formation dont la seule présence a insufflé courage et confiance à l'ensemble du rassemblement militaire, était le groupe de seulement 300 Spartiates qui se sont présentés à la bataille. D'autres Spartiates ne se sont pas présentés parce que leur ville célébrait une fête religieuse, durant laquelle la mobilisation de l'armée était interdite. Et pour les Spartiates, il s'agissait avant tout d'être en paix avec les dieux et de ne pas violer l'ordre rituel de leur existence.

Ainsi, ils ont formé ensemble environ 7 000 Grecs - 7 000 Grecs contre 250 000 Perses (2 millions selon Hérodote et 175 000 selon d'autres historiens modernes). Imaginez la variété des couleurs de cette assemblée, l'éclat du bronze, l'atmosphère solennelle, les commentaires sur les bandes étrangères, les emblèmes sur les boucliers, les ragots typiques de la rivalité militaire, ce sentiment d'union, de respect et de destin commun. Tout le camp devait être entouré d'une aura de virilité et d'héroïsme. Ces Grecs, pour la plupart, étaient des hoplites et bien éduqués. Dès leur plus jeune âge, ils avaient été habitués à manier des armes et à exercer leur corps. La seule armée "professionnelle" était cependant celle de Sparte, car ailleurs les hoplites vivaient en famille, s'entraînaient seuls et n'étaient appelés qu'en cas de guerre, alors qu'à Sparte ils étaient militarisés en permanence dès l'enfance, sous la terrible discipline qui les caractérisait, et ne cessaient jamais de s'entraîner.

Chez les Perses, cependant, la situation était tout à fait différente. S'ils avaient incontestablement l'avantage du nombre et des moyens matériels, la plupart de leurs hommes étaient des jeunes gens recrutés de force et peu entraînés militairement. Il existait cependant des unités hautement spécialisées. Contrairement aux Grecs qui, conditionnés par leur terrain, avaient obstinément cherché à se perfectionner au niveau de l'infanterie, les Perses disposaient d'une formidable cavalerie, de chars et d'excellents archers. Dans les vastes plaines asiatiques, la maîtrise de ces formes de guerre était essentielle. L'empire perse disposait également d'une célèbre unité d'élite, "les Immortels", composée de dix mille guerriers triés sur le volet et choisis parmi les aristocrates perses et mèdes, qui, sous le commandement du général Hydarnès, constituaient la garde royale de Xerxès. Le corps des officiers perses était également composé de membres de l'aristocratie perse.

Lorsque Xerxès atteignit le col, il fit camper ses troupes à l'entrée, à Trachis. Léonidas, dès son arrivée aux Thermopyles, fit reconstruire l'ancien mur phocéen de 2 mètres à l'endroit le plus étroit du col, et fit camper les troupes derrière. Ayant été informé qu'il y avait une route menant à l'autre côté de la gorge, il détacha les 1 000 Phocéens pour défendre cette route.

Xerxès - ne concevant pas que les Grecs s'obstinent à combattre - envoya sur place un émissaire pour parlementer avec Léonidas, l'encourageant à rendre ses armes. La réponse laconique

du soldat fut : "Venez les chercher !" Le même soir, lorsqu'un hoplite de Locride commentait sur un ton défaitiste que la nuée de flèches des archers perses allait obscurcir le ciel et transformer le jour en nuit, Léonidas répondit : " Alors nous nous battons à l'ombre. "

Le lendemain matin, les troupes se sont formées. Les Perses ont massé des milliers et des milliers de Mèdes et de Kysios (peuples iraniens) et les ont postés à l'entrée du col. Au départ, leurs ordres étaient de capturer les Grecs vivants, car Xerxès, confiant, avait l'intention de les charger de chaînes et de les exposer en Perse comme trophées, dans le style des triomphes romains ultérieurs. Léonidas, quant à lui, fit se regrouper les Grecs à l'endroit le plus étroit de la gorge, et prit son poste royal à l'extrême droite de la phalange. Il décida de ne pas mélanger les contingents des différents peuples, car d'après son expérience, les soldats préféraient mourir aux côtés de camarades connus, et il leur était plus difficile de se retirer du combat si ceux qu'ils abandonnaient à leur sort étaient des amis de toujours. Léonidas plaça ses Spartiates à l'avant de la formation, comme fer de lance. Ils seraient les premiers à entrer dans la mêlée.

Les Perses ont avancés et sont entrés dans la gorge de façon menaçante. Les Spartiates ont scandés le *péan* avec une solennité religieuse. Alors que les Perses commençaient à attaquer au milieu des cris, l'implacable broyeur de viande de la phalange spartiate se mit en marche silencieusement⁶⁵. Les Perses s'écrasaient contre le mur de boucliers dans un fracas assourdissant, brandissant leurs armes et finissant par s'embrocher sur les lances spartiates. Imaginez ce à quoi ça a dû ressembler. Le sang qui a dû couler, les ordres hurlés, les cris de guerre et de douleur, les entailles et les coups de couteau, les lances rougies qui s'enfonçaient et se retiraient rythmiquement comme de sinistres pointes dans l'armure des boucliers éclaboussées de sang, frappant avec précision les points faibles ou mal protégés des corps ennemis, les chocs et les coups, les terribles blessures, les cadavres des morts, les Spartiates gardant le calme et le silence au milieu de la confusion et du terrible vacarme du combat ; les Perses - courageux mais inefficaces - s'immolant dans un acte glorieux. Les Spartiates semblaient être partout, et où qu'ils soient, ils incitaient les autres Grecs à les imiter, leur faisant voir que la victoire était possible et renforçant leur moral. Par leur conduite, ils démontraient que leur socialisme d'unité et de sacrifice était clairement supérieur à tout autre système politique, et qu'ils étaient les mieux préparés à affronter l'âge de fer.

Xerxès - contrairement à Léonidas - ne se battait pas. Assis sur son trône doré, idéalement placé, il regardait avec horreur ce qui se passait : ses troupes se faisaient massacrer de façon catastrophique. Les Perses avaient des armures beaucoup plus légères et inefficaces que les lourdes armures grecques, car le combat perse était basé sur la mobilité, la rapidité, la fluidité et la flexibilité des grandes foules, tandis que le combat grec était basé sur l'endurance organisée, la précision, la coordination, la dureté du diamant et la volonté de tenir comme des pierres compactes. De plus, les lances perses étaient plus courtes et moins robustes, et ne pouvaient atteindre les Spartiates avec facilité. Ils sont tombés par centaines, alors que les Spartiates n'ont eu pratiquement aucune perte. Les meilleurs officiers perses sont tombés lorsque, en menant leurs troupes pour tenter de les inspirer, ils ont été blessés par des armes helléniques. Lorsque Léonidas ordonna de relever les Spartiates et de faire entrer d'autres unités dans la mêlée, la situation perdura : les Perses furent massacrés. On raconte que, par trois fois, Xerxès a sauté de son trône à la vue de ce qui se passait, comme un entraîneur de football voyant son équipe se faire battre. Léonidas s'est contenté de dire que "les Perses ont beaucoup d'hommes, mais pas de guerriers".

Le général Hydarnès fit retirer le contingent de Kysios et de Mèdes, découvrant un terrain de cadavres mutilés. Il a ensuite envoyé ses immortels au combat, convaincu qu'ils pouvaient renverser le cours de la bataille. Léonidas, quant à lui, ordonna à ses Spartiates de revenir au premier plan. Les immortels s'avancèrent impassiblement sur les cadavres des Perses tombés au combat, et avec un grand courage foncèrent furieusement sur la phalange. Les Spartiates ont subi quelques pertes, mais leur formation ne s'est pas effondrée. De leur côté, les immortels, par douzaine, furent transpercés par de longues lances et tombaient blessés et morts. Beaucoup sont tombés dans les eaux du golfe Maliaque, où bon nombre d'entre eux, soit parce qu'ils ne savaient pas nager, soit parce qu'ils ont coulé sous le poids de leurs armes et armures, soit parce qu'ils ont été emportés par les courants marins, se sont noyés.

65 Tout comme les *tercios* de l'Empire espagnol.

Les Spartiates ont mis en pratique leurs tactiques d'exécution les plus répétées et les plus compliquées, démontrant une instruction parfaite qu'ils étaient les seuls à posséder. Ils ouvraient des brèches par lesquelles des ennemis sans méfiance entraient, pour être ensuite refermés et massacrés par des lances rapides sortant de tous les côtés. À d'autres moments, ils feignaient la panique et battaient en retraite en désordre, après quoi les Perses les poursuivaient, enhardis et en désordre. Mais les Spartiates, démontrant leur maîtrise de l'ordre serré, se retournèrent rapidement, reformèrent rapidement la phalange, chacun reprenant sa place au dernier moment, et fauchèrent terriblement les rangs perses, jonchant le sol de cadavres et l'arrosant de leur sang. Une journée entière s'est écoulée de cette manière. La nuit venue, les combattants se sont retirés et ont pris leur repos. Cela portait malheur de se battre la nuit, il était plus difficile pour les morts de trouver leur chemin vers l'au-delà. Les Grecs étaient épuisés mais leur moral était bon. Les Perses, quant à eux, étaient plus frais, mais leur moral était bas. Ils ont dû se demander s'ils étaient si mauvais ou si c'étaient les Grecs qui étaient si bons.

A l'aube suivante, les combats ont repris. Xerxès a envoyé des Perses frais en espérant qu'ils pourraient peut-être faire une brèche dans les défenseurs grecs épuisés. Rien n'est plus faux : vague après vague, les Grecs ont à nouveau massacré l'ennemi. La terreur a commencé à se répandre parmi les Perses. À plusieurs reprises, ils ont essayé d'échapper aux Spartiates, et leurs officiers les ont fouettés avec des fouets pour les forcer à retourner au combat.

A présent, Xerxès devait être à la fois stupéfait et désespéré. Sa flotte n'avait pas vaincu la flotte grecque au cap Artémision, et il ne pouvait pas déborder les Thermopyles par la mer. Puis vint la trahison, la malédiction des héros. Un berger local nommé Éphialtès demanda à parler à Xerxès et - en échange d'une juteuse somme d'argent - lui révéla l'existence de la route le long de la gorge, dans un processus archétypiquement similaire à celui qui fut reproduit plusieurs siècles plus tard au château de Montségur. Le général Hydarnès, à la tête des immortels, pris sur lui de traverser le chemin, guidé par Éphialtès. Lorsqu'il aperçut au loin des Grecs qui se préparaient au combat, il hésita un instant et demanda à Ephialtès si c'étaient des Spartiates. Il lui dit qu'ils étaient Phocéens, et Hydarnès a continué. A partir de ce moment, le sort en est jeté : les Grecs étaient désormais condamnés. Ils allaient perdre la bataille irrémédiablement.

Léonidas, quant à lui, reçu des messagers (probablement des Thessaliens repentis combattant sous les ordres des Perses) qui l'ont informé qu'ils allaient être encerclés par les Perses. Et les Grecs ont immédiatement tenu un conseil. Léonidas savait déjà qu'il allait perdre la bataille. Il a ordonné à tous les Grecs de se retirer, sauf ses Spartiates et ses Thébains. Les Thespiens, menés par Démophilos, s'obstinèrent à rester dans le combat de leur plein gré, et c'est ce qu'ils firent, couvrant leur petit peuple d'une gloire incommensurable. Lorsqu'il ne reste plus que les Spartiates, les Thébains et les Thespiens (1 400 hommes au départ, sans compter les pertes subies lors des combats), les troupes prirent le petit déjeuner. Lors de ce petit déjeuner, Léonidas dit à ses hommes : "C'est notre dernier repas parmi les vivants. Préparez-vous bien mes amis, car ce soir nous dînerons dans l'Hadès !"

Les Grecs ont formé, cette fois tous ensemble, la phalange. Devant eux, ils avaient la vaste armée ennemie, et dans leur dos les Immortels. Au lieu d'attaquer les Immortels pour peut-être les vaincre et ouvrir la voie à une retraite (ce qui ne servirait à rien car cela ouvrirait les portes de la Grèce aux Perses), Léonidas ordonna une attaque contre le gros de l'armée perse, dans une magnifique démonstration d'héroïsme et de vaillance, dans le but de faire durer le combat le plus longtemps possible et de donner ainsi à la Grèce le temps de se préparer. Ils savaient qu'ils allaient mourir de toute façon, alors ils ont choisi de mourir héroïquement, faisant preuve d'une immense grandeur. Les Grecs étaient conscients qu'il ne s'agissait plus d'une résistance pleine d'espoir, mais d'un combat d'immolation où il s'agissait de se jeter passionnément et furieusement dans les bras de la gloire et de faire au passage le plus de dégâts possibles à l'ennemi.

Au milieu du combat, et après avoir tué d'innombrables Perses, Léonidas tomba. Autour de son cadavre régnait un tumulte infernal, Grecs et Perses se battant pour sa possession. Plusieurs fois, il tomba aux mains des Perses et plusieurs fois, il fut récupéré par les Grecs. Le cadavre fut

enfin récupéré par les Spartiates qui, combattant sans relâche, se replièrent sur le mur phocéen.

Les Thébains, cependant, étaient coupés du corps principal de la phalange grecque. Pendant de longs moments, ils combattirent avec un grand courage, mais à la fin, épuisés, exaspérés et se voyant perdus, ils jetèrent leurs armes et tendirent les mains en suppliant de se rendre aux Perses. Les Perses, sous l'effet de l'adrénaline, en ont encore tué quelques-uns. Le reste des Thébains ont été capturés. Après la bataille, les Perses les marquèrent au fer rouge sur le front et les vendirent comme esclaves. À quoi cela leur a-t-il servi de se rendre ? Qu'ont-ils obtenu ? La vie ? Une vie d'esclavage et d'humiliation ? Une mort au combat, en se battant jusqu'au bout, n'aurait-elle pas été meilleure et plus digne ?

Les Spartiates et les Thespiens, pour leur part, continuèrent à se battre le long du mur phocéen. À un moment donné, sous la pression des charges et des coups, le mur s'effondra, écrasant les guerriers des deux armées. Le combat continua, terne et sans merci. Beaucoup sont tombés épuisés et ne se sont jamais relevés. D'autres sont morts transpercés par le métal ennemi. Lorsque le général Hydarnès apparut enfin à la tête des immortels, les quelques Grecs restants, presque tous spartiates, escaladèrent une petite colline afin de pouvoir se défendre plus facilement. Ils se tenaient dos à un mur pour ne pas être complètement sans protection. Il restait désormais moins d'une centaine de Grecs contre *au moins* 100 000 Perses (certains parlent de 150 000 et d'autres de beaucoup plus). Là-bas, chaque Grec a affronté plus de mille Perses.

Ces moments de résistance finale ont donné lieu aux manifestations d'héroïsme les plus ardentes de l'histoire. La bataille finale sur la colline des Thermopyles a inspiré d'innombrables œuvres d'art pendant des siècles.

Il ne devait rester que des Spartiates. Ils étaient presque tous blessés et saignaient à de nombreux endroits. Leurs lances étaient brisées et leurs boucliers brisés, alors ils ont eu recours à l'épée. Ceux qui étaient restés désarmés après avoir brisé ou perdu leur épée se servaient de pierres pour frapper l'ennemi, ou bien ils se jetaient fanatiquement sur lui pour le tuer de leurs mains ou de leurs dents, à poings nus, l'étranglant, le fracassant, le tailladant, le déchirant et le mordant avec une férocité surhumaine, dans une mêlée sanglante et féroce. Ces hommes n'étaient-ils pas possédés par la mythique et sainte colère, celle des berserkers et des guerriers inspirés ? On aurait pu leur demander : "Pourquoi vous battez-vous, si vous allez perdre ? Vous êtes brisé, au bord de la mort et plus proche de l'autre monde que de la terre, alors comment pouvez-vous continuer à vous battre ?" Mais ce sont des pensées qui ne conviennent pas aux héros. C'était bien au-delà de tout ce qui existe dans ce monde. La raison avait été foulée aux pieds par la volonté hellénique, qui pressait les forces de ces héros au maximum. C'était une furie venue d'en haut. C'était un fanatisme aveugle, c'était un sentiment invincible, viscéral, rouge, instinctif. Ils se sont battus jusqu'au bout.

Les Perses n'ont pas pu réduire ces hommes courageux et, totalement démoralisés, ils ont battu en retraite. Puis leurs archers s'avancèrent, et déclenchèrent des pluies successives de flèches qui massacraient les résistants : une armée impériale massive de centaines de milliers de personnes, qui se battait contre quelques dizaines (probablement une centaine) de Grecs fous, et pourtant ils ont dû les battre de loin car au corps à corps ils n'auraient jamais pu les battre en mêlée!

Lorsque le dernier Spartiate - étendu, délirant et saignant, l'esprit tourné vers sa femme, ses enfants, son pays et le ciel - tomba, criblé de flèches tirées de loin, la bataille des Thermopyles était terminée. Les Grecs avaient perdu et les Perses avaient gagné. Les vaincus s'étaient furieusement immolés jusqu'au dernier, consommant chevaleresquement leur serment d'honneur et de fidélité éternels, et gravissant les marches de la gloire immortelle. En une seule bataille, ces hommes tombés au combat ont atteint une plus grande illumination que celle que des milliers de prêtres et de philosophes atteignaient au cours d'une vie de dévouement.

Pour donner une idée de la peur que ce massacre des Perses a fait naître dans le cœur de Xerxès, il suffit de dire qu'il a ordonné la crucifixion et la décapitation du cadavre de Léonidas⁶⁶.

66 De même, Guillaume le Conquérant a fait mutiler sauvagement le cadavre du roi Harold après la bataille d'Hastings contre les Anglo-Saxons, qui défendaient également un point culminant.

Ceci est bien plus révélateur qu'il n'y paraît, car les Perses avaient pour tradition d'honorer un ennemi mort et valeureux. Mais Léonidas leur avait montré quelque chose de bien au-delà de leur respect, quelque chose de terrifiant qui bouleversait tout ce qu'ils tenaient pour acquis et connaissaient de l'Europe. Les cadavres grecs restants ont été jetés dans une fosse commune. Xerxès demanda, hors de lui dans son traumatisme, s'il restait en Grèce des hommes comme ces 300 Spartiates. Nous pouvons imaginer ce qu'il ressentit lorsqu'il fut informé qu'à Sparte, il y avait 8 000 Spartiates aussi courageux et entraînés que les 300 tombés!

Racontons maintenant brièvement la bataille des Thermopyles : 7 000 Grecs contre (disons) 250 000 Perses. Le camp grec comptait 4 000 morts, dont Léonidas, ses 300 Spartiates et les 700 Thespiens. Mais le camp perse comptait pas moins de 20 000 morts dont deux des frères de Xerxès : Abrocomas et Hyperantès. En d'autres termes, une armée 30 fois plus petite que l'ennemi a infligé à ce dernier des pertes 5 fois supérieures aux pertes subies. Proportionnellement, cela signifie un triomphe de 150 contre 1. Inutile de commenter, même si nous savons que les froids chiffres numériques ne comprennent rien à l'héroïsme et à la volonté.

Que s'est-il passé après la bataille ? Le sacrifice a-t-il été vain ? Qu'ont obtenu les soldats tombés au combat ? Donner du temps à la flotte navale et à la contre-offensive grecque. Les Perses continuèrent leur marche vers Athènes, qu'ils trouvèrent vide, car ses habitants avaient été évacués pendant que la bataille se déroulait aux Thermopyles. Les Perses ont pillé et brûlé ce qu'ils pouvaient. Lors de la bataille de Salamine, cette même année 480 avant J.C., la flotte grecque a vaincu la flotte perse dans un combat glorieux. Xerxès a dû se retirer avec une grande partie de son armée, car sans la flotte, la logistique et l'approvisionnement étaient précaires. Il laissa 80 000 Perses (certains disent 300 000) sous le commandement de son beau-frère, le général Mardonius, pour poursuivre la campagne.

Quelques mois plus tard, à la bataille de Platée en 479 avant J.-C., 5 000 Spartiates, avec leurs alliés, et sous le commandement du roi Pausanias de Sparte, ont finalement vaincu les Perses, et le général Mardonios est tombé au combat. La Perse a été vaincue. La Grèce a gagné la deuxième guerre médique. Le sacrifice des Thermopyles n'a donc pas été vain.

Le poète Simonides a écrit des vers en l'honneur des Spartiates tombés à Platées :

Ces hommes ont laissé un autel de gloire dans leur pays

brillant quel que soit le temps

quand ils ont été enveloppés par les brumes noires de la mort

Mais bien qu'ils soient morts

ils ne sont pas morts, car leur courage les élève dans la gloire

des salles de l'Hadès

Quelle était la possibilité catastrophique que Léonidas a évitée ? S'il s'était retiré du combat, la cavalerie perse l'aurait attaqué en masse et à découvert, se refermant derrière et sur ses flancs et massacrant ses troupes. La Perse aurait conquis toute la Grèce et probablement une partie importante de l'Europe orientale, peut-être au-delà des Balkans et du Danube. Et cela aurait été un désastre ethnique pour toute la postérité européenne.

Avant de partir au combat, la reine Gorgô, épouse de Léonidas, lui avait demandé : " Que ferai-je si tu ne reviens pas ? " La réponse laconique fut : " Épouse une personne digne de moi et fais-toi des fils forts pour servir Sparte ". Dans la perpétuation de la race, il n'y a pas de pause acceptable. Le chemin se poursuit inexorablement et le sang se transmet aux nouveaux héritiers.

La bataille des Thermopyles était archétypale. Léonidas (un Héraclide, descendant

d'Héraclès, ancêtre des rois spartiates) tomba à l'endroit où, selon la tradition, Héraclès s'était plongé dans les eaux pour calmer son feu intérieur. À cet endroit, une statue de lion (l'animal dont Héraclès a revêtu la peau, et qui figure dans le nom même de Léonidas) a été placée, et une plaque a été faite avec la simple inscription : "Voyageur, va à Sparte et dis aux Spartiates que nous sommes ici, obéissant à leurs lois".

L'histoire glorieuse de la bataille des Thermopyles est accessible à tous dans d'innombrables livres.

16- L'HISTOIRE ULTÉRIEURE DE SPARTE

La société dans laquelle la corruption s'installe est accusée de laxisme , et il est visible, en effet, que la valeur de la guerre et l'amour de la guerre diminuent, et que les gens aspirent à jouir de la vie avec autant d'ardeur qu'auparavant aux lauriers de la guerre et de l'arène.

(Nietzsche, *Le Gai Savoir*)

Toute l'éducation spartiate était considérée comme admirable par les peuples entourant Sparte, qui respectaient beaucoup leur brave voisin, même s'ils étaient parfois ennemis. Platon lui-même, lorsqu'il écrit sa *République*, fait référence à des mesures étatiques qui semblent être directement tirées des lois spartiates, car il s'en est inspiré, et elles étaient également admirées par Aristote, avec une certaine réserve quant au fait que l'Éphorat était censé être totalitaire et tyrannique⁶⁷. À une époque où les cités-États helléniques étaient déjà en déclin, des voix se sont élevées pour réclamer l'adoption du modèle exemplaire spartiate. C'étaient les fascistes de l'époque. Quoi qu'il en soit, les lois spartiates ont apporté une stabilité qu'aucun autre État hellénique n'avait jamais connue.

Au 6e siècle avant J.C., Sparte entreprit de nouvelles conquêtes sur les peuples voisins. Selon Hérodote, l'une des raisons de l'attaque de Tégée était que les Spartiates étaient à la recherche des ossements du mythologique Oreste (fils du légendaire roi Agamemnon, chef de tous les Grecs lors de la guerre de Troie), qui était considéré comme l'un des ancêtres lointains du peuple spartiate. La Pythie de Delphes a promis la victoire aux Spartiates s'ils trouvaient les ossements. Et en effet, ils les ont trouvés et ont gagné. Mais ils n'ont pas trouvé des os normaux, mais un squelette de taille immense, comme les héros gigantesques auxquels Homère fait allusion⁶⁸.

Dans le cas précité de Tégée, les Spartiates ont eu l'audace de ne pas l'annexer, mais d'établir un traité en vertu duquel Tégée devait fournir des soldats, des armes et d'autres équipements, ainsi que s'allier à Sparte et la suivre dans toutes ses stratégies de politique étrangère. En contrepartie, Tégée a pu conserver son indépendance. Grâce à des politiques similaires, Sparte a gagné les États de tout le Péloponnèse, et même Argos, l'Arcadie et Corinthe, au point que, lors de l'invasion des Perses en 490 avant notre ère, Sparte était la plus grande puissance hellénique, loin devant Athènes.

Selon Hérodote, la bataille de Platée, en 479 avant J.-C., a opposé 5 000 Spartiates, 5 000 périèques et 35 000 hilotes. Seuls les Spartiates étaient des guerriers accomplis, tandis que les autres étaient contraints de prendre les armes, et les très nombreux hilotes (des guerriers totalement inexpérimentés) étaient de la chair à canon. À l'apogée de sa population, Sparte comptait 200 000 Hellènes et 9 000 familles spartiates. En 480, il y avait un total d'un peu moins de 8000 hoplites spartiates mobilisables.

Le poète grec Eschyle (525-456 avant J.-C.) a écrit à propos de la mère de Xerxès : "Il me semble voir deux vierges superbement vêtues. L'un, richement vêtu à la mode des Perses ; l'autre, selon la coutume des Doriens. Toutes deux surpassent les autres femmes en majesté. Tous deux sont d'une beauté irréprochable. Les deux sœurs sont de la même race⁶⁹." Nous voyons ainsi que même à cette époque, il y avait des individus qui se rendaient compte de l'absurdité de ces querelles entre peuples de même origine.

En 464 avant J.-C., un grand tremblement de terre à Sparte a détruit le gymnase alors que les éphèbes, la fleur de la jeunesse spartiate, étaient à l'intérieur en train de s'exercer, tuant beaucoup d'entre eux. Diodore de Sicile a exagéré en disant que 20 000 Spartiates avaient été tués, et Plutarque en disant que seules cinq maisons étaient restées debout. Cependant, les dégâts ont dû être importants, et cette tragédie a incité les hilotes (profitant du désordre et du vide créés) à

67 À l'époque d'Aristote, en revanche, Sparte n'était plus la même.

68 Même à cette époque, il était fait référence à d'anciennes civilisations de héros divins, et les anciennes mentions de géants ne sont pas à prendre à la légère.

69 *Les Perses*.

déclencher une nouvelle révolte, confiants dans leur écrasante supériorité numérique sur les Spartiates. Les hilotes messéniens rebelles ont été rejoints par certains hilotes laconiens et même par deux communautés périèques, Turia (en Messénie) et Etea (en Laconie). C'est ainsi que débute la troisième guerre messénienne, également connue sous le nom de rébellion du mont Ithômé.

La rébellion ouverte a été écrasée par les Spartiates de manière efficace et sans la moindre pitié. Les restes de la révolte se replièrent sur le mont Ithômé, d'où, assiégés par les Spartiates, les Messéniens se livrèrent pendant cinq ans à une guerre de guérilla, qui fit également un usage magistral des tactiques de guérilla, employant leurs petits fanatiques et sauvages à la chasse sélective, à la répression et aux châtements. Les Athéniens ont envoyé un contingent militaire de quatre mille hommes dirigé par le patriote et pro-Spartiate Cimon à Sparte pour les aider, mais les Spartiates ont finalement refusé leur aide, et le contingent a dû retourner lésé à Athènes, dans ce qui est devenu connu comme "l'insulte d'Ithômé".

Après ces cinq années, les Spartiates, poussés par un oracle de Delphes conseillant aux "suppliants de Zeus Ithomète" de marcher, les laissèrent s'échapper du Péloponnèse. Le gouvernement spartiate renforça dès lors sa sévérité à l'égard des hilotes, tandis qu'Athènes conclut un pacte militaire avec les fugitifs, en tant que représentants d'un État messénien sous occupation militaire.

17- LE CRÉPUSCULE DE SPARTE

Si l'on me demande si je crois que les lois de Lycurgue restent inchangées aujourd'hui encore, par Zeus, je ne peux plus en être sûr. En effet, je sais que les Lacédémoniens préféraient autrefois vivre seuls dans leur patrie, jouissant de leurs modestes biens, plutôt que d'être les harmostes d'une cité étrangère et, étant flattés, d'être victimes de la corruption. Je sais aussi qu'autrefois on craignait d'être vu avec de l'or, mais maintenant il y en a même qui se vantent de le posséder. Je sais aussi qu'il y avait autrefois des expulsions d'étrangers et que les citoyens n'étaient pas autorisés à quitter le pays pour ne pas être contaminés par la mollesse des étrangers. En revanche, je sais que ceux qui se considèrent comme les meilleurs s'efforcent d'être gouverneurs à l'étranger et de ne jamais être écartés. Il fut un temps où ils se souciaient d'être dignes de régner ; aujourd'hui, cependant, ils sont beaucoup plus préoccupés par l'obtention du pouvoir que par le fait d'en être dignes. Par conséquent, les Grecs avaient l'habitude d'aller à Lacédémone et de leur demander de prendre le commandement contre ceux qui cherchaient à les offenser. Aujourd'hui, en revanche, nombreux sont ceux qui s'entraident pour les empêcher de reprendre le pouvoir.

(Xénophon, *Constitution des Lacédémoniens*)

La rivalité entre Sparte et Athènes a culminé dans la longue guerre du Péloponnèse (431 à 404 avant J.-C.). Cette guerre avait un certain caractère spirituel-idéologique : les Athéniens voyaient en Sparte un état de brutalité, d'oppression de l'individu et de rigidité inflexible, tandis que pour les Spartiates, Athènes était un foyer de décadence, d'homosexualité et de mollesse qui menaçait de contaminer l'ensemble de l'Hellade. En 415 avant notre ère, des émissaires spartiates se rendirent au sanctuaire de Delphes. L'oracle leur donna un sinistre présage : bientôt les Spartiates verraient les murs de leur pire ennemi réduits en ruines, mais eux-mêmes succomberaient bientôt à une défaite cuisante. C'était peut-être le premier avertissement du déclin à venir de Sparte.

Le Spartiate Lysandre, commandant de la flotte spartiate, a effectivement vaincu l'Athénien Alcibiade en 404 avant J.-C., et a offert la victoire à sa patrie. Après de longues et douloureuses années de siège, de privations et de combats contre Athènes, lorsque Sparte triompha enfin, Lysandre écrit simplement dans ses mémoires : "Athènes est tombée". Un autre exemple de laconisme. Lysandre était un *mothake* (bâtard, ou métis), car son père était un Spartiate et sa mère une hilote. Cependant, pendant son enfance, il a été accepté pour une raison quelconque dans le système d'entraînement brutal de l'*agogé*. Lysandre était cependant un militaire devenu politicien et un conspirateur, et il caressait l'idée d'une nouvelle révolution des lois à Sparte. Le simple fait qu'un individu comme Lysandre ait accédé à une position aussi élevée impliquait déjà que quelque chose commençait à sentir le pourri à Sparte.

La guerre a entraîné la ruine d'Athènes, consolidant la suprématie spartiate. La même année, en 404 avant J.-C., les murs d'Athènes furent démolis au son des fifres spartiates, comme prédit à Delphes, et le gouvernement d'Athènes fut pris par les "trente tyrans". Mais la suprématie spartiate devait être de courte durée, car elle avait été obtenue au prix du sacrifice du meilleur sang spartiate, et, comme on l'a dit, de sombres présages planaient sur la cité. Leur nombre diminuait. La dureté des Spartiates produisait de plus en plus de haine de la part des peuples assujettis, qui se multipliaient diaboliquement. Sparte vieillissait. D'autre part, elle était généralement très zélée sur ses lois de citoyenneté (être le fils d'un père et d'une mère spartiates et passer les *syssities* de l'eugénisme, de l'éducation et de l'admission dans l'armée), si bien qu'avec l'avènement du métissage et les guerres sanglantes, dans lesquelles les meilleurs spartiates sont tombés, le nombre de vrais spartiates s'est réduit de 10 000 à l'apogée pour n'atteindre finalement qu'un peu plus d'un millier, mais au moins ces quelques personnes étaient toujours aussi spartiates que leurs ancêtres. Ils avaient préféré être, à tout prix, une minorité supérieure choisie, dominant une majorité inférieure et fidèle aux lois de Lycurgue jusqu'au bout de leur agonie nationale. Ils se sont obstinés à résister en tant que groupe restreint et ont refusé de faire des concessions ou de partager des privilèges, restant de plus en plus fiers alors que leur nombre diminuait de plus en plus. Toute cette politique démographique contrastait donc avec celle des Athéniens, qui consistait à gonfler artificiellement leur nombre d'habitants (Athènes avait environ cinq fois la population de Sparte) par l'immigration non blanche, la reproduction incontrôlée et l'absence d'eugénisme. Cela a donné naissance à des

quartiers insalubres, sales et miteux, composés de rues étroites et tortueuses, où les esclaves sombres s'accumulaient et où les infections, les rats et les parasites se propageaient. La défaite d'Athènes signifiait également que les richesses commençaient à circuler sous forme de trophées autour de Sparte. Plutarque écrit que : " Le début de la corruption et de la décadence de la république des Lacédémoniens doit presque être placé à partir du moment où, détruisant l'empire des Athéniens, ils commencèrent à abonder en or et en argent⁷⁰ . "

En 398 avant J.C., le roi Agésilas monta sur le trône jumeau de Sparte. Un an plus tard, un autre mauvais présage se produisit. Alors qu'un prêtre procédait à un sacrifice, il aperçut avec horreur quelque signe archétypal impie dans le rituel, et annonça avec une grande inquiétude que Sparte était assiégée par ses ennemis, et qu'elle était à ce moment même gravement menacée. Compte tenu de la prostration de ses ennemis extérieurs, le présage n'a probablement pas été pris avec le sérieux qu'il méritait. Mais le présage concernait les *ennemis internes* de Sparte.

Agésilas découvrit un an plus tard, en 397 avant J.C., une conspiration ourdie par Lysandre contre les lois de Lycurgue. Un individu nommé Cinadon a joué un rôle important dans cette conspiration. Il faisait partie des *hypomeiones* ou "inférieurs", les citoyens spartiates "dégradés" pour avoir fait preuve de lâcheté au combat, pour ne pas avoir fourni à leur *syssitie* les rations stipulées, pour n'avoir été admis dans aucune *syssitie*, ou pour d'autres raisons déshonorantes. Ce qui est important dans cette conspiration, c'est qu'elle semblait impliquer tous ceux qui n'étaient pas de vrais Spartiates, c'est-à-dire les hilotes, les périèques et les Spartiates dégradés, qui tous - selon Cinadon lui-même - voulaient "*manger tout cru*" l'élite des vrais Spartiates. Après avoir fait leurs aveux, Cinadon et sa coterie de conspirateurs furent conduits à travers la ville de Sparte à la pointe des lances et sous le harcèlement des fouets. Après avoir été emmenés à Céadas, ils ont été exécutés et jetés dans la fosse.

Agésilas fut accusé d'avoir enfreint une vieille loi de Lycurgue qui interdisait de faire la guerre pendant longtemps contre le même ennemi afin que celui-ci n'apprenne pas à se défendre, car par ses incursions en Béotie, il apprenait pratiquement aux Thébains à se battre. En 382 avant J.C., Sparte s'empara de Thèbes, mais cette victoire fut vouée à l'échec, car Sparte avait beaucoup décliné et les Thébains se renforçaient. Quatre ans plus tard, les Thébains parvinrent à chasser les Spartiates, premier signe politique du déclin de Sparte. Des années plus tard, 7 000 Thébains très motivés, sous la direction du leader charismatique Épaminondas, se sont soulevés contre Sparte et ont vaincu les Spartiates à la bataille de Leuctres en 371 avant J.C.. Seuls 1 200 Spartiates ont participé à cette bataille, c'est tout ce qui restait. 400 d'entre eux ont été tués. On raconte que lorsque les soldats thébains sont entrés dans Sparte pendant les combats de rue qui ont suivi, ils ont demandé : "Où sont les Spartiates ?" et un vieil homme a répondu : "Ils n'existent plus, sinon vous ne seriez pas ici".

Après l'invasion, les habiles Thébains ont porté un autre coup immense à la puissance de Sparte : **ils ont libéré les hilotes**. La ville de Messène (en 74 jours seulement) fut entourée d'une muraille et la forteresse d'Ithômé fut reconstruite et transformée en acropole, symbole qu'elle s'était émancipée du joug spartiate et entendait préserver cette émancipation à tout prix.

Les Spartiates étaient tombés, mais les Thébains avaient gardé leur sang et leur vitalité purs. Ils avaient une unité d'élite appelée la bande sacrée. Dans toute la Grèce, les femmes thébaines (décrites par Dicaarque comme des "blondes") étaient déjà considérées, au-dessus des Spartiates, comme les plus belles femmes de l'Hellade. Les Thébains descendaient des envahisseurs thessaliens, de magnifiques cavaliers venus en Grèce à l'époque des grandes invasions. Après avoir été chassés du Péloponnèse par les Doriens, ils avaient établi leur capitale, Thèbes, en Béotie. La bataille de Leuctres a finalement consommé la vengeance des Thessaliens contre les Doriens.

Depuis 640 avant J.C., aucune armée n'avait réussi à soumettre Sparte. La puissance spartiate était terminée. Ses lois de fer et de pierre - sagement édictées, et gravées dans le sang et le feu - n'ont pas retenu à jamais le métissage racial, alors que dans le même temps les meilleurs spécimens biologiques et spirituels de l'élite spartiate mouraient désastreusement dans les guerres. Il

70 Agis.

y a eu une trahison, une déloyauté, une perte de mémoire et une chute. A partir de là, l'histoire de Sparte fut honteuse, désespérée, triste et tragique. Nous en sommes gênés parce qu'elle contrastait avec l'héroïsme qui l'a précédé. On peut dire que c'était humiliant pour ses héritiers, mais il faut ajouter qu'ils n'étaient plus les héritiers de la Sparte dorienne, car le pur sang dorien ne coulait plus dans leurs veines.

Le métissage racial et la guerre fratricide avec Athènes avaient fortement affaibli les nombreuses cités-États helléniques, de sorte qu'elles devinrent la proie de la nouvelle étoile indo-européenne des Macédoniens de Philippe II (382 av. J.-C. - 336 av. J.-C.), un peuple hellénique qui était resté à la périphérie de la Grèce, vivant dans un état barbare, conservant la rudesse de ses origines et la pureté de son sang. Grâce à la Ligue de Thessalonique, les Macédoniens commencent à pénétrer progressivement en Grèce. En 367 avant J.C., la Ligue étolienne a été formée. En 339 avant J.C., les Macédoniens avaient fini par dominer l'Hellade, y compris Sparte. Le fils de Philippe II, le célèbre Alexandre le Grand, allait conquérir le plus grand empire jamais connu, de la Grèce à l'Inde, et du Caucase à l'Égypte.

En 330 avant J.C., Agis III de Sparte attaqua Antipater, le lieutenant d'Alexandre le Grand, mais il fut vaincu et tué à la bataille de Mégalopolis. Lors de la guerre lamiaque, qui a éclaté après la mort d'Alexandre le Grand en 323 avant J.-C., Sparte était trop faible pour y participer.

Au IV^e siècle avant J.-C., une réforme fut entreprise par Épitadeus, un ambitieux éphore qui, en raison de désaccords avec son propre fils, rédigea une loi selon laquelle chaque citoyen pouvait donner son héritage à qui il voulait. Cela a eu une énorme influence sur la distribution des parcelles de terre. Cependant, la ruine ultérieure de Sparte n'a pas été la conséquence de cette loi, mais l'élaboration de cette loi a été la conséquence d'une décadence silencieuse dans le domaine de l'esprit et du corps, qui s'est manifestée matériellement par la pollution du sang, par la désintégration des familles nobles et par les maux qui en ont résulté.

Durant cette époque décadente de métissage et de corruption, la liberté féminine s'est retournée contre Sparte. Les femmes, étant par tradition les propriétaires et les gestionnaires du domaine et du foyer, sont devenues avides et égoïstes. Le matérialisme qui a envahi Sparte depuis Athènes a pris racine chez elles avec une grande facilité. Elles ont oublié le naturel athlétique, oublié l'effort physique, oublié leur rôle de mères sévères, oublié la gravité de l'épouse sacrée, oublié d'inspirer l'espoir et la contemplation, et embrassé le luxe, la parure et le confort. Pendant le déclin spartiate, les femmes en sont venues à amasser bêtement la plupart des richesses de Sparte.

À la fin du IV^e siècle avant J.C., Sparte était entourée de murs défensifs, violant ainsi sa tradition et révélant au monde qu'elle avait perdu sa confiance en elle.

Agis IV de Sparte (règne 244 av. J.-C. - 241 av. J.-C.) tenta de rétablir les lois de Lycurgue, car il avait été éduqué dans le patriotisme et rêvait de redonner à son pays sa grandeur. À cette époque, les parcelles de terre étaient inégalement réparties et mal utilisées, et il voulait les rendre plus équitables. Agis a reporté la redistribution des terres pour rejoindre la ligue achéenne d'Aratos de Sicyone, qui contestait le pouvoir croissant des Macédoniens. En 243 avant J.C., la Ligue achéenne a vaincu la garnison macédonienne de Corinthe, ce qui a entraîné une brève expansion de la Ligue. Mais pendant l'absence du roi, la résistance à ses réformes fut menée par son corégent, le roi Léonidas II. Ce roi traître, indigne de son nom, était le parfait exemple de la décadence spartiate : marié à une Perse, il aimait entretenir à sa cour un style de luxe oriental qui aurait signifié son exécution immédiate dans la vraie Sparte. Dès son apparition, Agis fut arrêté par les éphores qui, désormais complètement corrompus, le condamnèrent à mort. Agis fut donc le premier roi de Sparte à être exécuté par le gouvernement.

En 230 avant J.C., il ne restait plus que 700 Spartiates, divisés, désorientés, faibles et sans gouvernail. La différenciation des castes, les barrières raciales, s'étaient effondrées. Les parcelles de terre étaient entre les mains de femmes qui les géraient avec avidité, et il y avait déjà des hilotes qui possédaient des terres en propre. Plutarque a écrit :

« Il ne restait donc plus qu'environ sept cents Spartiates, dont peut-être une centaine seulement possédait des terres, et tous les autres n'étaient qu'une *foule obscure et misérable*, qui, dans les guerres étrangères, défendait la République sans enthousiasme et avec faiblesse, et qui, chez elle, était toujours à l'affût de l'occasion propice à la destitution et au bouleversement du gouvernement. » (Agis)

Cléomène III de Sparte (règne 235 av. J.-C. - 219 av. J.-C.) cherchait à faire un nouveau retour aux lois de Lycurgue. Son objectif était de recréer un groupe de Spartiates qui restaurerait l'ancien pouvoir de la ville. Après une série d'alliances porteuses d'espoir, telles que Tégée et la récupération de Mantinée sur les Arcadiens, Sparte semblait renaître, opposée à la Ligue achéenne. L'austérité spartiate et les repas d'équipe furent rétablis. Sparte a vaincu la Ligue achéenne en 228 avant J.-C. sur les rives de la rivière Lycienne. Et en 227 avant J.-C., elle a de nouveau vaincu la Ligue achéenne près de Leuctres. Le vainqueur Cléomène, dès son retour à Sparte couvert de prestige, fit exécuter les éphores corrompus et abolit l'institution de l'éphorat. Sparte poursuivit ses conquêtes et ses triomphes : elle annexa Mantinée et, en 226 avant J.-C., elle battit à nouveau la Ligue achéenne à la bataille d'Hécatombéon. Soutenue par l'Égypte, Sparte reconquit littéralement le Péloponnèse.

Les dirigeants de la Ligue achéenne, terriblement effrayés par la résurgence de la légendaire puissance spartiate, décidèrent de mettre un terme à leur politique anti-macédonienne et appelèrent cyniquement les Macédoniens à contenir les nouveaux Spartiates. Ainsi, Aratos de Sicyone fit appel à son ennemi supposé, le roi Antigone III de Macédoine, en lui offrant le contrôle de Corinthe. La ligue étolienne et la ligue macédonienne, unies, ont constitué une armée de 30 000 hommes, qui a vaincu les 10 000 Spartiates et leurs alliés lors de la bataille de Sellasie, en 222 avant J.-C. Là, le pouvoir spartiate s'éteignit définitivement ; les nouveaux Spartiates tombèrent, les murs de Sparte furent démolis et Cléomène dû s'exiler à Alexandrie. Après avoir tenté un coup d'État à partir de là avec l'aide de l'Égypte, il mourut en 220 avant J.C.. Avec lui, la lignée royale des Héraclides disparut.

Agis IV et Cléomène III étaient tous deux des figures tragiques, des hommes de qualité qui sont nés trop tard et qui ont représenté la voix mourante de l'archétype spartiate au cours de son déclin le plus sinistre. Cependant, ces rois n'ont pas compris la véritable cause de l'effondrement de Sparte : la dissolution, sous l'effet de la dégradation spirituelle de l'âge de fer, du sang des éléments doriens originels qui ont construit Sparte.

En 208 avant J.C., Nabis, connu plus tard sous le nom de "Tyran de Sparte", monta sur le trône. La double lignée des Héraclides ayant disparu avec le roi Cléomène III, il se fit seul roi de Sparte, ordonna la construction de nouvelles murailles défensives autour de la ville et tenta de relancer les réformes qui avaient été tentées par les rois Agis IV et Cléomène III. Avec l'aide de la Ligue étolienne, il introduisit une sorte de démocratie à Sparte, et ce fut sa plus grande erreur, car il donna la liberté à un grand nombre d'hilotés, qui mêlèrent bientôt leur sang à celui des Spartiates. Les *mothakes* (métis) ont commencé à gagner en influence dans le corps national spartiate lui-même, et les *néodamodes*, "nouveaux citoyens", sont apparus.

En 205 avant J.-C., Sparte s'allia à Rome dans l'espoir de chasser les Macédoniens. Mais en 197 avant J.C., Rome se retourna contre Sparte et s'allia aux autres États grecs. En 192 avant J.-C., la Ligue achéenne obligea Sparte à la rejoindre pour tenter de contrôler ses mouvements, mais lorsque Nabis estima que la Ligue s'était mêlée de ses affaires, il fit sécession. Philopœmen prit la tête de l'armée achéenne, qui fit irruption dans Sparte et exécuta les chefs anti-Achéens, dont Nabis, faisant à nouveau tomber les murs de Sparte, libérant les esclaves et abolissant l'*agogé*. Tout ce que les Achéens ont fait contre Sparte à cette époque était l'expression de leur terreur inconsciente face à la possible résurrection de la puissance de Sparte, et c'est alors, lorsque Sparte était faible, qu'ils ont voulu l'achever pour empêcher toute résurgence future.

En 146 de notre ère, Sparte a été conquise par les légions romaines. Sous la domination romaine, certaines coutumes de la dureté spartiate étaient restées dépouillées jusqu'à leur essence : la fête d'Artémis était devenue une cérémonie grotesque au cours de laquelle les enfants étaient tout

simplement fouettés en public, parfois jusqu'à la mort. Dans la tranquillité de la *Pax Romana*, Sparte s'adonnait à ces pratiques aberrantes, qui attiraient un grand nombre de touristes morbides venus de toute la Méditerranée.

En 267, Sparte a été saccagée par le peuple germanique des Hérules - le même peuple qui déposera le dernier empereur romain d'Occident deux siècles plus tard. Le peuple germanique était la nouvelle étoile de l'Europe, et le serait pour de nombreux siècles à venir. Leur volonté de puissance est restée intacte, et leur mentalité barbare les a poussés à conquérir et à dominer. Pendant ce temps, ils se jetaient sur un Empire romain déjà décadent et méconnaissable, dans lequel le christianisme sapait irrévocablement les piliers sacrés de la société païenne, militariste et patriarcale que les Romains avaient autrefois.

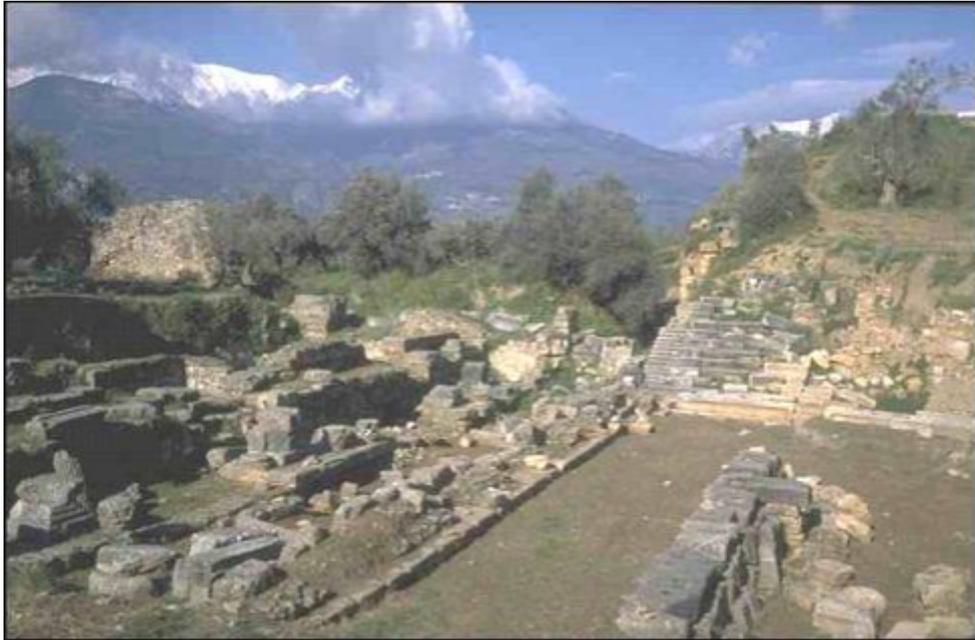
Après le désastre romain contre les Goths à la bataille d'Andrinople (378), la phalange spartiate a vaincu une bande de pillards germaniques dans un médiocre éclair de force. Mais en 396, Sparte fut rasée par les Wisigoths du roi Alaric Ier, qui donnèrent le coup de grâce à un Empire romain méconnaissable.

La ville de Mistra a été construite près des ruines de Sparte. Les Byzantins, futurs conquérants du sud-est de l'Europe, ont construit une nouvelle ville sur Mistra, qu'ils ont appelée Lacédémone, comme elle s'appelait avant de s'appeler Sparte. Selon des sources byzantines, de grandes parties de la Laconie étaient encore païennes au 10e siècle.

Lorsque les Turcs ottomans ont progressivement pris le contrôle de la Grèce et du sud-est de l'Europe aux XIVe et XVe siècles, il restait des poches de Doriens ethniques qui préservaient leur religion orthodoxe et leur pureté raciale, tant en Crète (les Sphaakiotes) que dans le Péloponnèse même (les Maniotes). Ces groupes, qui se sont retirés dans des zones montagneuses isolées et bien protégées, ont conservé leur identité jusqu'à l'expulsion des Turcs de Grèce au XIXe siècle, après quoi ils sont descendus des montagnes pour repeupler les zones les plus propices à la vie, conservant toujours une réputation de braves combattants. Certains auteurs relient les Sphaakiotes et les Maniotes aux Spartiates eux-mêmes, car ils partagent avec eux des ancêtres doriens. Que cela soit vrai ou non, il s'agit néanmoins d'un cas remarquable. Après l'expulsion des Turcs, ce qui est aujourd'hui Sparte a été construit selon un plan d'urbanisme avancé.

Aujourd'hui, Sparte est une collection de ruines simples, grossières et discrètes. Comme l'a dit Thucydide :

« Si l'on se désolait de la cité des Lacédémoniens, et qu'il ne restât que les temples et les fondations des édifices, je pense qu'après longtemps, les hommes de demain auraient beaucoup de doutes sur le fait que la puissance des Lacédémoniens correspondait à leur renommée... Au contraire, si la même chose arrivait aux Athéniens, lorsque l'aspect de leur cité serait montré aux yeux des hommes de demain, ils conjectureraient que la force d'Athènes était deux fois plus grande que la réalité. »



Une partie des ruines de Sparte, telles qu'elles existent aujourd'hui.

18- LA LEÇON DE SPARTE

Seule la pureté de la race préserve la race.

(Adolf Hitler)

Une nation aussi exceptionnelle que Sparte, qui ravageait ses ennemis à une époque où l'homme était infiniment plus résistant qu'aujourd'hui, une nation qui était redoutée dans "une époque qui écrase tout et l'éclabousse de sang"⁷¹, avait une mission exceptionnelle : nous indiquer une voie, à nous, enfants de l'Occident et donc héritiers de Sparte. Tel était le but de Lycurgue, et la sibylle de Delphes l'a su dès qu'elle l'a vu, sanctifiant sa mission. Mais Sparte devait aussi nous indiquer le seul point faible d'une telle civilisation, pour que son déclin nous serve aussi de leçon, pour que la discipline spartiate de grande douleur, l'ascèse militaire, n'ait pas été vaine.

Sparte était comme toute autre civilisation : elle a succombé à la malédiction multiraciale, à l'or des marchands, à la corruption des femmes, à la mollesse des hommes et aux guerres fratricides, même si les lois de Lycurgue ont prolongé sa gloire et son agonie. Les meilleurs et les plus braves hommes de la Grèce étaient finis. Puis leurs restes ont été foulés aux pieds par des peuples plus purs, plus jeunes et plus vigoureux.

Mais quelle est la plus grande morale ? Que le réveil de l'humanité européenne, comme le réveil de Sparte en son temps, ne peut se produire qu'après l'avènement d'un terrible traumatisme sur la race, agissant comme une horrible initiation du type "mort mystique". Qui donnera à l'Europe l'horrible initiation ? Ses ennemis : les anciens esclaves, les hordes du tiers-monde.

Sparte nous enseigne également que nous ne pouvons pas permettre, que nous devons à tout prix éviter, que des hommes de qualité meurent sans laisser une descendance abondante, pure, protégée et cultivée, procréée avec des congénères de qualité raciale identique. *Cultiver* le meilleur sang est la solution. Avoir un jardin parfaitement ordonné et parfaitement réparti est la solution. Et Sparte a réussi pendant longtemps, mais a fini par échouer. Et elle est tombée, rongée par ses racines de l'intérieur.

Si, aujourd'hui, nous devons demander quel pays ressemble le plus à Sparte du point de vue de sa situation stratégique et de ses méthodes, la seule réponse serait Israël. Le judaïsme a compris que perdre la tête et être séduit par la confiance du vainqueur est le moment du plus grand danger, et a donc établi quelque chose d'aussi inédit et incompréhensible à première vue que l'État d'Israël. Bien qu'ayant conquis tout l'Occident, grâce à Israël, la juiverie peut encore se permettre d'être dans une atmosphère de danger et de guerre. Là, l'ennemi est à l'intérieur et menace constamment d'attaquer. Là-bas, seule l'oppression des Palestiniens et leur vigilance perpétuelle garantissent leur sécurité et les incitent à ne pas baisser les bras. Là, ils ont un peuple fanatique, hystérique, armé jusqu'aux dents et militarisé, entouré de voisins hostiles qui augmentent encore leur paranoïa, leur racisme, leur mentalité d'autodéfense et leur empressement à compenser leur infériorité numérique par la qualité, alimentant un sentiment d'être seul face au danger - un sentiment qui, par ailleurs, est absolument faux, puisqu'ils ont les moyens de presque tout l'Occident à leurs pieds.

Comparé à la barbarie du tiers monde, à l'organisation corporative de l'Asie de l'Est, à la brutalisation des immigrés dans les rues de l'Occident et à la barbarie étatique consolidée de l'État d'Israël, l'Occident apparaît extrêmement mou, vieux, abattu, efféminé, sans instincts, sans colonne vertébrale et condamné à disparaître. L'Occident, à l'heure actuelle, se trouve à son stade le plus vulnérable et cette situation s'aggrave à pas de géant. L'Occident ne sera pas sauvé s'il ne parvient pas à réveiller ses instincts primaires.

71 Nietzsche, *Généalogie de la morale*, Premier traité, 11.

19- LA SURVIE DE L'ARCHÉTYPE SPARTIATE

Le surhomme que vous pouvez créer ! Vous ne pourrez peut-être pas le créer vous-mêmes, mais vous pourriez devenir les parents et les ascendants du surhomme. Que ce soit votre meilleure création !

(F. W. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*)

Les Spartiates étaient les héritiers d'un archétype : l'archétype de l'État militaire européen, des rangs de troupes disciplinées, de la fierté, de l'honneur, de l'austérité, du sacrifice et de la force. L'archétype, comme nous l'avons dit, sera hérité par d'autres au cours de l'histoire, comme les Romains, les Templiers, les Espagnols, les Anglais et les Allemands. Les Spartiates s'inscrivent ainsi dans la lignée des géants de l'Occident et du génie humain. Dans leur cas, ils avaient le privilège d'être ni plus ni moins qu'un peuple entier et uni.

Comparons les Européens d'aujourd'hui aux Spartiates. Nous sommes pris de panique lorsque nous voyons une telle dégénérescence physique, mentale et spirituelle, une telle dévalorisation. L'homme européen, qui était l'homme le plus dur et le plus courageux de la planète, est devenu un misérable et a dégénéré biologiquement à cause du confort. Son esprit est faible, sa raison est fragile, et en plus de cela, il se prend pour le sommet de la création. Mais cet homme, rien que par le sang dont il est porteur, a déjà un potentiel énorme.

Les règles sur lesquelles Sparte a été fondée étaient éternelles et naturelles, aussi valables aujourd'hui qu'hier, mais aujourd'hui le bien-être dualiste de *mens sana in corpore sano* a été oublié : la forme physique est négligée, produisant des monstres mous, chétifs et déformés ; et l'empoisonnement mental a produit des abominations similaires dans le domaine de l'esprit. L'Européen moderne ne connaît ni la douleur, ni l'honneur, ni le sang, ni la guerre, ni le sacrifice, ni la camaraderie, ni le respect, ni le combat, et il ne connaît donc pas les déesses anciennes et douces telles que l'Illumination, la Gloire, la Victoire ou la Sérénité.

Toutes les renaissances européennes se sont inspirées de cet esprit gréco-romain ou européen classique, dont l'archétype spartiate a été la manifestation la plus aboutie et la plus raffinée. Les lois immuables de Sparte restent aussi valables hier qu'aujourd'hui, attendant simplement que quelqu'un ait la sagesse de les respecter.



F.W. Nietzsche, "Cinq préfaces à cinq livres non écrits", *L'État chez les Grecs* :

« Celui qui considère la guerre et sa possibilité en uniforme, la profession militaire, par rapport à la nature de l'État, que nous venons de décrire, doit arriver à la conviction que la guerre et la profession militaire nous donnent une image, ou plutôt un modèle de l'État. Nous voyons ici, comme effet le plus général de la tendance guerrière, une séparation et un démembrement immédiats de la masse chaotique en castes militaires, sur lesquelles s'élève, en forme de pyramide, au-dessus d'une immense couche d'hommes véritablement asservis, l'édifice de la société guerrière. Le but inconscient qui les anime tous les met sous le joug, et en même temps engendre dans les natures les plus hétérogènes une sorte de transformation chimique de leurs qualités individuelles, jusqu'à les mettre en affinité avec ce but. Dans les castes supérieures, on observe déjà autre chose, à savoir ce qui constitue le noyau de ce processus intérieur, la genèse du génie militaire, dans lequel nous avons reconnu le véritable créateur de l'État. Dans certains États, par exemple dans la constitution que Lycurgue donna à Sparte, on peut déjà observer l'apparition de cette idée fondamentale, la genèse du génie militaire. [...] Je croyais que le guerrier était un instrument du génie militaire et son travail un instrument de ce génie, et que, non pas en tant qu'homme absolu et non pas en tant que génie, mais en tant qu'instrument de ce génie, qui peut arbitrer sa destruction comme moyen de réaliser l'œuvre d'art de la guerre, il avait un certain degré de dignité, à savoir être un digne instrument du génie. »

Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit* :

« Dans ma grande œuvre éducative, je commence par les jeunes. Nous, les personnes âgées, sommes épuisées. Oui, nous sommes vieux. Nous sommes pourris jusqu'à la moelle. Nous n'avons plus d'instincts débridés. Nous sommes lâches et sentimentaux. Nous portons le fardeau d'un passé humiliant, et nous avons dans le sang le souvenir gris de la servitude et de l'asservissement. Mais mes beaux jeunes gens ! Y en a-t-il de meilleurs au monde ? Regardez ces garçons et ces jeunes gens ! Quelle matière ! Avec eux, je peux créer un nouveau monde. Mes enseignements sont durs. La faiblesse doit être extirpée d'eux. Dans mes séminaires grandira une jeunesse devant lequel le monde tremblera. Une jeunesse violemment active, dominante, sans peur, brutale - voilà ce que je recherche. La jeunesse doit être toutes ces choses. Elle doit être indifférente à la douleur. Il ne doit pas y avoir de faiblesse ou de tendresse. Je veux voir à nouveau dans leurs yeux la lueur de la fierté et de l'indépendance de la bête de proie. Mes jeunes hommes doivent être forts et beaux. Je les ferai s'entraîner à tous les exercices physiques. J'ai l'intention d'avoir une jeunesse athlétique - c'est la première et la plus importante des choses. De cette façon, j'éradiquerai les milliers d'années de domestication humaine. J'aurai alors devant moi la matière naturelle pure et noble. Avec ça, je peux créer l'Ordre Nouveau. Je ne leur donnerai aucune formation intellectuelle. La connaissance est la ruine de mes jeunes. Je voudrais qu'ils n'apprennent que ce qui les intéresse. Mais ils apprendront une chose : la maîtrise de soi ! Ils apprendront à surmonter la peur de la mort, dans les plus dures épreuves. C'est la phase intrépide et héroïque de la jeunesse. Il en ressort la phase de l'homme libre, l'homme qui est la substance et l'essence du monde, l'homme créateur, l'homme-dieu. Dans mes séminaires se trouvera, comme une statue de culte, la figure de l'homme-dieu magnifique et prédestiné ; elle préparera les jeunes hommes à leur période de maturité à venir. »